N° 268. 31me Année. Oct.-Nov.-Déc. 1944.

Cahiers du Sud

TOME XXI. — 2e Semestre 1944

LE MAL DES FANTOMES

I

D'autres que nous ont fait la traversée
de cette vie, de ces mers. L'écume
de l'inconnu bava sur leur visage.

Ont-ils erré longtemps d'une fenêtre
à l'autre, sans oser ! Ont-ils pesé
les matinées immenses du peut-être !

Ces jours sans horizon, ces mers sans pli,
ces continents sans noms... que d'amériques
pour les pêcheurs de perles de l'oubli

et quel malaise au sein de la matière
quand les remous s'y creusent tout-à-coup,
pareils à des idées silencieuses...

— Qui leur avait jeté autour du cou
le nœud coulant, têtu, de l'Aventure,
(pendant que la bolée de cidre doux

râpait leur gorge ? Bars de la marine !
Paquets de corde, ô ports, accordéons.
Et cette odeur de temps dans la narine.

...Soleils de l'au-delà ! Ouvrages longs
faits à la grosse aiguille par des esclaves
couchés sur les saisons... Qu'il ferait bon, —

qu'il ferait bon s'étendre sur vos nattes
et oublier, aux sources du sommeil
l'immense bruit d'empires et de bottes

en marche...

II

Oui, pirates, baleiniers,
aventuriers tenaces du sensible,
n'ayant d'aucun destin à témoigner,

ont traversé ces mers accoutumées
dans l'anonyme flux des horizons,
traçant partout leurs routes de fumées.

A peine un fin sillage de leur court
périple. Noms sur une pierre, encres
séchées sur un registre. Bref discours :

nés à.., morts à..., perdus en mer... Et une
date en regard de ces événements,
fragiles feux follets d'une lacune,

pas mêmes attestés par des témoins
de bonne foi, présents à ce scandale
d'apparitions et de disparitions

mystérieuses...

III

Oui... Pourtant, en songe,
le front collé aux vitres de la nuit
où ce qui est demeure en ce qui change,

je les ai vus entrer en leur sommeil,
dans le murmure long du miel sauvage,
et s'y coucher, farouches, sur le seuil.

Je les ai vus aussi, aux heures d'huile,
quand la pensée ressemble à un ibis
debout, sur une jambe et immobile,

jeter (d'un muscle rude et aguerri)
leur dur harpon au dos des solitudes.

IV

De cette vie, de ces mers l'écume
est tout ce qui demeure entre les doigts ;
et dans le clair regard, un peu de brume.

Nuit dure, étoiles froides, croix du Sud...
Mais cette odeur de pluie — où donc était-ce ?
Voyons : Marseille ? Gênes ? Port-Saïd ?

et la fillette, nue sous sa robe,
qui souriait — où donc ? — en effeuillant
les tours penchées aux aubes de l'Europe ?

On a beau dire, ça tient chaud au cœur
tous ces riens ! Pourtant, nous les quittâmes...
Il nous fallait partir... Mais cette odeur

de pluie tendre, la fillette nue,
les tours penchées, l'Europe. Tout cela
ça chante encore en nous, et ça remue.

— Ont-ils vraiment, usés et vieillissants,
tourné le dos au bruit de leur périple,
eux-mêmes ? Etres évanouissants,

noms à coucher sur une pierre, cippes
brisées, nés à..., morts à..., perdus en mer...
Fantômes délicats fumant leurs pipes.

V

Des conquérants, des jeunes... Dans la nuit,
les yeux ouverts, si chauds, sous le silence
qui en été, soudain, emplit le fruit —

et donne à ce qui fuit, un poids de neige
— sans regarder le pont sous leur hamac,
ni les étoiles prises dans le piège

des eaux, ils sont couchés. Que le sommeil
est bon, quand par le chas de son aiguille
le fil du rêve passe en un clin d'œil !

Que le sommeil est loin, quand on y entre
comme un garçon craintif dans l'eau d'été,
orteils, chevilles, cuisses, puis le ventre,

et qu'on titube au seuil des nénuphars,
ces écolières nues de l'eau tendre.

VII

D'autres que nous ont fait les argonautes
Dans les bas-fonds d'eux-mêmes. Ils dormaient
de ce côté du monde, mais dans l'autre

(ayant quitté l'envers pour un endroit
de même trame, hélas), ils jettent l'ancre
pesante. Ici et là, le même toit

offert au long désir ! Quelle agonie
que cette terre étale et cette soif
d'événements dans la monotonie —

d'où l'acte enfin jaillit, musicien,
couvert de violence et de bataille,
de sang sauvage et sombre d'indien !

— Galériens d'un songe que nous eûmes,
de force nue, énorme ? — Négriers,
banqueroutiers, colons... Splendide écume

des métropoles ! Cœurs de proies, Chercheurs
non d'or, mais de victimes. Forte race
brassant des mondes. Ravisseurs. Danseurs.

Qu'est-ce pour eux le sang qui crie et bouge
— le tien, le leur ! — ce fleuve primitif
issu de Dieu ? Un verre de gros rouge

à boire. Puis briser le verre. Puis
celui qui en a bu. Le fleuve coule...
Qui est tenté encor d'y prendre appui ?

VIII

...ont-ils vécu leur songe ? Ont-ils vaincu ?
Ont-ils mené à bien la traversée
de cette vie, de ces mers ? —
Et nous ?

IX

Car à présent c'est notre tour. Des femmes
enceintes, des vieillards assis sur nos
bagages. Lourds. Nous-mêmes des bagages.

Feuilles que vent emporte. Etranges feuilles
portées par quelque automne sur ce pont,
Atones. Loin de la forêt. Au seuil

d'autres forêts humaines. Et nous fuyons
sans fuir, le long des siècles, en nous-mêmes
les meutes du Dehors. Nous écoutons

le vent de l'avenir mouvant les voiles
des mers inapaisées. Et le sanglot
nous laisse nus en face des étoiles.

— Qu'il ferait bon de vivre, sous les pieds
la terre ferme. Humaine ! Mais la Terre
nous est un long boa dont l'amitié

est incertaine et fourbe. Hé oui, des proies !
Du feu fuyant ... — Mais eux ! Des êtres lents
Pas comme nous ! Eux-mêmes des boas

inassouvis. Immenses. Immobiles !

XI

Pays du nouveau-monde ! Ça commence
par des chevaux de bois ! Un pas de plus,
dans la musique nue — et c'est l'enfance

qui sur le môle usé du familier
s'embarque en elle-même. Quel voyage
dans la houleuse mer du mobilier

où tout se fait écueil, et tout-astuce,
pour empêcher le havre d'échouer
au lourd royaume du marché-aux-puces !

Où êtes-vous, étranges compagnons,
petits marins d'eau douce, que le large
devait casser : épaves et moignons ?

— Ils dorment sur les planches : patriarches,
femmes enceintes, gosses scrofuleux,
portés vers l'arc-en-ciel au gré de l'Arche

...Quelle chanson jolie que la Faim !
ça chante tout-à-coup, quand nul n'écoute,
(faisant un violon de l'intestin)

seule au milieu du monde. O monde ! Berce
ces vieux enfants bouffis qui rêvent de
ripailles, de métiers et de commerces,

de ta statue géante, Liberté,
au seuil du port immense. Tas de rêves,
feuilles que vent emporte en la clarté

de l'aube. Et dans le tas, sur le pont sale,
quelqu'un remue, si pareil à moi —
et néanmoins.. Il rêve ? Non ; il parle...

XII

« Pas même seul. Des tas. Des tas de seuls ! »
Ainsi jadis criais-je en un poème
où ce long vers rimait avec « linceuls »

faute d'une autre rime — ou du courage
d'abandonner le texte inachevé
quand on n'est plus le maître de l'ouvrage.

« Pas même seul ! », criais-je. Et ce long cri
revient encor en ce décasyllabe,
Tel un fuyard en quête d'un abri.

Combien de fois, le thème, en ce prélude,
revient et reviendra : « Pas même seul »,
aux touches d'orgue de la solitude ?

« Des tas ! ». Cœur envieux, il roule en toi
l'heureux noyé sauvage sur le fleuve
dont tu n'a su — ni pu — trouver l'emploi.

« Des tas ! » Je les ai vus. J'étais du nombre !
...Que d'ombres ! J'en étais. Nous attendions —
nous attendons encor la fin du monde.

« Des tas de seuls ! »Chacun sur son ballot
assis, colis perdu, une monade —
et cependant figure d'un ballot

mystérieux, mobile, monotone
d'Iphigénies en marche vers l'autel...
Mais tout-à-coup le Chœur : « Quel Dieu ordonne

que nous ayons tout seuls, sans être seuls,
à traverser ces mers et cette vie,
sans autre rime riche que « linceuls » ?

nes).

XIII

Empires nés, empires écroulés
l'un surgissant de l'autre et l'un dans l'autre
disparaissant. Pressés de s'écouler...

— Qu'est-ce, pour eux, ivrognes de l'émeute,
qu'une charrue à l'aube s'éveillant
qu'une mamelle émue, qui allaite ?

Qu'est-ce, pour eux, le cri du nouveau-né
— épi de blé tout nu que l'on écrase
dans la musique immense de l'année ?

Qu'est-ce, pour eux, la vie de tous les jours,
pleine de son fini, heureuse d'être,
peignant ses longs cheveux dans l'eau des jours,

comme une fille en ses amours ; enceinte
d'une chanson ; suivant de son regard
un vol d'oiseaux naïfs sur toile peinte ?

— Empires nés, empires écroulés !
Durs moissonneurs pour qui la vie
est un engrais léger — ensemencez

le mal mystérieux, la peine nue,
ce tubercule dur où se rompra
le peigne long et fin — de la charrue.

IV

Tout est dans tout. O monde. Apothéose !
Rien ne se crée ; rien ne disparaît.
Tout tourne en rond autour de quelque chose

...lle poussière de soleils morveux
... grain de sable. Un monde à la dérive...
... l'Ephémère dit « je veux »

— où est-il donc ? Où sont les ombres douces
qui m'ont quitté aux rives d'autrefois ?
Chanson d'une aube morte dans ses couches.

Tout coule, coule... O Temps sorti des gonds !
Socrate aux bords de l'Illysus... Tout coule.
Patries, peuples, rois... Tout tourne en rond.

Poussez, orties, aux vers de l'Odyssée !
Un long puma, traverse d'un pas lent
l'Epître à l'Ange de Laodycée.

....

L'homme des cavernes,

de l'Age d'or, des âges successifs,
le même lourd chameau, le même arabe
chercheur de puits. La mort saisit le vif

èn marche, juif errant, changeant de pose,
tournant autour de quelque chose, qui
tourne à son tour autour de quelque chose...

XV

Nulle musique ne saurait guérir
ce qui n'a pas été par la musique
blessé. Et nulle Paix, réconcilier

(En quelque soif donnée) le Lamentable
avec lui-même. Nulle éternité
verser l'oubli du temps, à l'incurable.

— Prier, mais où ? Le Temple est écroulé !
La voix titube aux pierres, dans le vide...
Prier, mais qui ? Les pierres ont roulé...

Pourtant ils nous ont dit : « Prenez les harpes !
(c'était au bord des fleuves). Jouez donc
esclaves ! Sonne, ô vin des vieilles grappes ! »

Mais nous : « Quelle musique peut guérir
le cœur captif, le mal de ce fantôme
las de toujours renaître, pour périr ? »

C'était au bord des fleuves. (Nous y sommes).

XVI

Le monde meurt. En route, vieux fantômes !

Qui veut ressusciter d'entre les morts ?
Ivresse ! Faut-il donc qu'elle sanglote
toujours — encore — l'ancre dans les ports ?

...Terres de l'au-delà ! Nuits féeriques...
Quoi ! Echoués aux visions — sans voir,
vils papillons pour lampes électriques ?

...on nous ramassera sur les trottoirs.

XVII

Trompettes de la fin ! Rompez les sceaux !
Un paysage trouble d'albumine,
de rats fuyant les cales du vaisseau,

— d'épaves. Et un exode (vieux modèle)
interminable d'hommes, de bétails,
vers d'autres terres, d'autres mers...
— nouvelles ?

Y a-t-il quelque part, un autre dieu,
d'autres soleils et d'autres hommes ? Autres ?
Pourtant ce sont les mêmes que je veux,

oh, oui ! le même dieu, les mêmes hommes,
les mêmes vieux soleils... et cependant —
pas tout-à-fait les mêmes dans le Même !

Ah ! l'ancienne féerie ! Commerces
métiers, chimies, études... Et ta statue
géante, Liberté ! Mais, dans la nuit,

tout seuls dans l'infini de ces systèmes
qui grouillent en tous sens, nous avons peur,
Peur du sommeil, du rêve de nous-mêmes

où roule le vieux Sang. Et nous restons,
(un long besoin de fuir la face humaine
pressant nos ombres contre l'horizon)

Au seuil de l'Inconnu... Photogéniques !
Lourds tout de même — d'une larme — dont
s'accroît la masse d'eau de l'Atlantique.

XVIII

D'autres humains (du moins je le présume)
ont regardé la vie par leurs carreaux
couler avec ses barques dans la brume.

D'autres que nous (flâneurs, grammairiens
mûris au miel intime du poème,
philathélistes d'éternels riens)

ont fait leur lent voyage de tortue
le long des côtes maigres du connu,
sans épuiser leur feuille de laitue.

La traversée sans doute avait si bien
mimé le temps, coulé avec les choses
du même rythme et imité le train

de cette vie, — si pleine de mesure ! —
qu'elle coula sans bruit dans un portrait
pendu au mur — de Sage — à l'embouchure

du Songe. Nulle houle de ces mers
ne vînt, de son écume, sous la lampe,
emplir leurs têtes vides d'univers

quand — de leur plume d'oie, bouleversée —
ils écrivirent sans pâté, d'un trait :

« D'autres que nous ont fait la traversée... »

BENJAMIN FONDANE.

URSULE-LA-LAIDE (1)

(FRAGMENTS)

Aux abords d'une grande ville, dans les terrains vagues où l'on a monté des baraquements pour des ouvriers étrangers, habite Ursule-la-Laide. C'est une femme de mauvaise vie.

Ses yeux grands ouverts fixaient la flamme de la veilleuse. La flamme s'allongeait comme un cyprès, tremblait sur la veilleuse qu'Ursule avait posée sur une table près du lit. Cette flamme minuscule s'étirait, verte et dorée sur le miroir, une feuille peinte, une longue feuille dont la pointe frissonnait, un arbre lumineux qui se multipliait entre ses yeux et le miroir. D'où vient donc la lumière qui rend diaphanes les doigts avec lesquels on peut en masquer un instant la source ? Dans un vase empli d'une huile dorée que les reflets du drap qui recouvre la toile traverse de fuseaux pourpres, flotte une pièce de bois, une monnaie antique où une effigie s'est à la longue effacée et sur laquelle s'élève une mèche de feu, une lance de flamme qui fait vaciller le souffle d'Ursule-la-Laide qui songe, le menton dans la main.

Cet arbre lumineux qu'elle fixe se multiplie dans la petite glace appuyée sur la table. C'est dès lors une allée de cyprès qui se perd au loin par cette échancrure de clarté que la veilleuse ouvre sur le mur. La route se déroulait ainsi autrefois, et dans ses fondrières, la lanterne d'une voiture cahotait ; une petite fille qu'un voyageur inconnu avait posée toute endormie sur des sacs vides se réveillait. Elle regardait par les œillères de la bâche le pays où il lui faudrait vivre désormais : un pays plat bordé de rochers aux configurations singulières. C'était une enfant que l'on avait trouvée sur le talus de la grand'route, mal habillée, portant au cou un médaillon sur lequel était inscrit un prénom très rare dans la contrée. Elle ne regardait pas en face, disait-on ; elle avait

(1) N'a pu paraître dans un numéro précédent, écarté par la Censure de Vichy.

des gestes peureux et dans la crainte d'être battue, elle ramenait sans cesse sa main devant ses yeux. D'une longe usée à conduire les chiens, on lui avait fait une ceinture ; on lui donnait les galoches que les enfants les plus pauvres refusaient de porter. Elle se mêlait quelquefois aux jeux des garçons qui la battaient ; lorsqu'elle avait pleuré longtemps, ses larmes sillonnaient ses joues souillées de poussière, rouges de honte d'être ainsi humiliée, et lui faisaient un visage dont on se détournait avec une répulsion apitoyée ; on l'avait surnommée Ursule-la-Laide et lorsqu'elle fut plus grande, et qu'elle quitta sa place pour venir habiter dans cette maison abandonnée où tous pouvaient la visiter, ce surnom lui resta. Elle songeait souvent à son enfance. La flamme de la veilleuse était limpide comme un miroir et lui renvoyait ses traits anxieux sous son visage fardé — sous l'éclat clignotant de ses yeux, le rayonnement d'une resplendissante misère.

Les prophètes ont depuis longtemps annoncé que la ville devait être détruite. L'armée de ses ennemis campe dans les environs et ceux-ci envoient leurs émissaires trouver Ursule pour qu'elle les aide dans leur entreprise.

La muraille élevée sur des assises de rochers criblés d'œillets sauvages et de taches noires et violettes comme des bouches à feu, s'était garnie de guetteurs. Les jours se passaient à attendre un ennemi invisible que la tranquillité du paysage, la douceur d'un horizon sans surprise, n'invitaient guère à redouter. La fraîcheur qui montait des bas quartiers et des ruelles tressées autour des petites places se faisait la complice des soldats que l'on rencontrait parfois dans la campagne.

Mais c'était surtout vers le soir que l'inquiétude s'emparait de la ville. Le vent froid et la pluie se levaient des montagnes, et comme un chien tire en gémissant sur sa chaîne, tiraient avec violence un nuage déchiré, le rideau d'une scène fabuleuse où le soleil couchant jouait le rôle principal avec sa cuirasse empourprée, sa lance de feu comme une épine de mai à l'aurore, sa cotte de maille invulnérable, Tancrède ou Mars rougeoyant sous les giboulées, et regardant avec un rire affreux dont s'illumi-

nait brusquement la campagne, la ville blottie à ses pieds dans le creux d'un rocher.

...Aussi, avec quelle émotion, quel amour assombri par la crainte, nos compagnons contemplaient-ils cette ville bleue comme un gâteau de miel oublié la nuit dans un désert. Ses maisons s'épaulaient l'une l'autre sur des places oblongues comme des amandes au cœur des fruits lumineux et compacts. De place en place, le vent avait arraché des tuiles aux toits les plus hauts et, par ces ouvertures, la vue se perdait dans une vertigineuse accumulation d'alvéoles, de grottes, de jardins et de places minuscules, de maisons décorées dans le goût des peintures anciennes, le pignon dentelé sur un balcon de tulipes et, tout au fond, comme un filigrane rose et nacré, surgissant et disparaissant à travers l'épaisseur déchiquetée de la ville, un écheveau d'eau pailletée qui se perdait plus loin dans la campagne, du côté de la maison d'Ursule.

La ville... C'était une lourde agathe, si proche encore de la roche native d'où elle avait été arrachée, qu'elle en conservait un éclat sanglant jusque dans ses profondeurs ; tous les feux du soir demeuraient longtemps au cœur de cet énorme fruit de pierre et de rosée et lorsque la nuit était venue tout à fait, leur irradiation formait sur le ciel un halo qui la désignait de très loin aux voyageurs. Perle ardente, brûlure au flanc du désert, elle s'éteignait peu à peu. La substance lumineuse qui renouvelait ces flammes que l'on croyait éternelles et qui brûlaient sans aliment s'était appauvrie : déjà, la surface de la ville était recouverte d'une mince épaisseur de cendre blanche, d'une mousse incandescente sous laquelle un feu moins vif se modelait un ciel fermé. De lourdes escarbilles de fumée retombaient sur les places ; l'horizon se recroquevillait. Les portes de la ville fermaient de si bonne heure que l'on entendait les chaînes grincer alors que les derniers rayons du soleil erraient encore dans ses caniveaux. On refusait le séjour dans la ville à tous les sujets étrangers. Tard dans la nuit, on entendait retentir les pas des hommes de garde dans les ruelles. Dans le sablier de la ville le sable d'or s'était changé en cendre.

L'un des travailleurs étrangers se glisse jusqu'à chez elle. Il la surprend en compagnie de deux espions.

Le marteau qui frappe à la porte d'Ursule est une main si parfaitement imitée qu'on ne peut s'empêcher de la croire vivante ; c'est une pièce d'anatomie à laquelle rien ne manque, pas même le tremblement d'un adieu lointain, la coloration changeante de chairs toujours intactes. Mais ce qui la rend plus étrange, c'est sa faculté de se transformer selon l'heure ou le visiteur d'Ursule-la-Laide.

C'est parfois une main décharnée aux doigts noueux où la rosée du soir fait briller de grosses larmes, et qui rend un son lugubre en frappant à la porte comme si elle voulait en finir avec ce clou que l'on enfonce en vain dans un bois à jamais supplicié ; toutes les ferrures gémissent alors et l'écho de ces coups qui semblent annoncer le renouvellement de quelque mystère douloureux, se répercute sous le plafond de pierre d'une sensibilité extrême, fait battre violemment le cœur d'Ursule et se perd au loin dans la mémoire souffrante du monde. C'est lorsque le marteau frappe ainsi à la porte d'Ursule-la-Laide que le ciel jaune se déchire et que, dans le grand paysage mortel, sur la terre lépreuse tachée de grands nuages d'ombre, s'ouvre une lézarde de lumière. Mais quelquefois, pendant des soirs plus calmes, le heurtoir retombe sur le clou de la porte avec une telle douceur qu'il faut la merveilleuse divination d'Ursule pour déceler la présence d'un adolescent qui retient son souffle derrière le panneau de bois : tous les papillons qu'elle poursuivait en vain dans les champs lorsqu'elle était jeune sont revenus et ce sont eux, sans doute, qui viennent ainsi heurter la petite vitre du judas.

Mains noires aux doigts déchirés, souillés et rayonnants autour d'un affreux stigmate — une œillère, l'« œil d'un masque » — qui ne peut jamais se fermer, les doigts légèrement écartés pour montrer que rien ne demeure dans cette paume qui ne recevra plus aucune aumône, son index désignant la porte qui s'ouvre et les voiles d'Ursule qui se gonflent et claquent au vent, grandes ailes d'un oiseau enchaîné à la même chaîne que les ombres de tous ces hommes qui passent et dont il ne restera rien.

— Voici quelques jours, me dit-elle, j'entendis frap-

per à ma porte, et par le judas, je reconnus dans les deux ombres qui attendaient, les hommes que je voyais rôder souvent autour de la maison. Je ne sais pourquoi mon cœur battit à coups précipités. Pourtant rien ne pouvait me troubler chez ces pauvres gens mal habillés, tes camarades, qui portaient comme toi un uniforme sali par la fumée, un vêtement qui vous fait reconnaître de loin et qui vous confond tous. On vient bien souvent de la ville chez moi. Tous ont frappé à ma porte et tous je les ai accueillis. Personne ne provoqua jamais en moi un tel trouble. Maintenant je sais quelle en était la raison, mais lorsqu'ils parurent, je ne sus que rougir, balbutier et les prier humblement d'entrer, comme si j'étais leur servante.

— Nous savons quelle est ta vie, Ursule. Tu es notre sœur ; tu le sais bien. Nous autres, nous avons appris depuis longtemps pourquoi ils t'appellent Ursule-la-Laide. Il s'arrêta, sans doute parce qu'il avait vu que mes yeux s'étaient emplis de larmes. Je détournais alors mon visage pour cacher ma peine, mais l'un d'eux posa sa main sur ma joue et me força à le regarder, avec cette douceur brutale des hommes qui préfèrent l'amitié à l'amour. Je vis quelle intense expression de calme et de sécurité, la lumière qui les frappait faisait naître sur ces visages qui me fixaient. — Mais que voulez-vous, dis-je au bout d'un instant ? — Ce que nous voulons ? C'est que tu nous aides si tu veux mériter ton salut.

— Ne sois pas surpris, me dit Ursule, d'une voix toute altérée, si je te répète ce qu'ils me dirent. Ils ont mis tant de confiance en moi qu'ils seraient heureux s'ils savaient que je la partage avec ceux qui doivent être mes amis. Et tu es de ceux-là. Car je sais que tu as cherché à nous voir, tu étais sous la pluie et nous guettais derrière les pierres de l'auvent... Ils me parlèrent longtemps, me racontèrent toute ma vie, et mirent si cruellement devant mes yeux ces mauvais souvenirs que je croyais avoir oubliés, que je ne puis mieux faire que de me confier à mon tour à eux. Ma rancune pour ceux qui m'ont toujours méprisée, ils me dirent combien elle peut être féconde lorsqu'elle est mise au service d'une cause juste. Les humiliations que j'avais supportées jusqu'ici sans mot dire, ils m'apprirent qu'elles étaient les meilleurs gages de mon salut, la source de cette généreuse contrainte qu'ils rêvent de faire régner sur la terre, et qui sera notre vengeance à nous, car la pitié, c'est la

seule vengeance qui reste à ceux qui sont trop malheureux pour haïr.

Puis, venant à de plus graves confidences, ils m'apprirent que l'armée de leurs camarades approchait de la ville, qu'eux-mêmes étaient chargés de révéler à leurs chefs les forces dont elle disposait. Ils devaient s'introduire dans la cité, en surprendre les secrets et repartir pour donner à leurs amis toutes les indications qu'ils voulaient recueillir. — Mais à quoi puis-je vous être utile ? Cache-nous, tout simplement. Ils nous recherchent. Ne nous livre pas à eux s'ils viennent frapper à ta porte. De fait, à plusieurs reprises, les hommes de la ville se présentèrent ici ; ils me demandèrent si j'avais hébergé deux hommes suspects qu'ils recherchaient. — Certes, répondis-je, des étrangers sont venus chez moi, mais je ne sais pas leur nom. Vous savez bien que la loi m'interdit de demander leurs noms à tous ceux qui viennent ici. Ils sont repartis par le même chemin et depuis, je ne sais ce qu'ils ont fait. Sans doute sont-ils allés de ce côté. (Et elle indiqua aux envoyés de la ville la brèche que l'horizon ouvre chaque soir dans la montagne). En fait, j'avais caché les espions sous des bottes de lin, dans une cachette secrète du puits et grâce à moi, ils furent sauvés.

22 lignes censurées

3 lignes censurées

Bien souvent, les prêtres de la ville ont dit à mes compagnes que la mort bienfaisante leur apporterait le repos et sans doute la rétribution de leurs œuvres serviles. Mais ces deux hommes, ce n'est pas la mort qu'ils promettent, c'est une vie nouvelle qu'ils offrent à tous ceux qui ont assez de courage pour les aider à la mériter ici-bas. Que faut-il faire ? De tout cœur je suis avec eux. Mon rôle est humble, mais il n'est pas de petite contribution qui n'aide à la réussite de leur grande entreprise.

9 lignes censurées

— Vois-tu, dit encore Ursule. C'est de ce côté qu'ils sont partis, lorsque les poursuivants se furent dirigés sur la mauvaise piste que je leur indiquais. Par là, vers la montagne.

— Et tu penses qu'ils reviendront bientôt ?

— Oui, eux et toute leur armée. Et j'attends avec une confiante anxiété leur retour. — Ursule, m'ont-ils dit, alors que je les aidais à descendre dans la ville, nous te donnons un gage de notre fidélité. Lorsque nous arriverons devant les remparts, accroche à ta fenêtre ce cordon d'écarlate. Les nôtres sauront alors qui tu es et ils t'épargneront. Si l'on touche à quelqu'un de ceux qui seront avec toi, leur sang retombera sur notre tête. Prends ceci. Tu ne craindras plus rien ». Et le plus jeune déroula d'autour de lui une longue écharpe de laine rouge dissimulée sous ses vêtements ; une ceinture semblable à celle que portent les rudes ouvriers de ton pays.

Un foulard pourpre comme une flamme qui se mit à trembler au vent et qu'avant de s'endormir, Ursule attacha aux barreaux de sa croisée.

Un pain d'orge cuit sous la cendre
renverse la plus forte tente.

Le lac d'or vert sur lequel la ville est penchée jusqu'à se confondre avec son reflet, est une tapisserie que les bateaux recommencent chaque soir à tisser. Leurs sillages s'écartent comme des palmes qui s'allongent jusqu'au rivage et reviennent multipliées ramifiées en un réseau de rides, sans doute pour cacher le fond de l'eau où l'on serait effrayé de voir avec quelle fidélité le reflet de la ville s'est à la longue imprimé.

Toutes les tours, les pignons, les minuscules balcons de fer, les rochers qui percent le manteau usé de la terre sont reproduits là ; c'est leur ombre qui déjà repose à la place où ils viendront la rejoindre, pour s'y endormir un jour. Lorsque le soleil donne sur les hautes maisons, sur ces quartiers ajustés l'un sur l'autre, comme une couronne de portiques, de pierres creuses et peintes, sonores comme des bijoux à secret, on peut distinguer au fond de l'eau quelque reflet de la ville, un lambeau lumineux que la surface du lac n'a pas encore brisé comme elle le fait avant de se saisir des ombres qu'elle emporte à la dérive. Mais la nuit, l'eau ne laisse rien paraître. Les lumières des embarcations répandent sur elle un bouquet de fleurs éphémères dont on ne retrouve plus trace au petit jour. Au moment où elle va s'endormir, la ville appelle à elle tous ses vieux songes d'autrefois, et à mesure que les fenêtres s'éteignent une à une, d'autres lumières que les hommes ne voient pas se mettent à scintiller dans les chambres auxquelles nul étranger ne peut avoir accès. Il en est ainsi chaque nuit. Ce que la ville a vu, ce qu'elle a appris, les plus humbles gestes de ses habitants, et — qui sait ? — leurs plus secrètes pensées — tout est confronté avec le modèle idéal qu'elle s'est donné et qu'elle s'efforce chaque jour de surpasser.

Voici longtemps des hommes sont venus — nul ne sait de quelle terre lointaine dont ils conservèrent toujours la nostalgie — et au bord de ce lac ils construisirent la ville qu'Ursule-la-Laide regarde aujourd'hui derrière son rideau couleur de sang. Ils savaient qu'il suffit de peu de chose pour détruire une ville, une petite poussée pour qu'une muraille orgueilleuse s'écroule en cendres. Aussi lui donnèrent-ils la majesté des constructions destinées à survivre au temps : demeures creusées dans les

crevasses du rocher, jardins cachés dans les alvéoles d'une pierre plus dure qu'une éponge calcinée. Le soleil luit encore sur ces parois de pierre, en souvenir de la mer asséchée dont il ne reste plus que ce minuscule lac rouge et violet comme une feuille de lilas. Deux feux sont allumés sur les places au cœur de la ville rocheuse où sonnent sur les dalles creuses les hallebardes des veilleurs. Une colonne de fumée monte entre deux buissons d'herbes sèches pour indiquer que ses usines travaillent au centre de la cité, loin de tout regard étranger. A force de persévérance, la ville a réussi à la longue à étendre sur les contrées voisines une domination qu'elle croit fort acceptable et dont elle s'étonne de ne pas être remerciée, car elle leur apporte l'ordre et la mesure — toutes les qualités qui leur manque pour qu'elles puissent mieux mettre leurs défauts en valeur. Les rochers sur lesquels elle s'est fortifiée ont conservé la forme inquiète qu'ils avaient dans les tableaux d'autrefois, au temps où le paysage apparaissait dans les peintures, un amoncellement de pierres habitées, d'ermitages souriants, entourés d'eaux vives, de prairies suspendues où dansent des enfants vêtus de blouses oranges, avec au tout premier plan un laboureur qui trace inlassablement son sillon, ou un cavalier seul qui s'éloigne d'une grande forêt d'automne toute jonchée de feuilles dorées. C'est là l'un des aspects mélancoliques de la ville et par lequel elle séduit ceux qui ont l'imprudence de croire à ses promesses et qui répondent à son appel. Car cette contrée de jeux d'eaux peints et de rocailles musicales, de quel charme ne dispose-t-elle pas pour dissimuler sa rudesse et sous quelle douceur ne cache-t-elle pas sa barbarie ! Ursule connaissait tous ces hommes que la ville avait appelés et qui étaient venus de loin — que l'on avait parqués comme des bêtes, attachés à ce char pesant qu'il fallait tirer dans la neige et dans la boue, et qui demandait tant d'efforts, tant de souffrances pour avancer d'une roue, pour s'enfoncer un peu plus dans le bourbier. Ils s'étaient confiés à elle, parce qu'elle était, comme eux, une réprouvée. Ils lui avaient appris que les temps étaient proches, où toute la ville s'effondrerait, que le jour viendrait où l'on sèmerait du sel sur ses ruines. Le cône noir s'élargit sur le cadran solaire qui couronne les remparts. La ville s'endort et son rêve vient affleurer sous le visage d'Ursule-la-Laide qui sourit à Dieu seul sait quelle étrange vision qu'il n'est pas encore donné à tous de voir.

La lumière de la veilleuse éclaire la ceinture rouge que le vent fait trembler, à la fenêtre — et elle cerne d'une minuscule pénombre pourpre Ursule endormie.

La jeune femme dort les coudes sur la table, les boucles de ses cheveux noirs sont déroulées sur son épaule. Elles tamisent le rayon lumineux qui descend sur cette chair couleur de miel. Le drap ocre de sa robe retombe à terre en plis rigides comme ceux des statues, des fragments d'images anciennes que les peintres font parfois figurer dans leurs natures mortes. Près d'elle, il y a le puits. Sa fraîcheur se fane très vite dans l'air brûlant de la nuit d'été. Si la ceinture rouge ne formait à la croisée un rideau qui empêche de voir la ville, un reflet nocturne viendrait flotter sur le visage d'Ursule. Mais elle est là dans sa maison fermée, oubliée de tous, veillée par cette lueur qui ne fait qu'indiquer la formes des objets — et elle attend.

Ursule somnole comme les deux hommes de la nuit précédente. Son visage semble flotter sur l'ombre : il en souligne la profondeur. C'est un masque aux cils tremblants où la lueur de la veilleuse pose de larges touches de vieil or. Le vent s'est élevé sans doute car la ceinture de laine flotte à la fenêtre. Un rideau de sang sépare Ursule de la ville. Ici, tout est indécis. Ce monde où vit Ursule baigne à demi dans une obscurité qui n'épargne rien et ne laisse pas même subsister la plus misérable rougeur du soir passé. Ursule-la-Laide dort et elle s'efforce en vain dans son rêve d'émerger à la lumière. Quelle meule de pierre la retient ainsi attachée à cette ville qu'elle hait jusqu'au désespoir ? Bien loin encore, cette lumière qui n'est pas épanouie, — graine oubliée sur l'aire déserte battue seulement par les vents et la pluie d'avant l'aurore. Ursule rêve qu'elle n'est pas encore née, qu'un voile de sang la sépare de ce monde qui l'appelle et qu'elle redoute. Elle sursaute dans son sommeil et sa main s'avance vers la mienne comme une bête aveugle. Je ne dors pas ; c'est la dernière nuit que je vais passer à ses côtés. Dormir est-il permis lorsque ce monde nouveau que les envoyés de l'on ne sait quel pays perdu, ont promis à Ursule-la-Laide, va bientôt émerger des ténèbres ?

Le silence moule le visage d'Ursule. Elle a fait un geste dont je n'ai pas vu la fin. Le sommeil m'emporte à mon tour et me conduit en un clin d'œil dans ce domaine que nous entrevoyons si souvent dans nos rêves

et dont nous ne pouvons jamais retrouver l'entrée au réveil. Ursule-la-Laide est une chrysalide ; les plis de sa lourde robe de drap ocre dessinent les élytres de ce papillon. Le geste qu'elle a fait en dormant parcourt l'enveloppe légère dessinée autour d'elle par la clarté de cette veilleuse que l'on place au chevet des morts et qui protège leur sommeil. Ursule-la-Laide rêve qu'elle est entourée d'un voile de pourpre sous lequel elle se débat, qu'elle aura tout juste le temps de le déchirer lorsque le signal qu'elle seule connaît retentira près de nous.

Mais sans doute un signe a-t-il brillé dans le ciel qui nous emprisonne, une lézarde de feu dans le mur, car Ursule-la-Laide a tressailli. Elle ouvre les yeux ; son manteau se détache et elle apparaît vêtue d'une robe noire, serrée d'une ceinture de cuir. Elle fixe un point visible pour elle seule dans les ténèbres. « Ecoute, me dit-elle... »

C'est un cri étrange qui monte du ravin, une voix qui semble venir d'elle-même, de très loin, épuisée à force de se heurter à toutes les parois du rocher, ensanglantée comme ces mains qui se crispent sur les pierres des prisons. Ce cri maternel, cette plainte que rien ne peut apaiser, Ursule la voit qui rôde dans la ravine. La voix cherche son chemin pour mieux atteindre la ville. Elle emprunte ce sentier qui longe la maison d'Ursule, serpente dans les fortifications et soudain, c'est un torrent qui se précipite et frappe le cœur mortellement surpris de la cité. Le sein noir de la ville se déchire. Un vacarme s'élève de cette forteresse creuse comme un bouquet de coquillages roses et violets où le moindre bruit du dehors, le murmure des mers disparues s'étaient depuis si longtemps amassé qu'on ne pouvait croire qu'une telle violence était seulement suspendue et qu'elle surgirait à nouveau. La voici qui s'éveille, et avec elle le feu contenu jusqu'ici avec tant de crainte entre les murailles de cendre. La ville s'empourpre comme une étoupe. Une immense colonne de fumée au cœur de laquelle brûle une flamme jaune, tordue comme ces trompettes d'or liquide qui déchaînent la foudre du jugement dans les mythologies anciennes, remonte précipitamment vers le ciel, sa besogne accomplie. Il y a des hommes qui courent dans les chemins, leurs boucliers ternis par le feu, un paysage ardent sur les cuirasses où la ville est tout entière reflétée. Noire sur l'horizon incendié, demeure la maison d'Ursule. Elle seule a été oubliée par

le feu que propagent des milliers d'hommes sortis de nos baraquements, des talus d'herbes rases, des fossés où la ville jetait ses décombres. Le feu s'écarte d'elle comme ces gouttes d'eau qui contournent les défauts du verre sur les vitres de sa croisée. Les murailles se sont effondrées dans un abîme brusquement ouvert. La maison d'Ursule s'élève seule maintenant sur cette terre dévastée, seule vivante au milieu des ruines. Demeure miraculeusement protégée par cette ceinture écarlate qui flotte toujours à la fenêtre, elle semble attendre que les cris et les flammes soient éteints, pour élever vers le ciel purifié ses murailles indestructibles — ses pierres que le feu ne pourra jamais atteindre — sa porte qui s'est pour toujours fermée sur le malheur — comme un chant de reconnaissance et d'amour.

⁂

Histoire si vieille qu'elle ne peut plus être oubliée, combien de fois Ursule-la-Laide avec laquelle je partagerai maintenant ma vie, ne voulut-elle l'entendre, à l'heure où nous pouvions enfin parler de ce pays lointain que nous ne reverrons peut-être jamais, mais que nous ferons tout pour reconquérir. Lorsqu'elle vit que le feu avait ravagé la ville, que les bourreaux avaient enfin trouvé leurs maîtres, et qu'il n'aurait fallu peut-être qu'un mot, qu'un geste ou qu'un regard pour que leur ruine eût été consommée plus avant, elle ne dit rien et il ne parut pas sur son visage le sourire qui nous ravissait autrefois. Cette vieille histoire, pure comme une flamme, reflétait toute notre vie. Ursule-la-Laide était une femme malheureuse, mère d'une foule humiliée, et dont la douleur donnait plus de prix à l'espoir qu'elle faisait naître en chacun de nous. Ce mouchoir ensanglanté — et de quel sang précieux répandu pour nous tous — l'avait protégée. C'est parce qu'elle avait cru en ces hommes inconnus que, seule, elle avait été sauvée, qu'elle était née à nouveau. Mais là, dans sa maison de pierre, assise au bord du puits, le front entouré de cette auréole bleue que la nuit pose sur le front de ses servantes, le regard perdu, fixé sur les moissons noires où le feu allait à grands pas, elle, qui l'instant d'avant, laissait paraître une joie cruelle devant le châtiment cent fois mérité, devint triste et détourna la tête. Une larme coula lentement sur sa joue et le dernier reflet de l'in-

cendie y alluma un diamant qui se fondit sur mes lèvres. Ursule ignorait qu'une de ses larmes devrait un jour illuminer toute la misère du monde. Elle rêve à tous ces malheureux qui se disputent une place à son ombre. Elle, elle est sauvée, mais tant d'hommes risquent d'être à jamais perdus, et son cœur s'emplit d'inquiétude. Comprendront-ils enfin, alors qu'il en est temps encore. que l'aube cherche de toute part une issue pour les atteindre, et que le drapeau couleur de sang claque au vent, solidement noué aux barreaux de cette maison ouverte à tous, — comme un adieu, comme un appel.

Louis PARROT.

POEMES (1)

Femme, ce soir,
caché dans votre sein
tel votre fils aîné, le bien-aimé

les ultimes paroles de mon soliloque
— au silence attendri de votre crépuscule —
en sanglotant et en s'embarrassant
finirent en colloque

et dans le blanc jardin de votre face
dessous vos sombres roses de cheveux
et de vos yeux les pâles anémones

la tige desséchée
de mon cœur ravagé
s'épanouit en éclosion vertigineuse

(1) Extraits de *Paradis Retrouvé* (1926).

L'ETRANGER

Laissez-moi maintenant.
Voici que se séparent nos chemins.
Vous m'aurez éconduit jusqu'à l'ultime bord.

Retournez sur vos pas ici, soyez sans larmes :
vous ne saurez marcher plus loin à mes côtés,
pas plus que moi aux vôtres. La dernière étape,
un jour vous la parcourrez seul.

Mais vous me restez entièrement voué :
j'ai posé le baiser ténébreux sur vos lèvres
de ceux qui ont surgi par-delà vie et mort
je suis leur envoyé.

Je vous attends.

Plus tard nous boirons dans la même coupe
le vin noir de la mort et de l'obscurité,
nous serons confondus dans une même houle
de toute éternité.

Adieu.
Je ne reviendrai pas.

Plus tard vous viendrez seul.

Adieu. Voici l'appel
de l'eau pour la troisième fois

Dors, femme, avec les ténèbres
dors avec l'ombre

l'étreinte la plus profonde
a brisé le rêve

sombres, sans miséricorde
sont le sang et la sève

dors, femme, avec les ténèbres
dors avec l'ombre.

Outre la horde
en marge

jamais fleur ne vint
jusqu'à l'escarpement de ma ténèbre
où, voûté sur le bord de l'espace, je hume
l'arôme des âges dans la coupe de l'air

voguant à la cadence tardive, pétale
à la dérive au ralenti du temps —

(traduction de Serge Guy-Luc)

Henri Marsman.

SUITE VILLAGEOISE 44

En contre-bas de la place de l'église, la campagne, comme les autres matins, déploie son étonnement lumineux. Les collines du fond se tiennent fermes et sereines, indifférentes à tout ce qui n'appartient pas à leur splendeur. D'ailleurs, nulle trace ici des affres de la nuit dernière terriblement secouée sous une pluie de bombes, théâtre infernal qu'illuminaient de gigantesques lustres versicolores. Mon âme, encore assombrie, cherche un défaut à cette quiétude qui porte une sorte de défi tranquille à l'angoisse du temps. Mais non, tout est parfait. L'horizon, d'une majesté royale, forme un immense accord avec le ciel. Derrière moi, très proche, je sens la présence de l'église, humble et souriante, avec son clocher carré et sa façade blanche où, sculptés entre les colonnettes du portail sous la protection d'une vierge couronnée, quelques apôtres de taille réduite n'arrivent point à une expression austère en dépit de leur bonne volonté.

Jour de l'Assomption ! Monsieur le Curé indifférent lui aussi aux contingences, met en branle le carillon des grandes fêtes. Par petits groupes des fidèles endimanchés arrivent du village ou des fermes environnantes. L'église, dont les portes sont ouvertes depuis l'Angélus, s'emplit peu à peu et exhale un parfum d'encens et de fleurs fraîches. Une attraction est annoncée. Durant la messe, un missionnaire resté en panne, doit prêcher sur la gloire des missions. J'entre juste au moment où il paraît en chaire, après que l'orgue et les choristes se sont tus. C'est un personnage de très haute stature dont la tête aux cheveux gris touche presque l'abat-voix. Il ressemble à un vieil artisan arabe avec son regard chafouin derrière de fines lunettes, son nez crochu et sa barbe broussailleuse, ressemblance que complète un surtout de laine blanche dont l'usage est répandu parmi les Nord-Africains. Le voilà qui frémit, tressaille, s'agite ; je m'attends à un préambule d'une exotique saveur. Contrairement à mon espoir, il commence par ces mots : « Au seuil de cette tragique fête du 15 août !... » Et les gestes en coups de lasso recommencent... Patatras... Nous étions sur le che-

min de l'oubli, même cette grosse paysanne au corsage emphatique et dont les plumes du chapeau évoquent une faisanderie modèle, cette grosse paysanne, j'en suis sûr, rêvait de singes parmi les lianes, de palmes vertes, du prodigieux bazar de la forêt vierge. Et cet escogriffe qui d'un coup de tête nous renvoie dans l'affreux présent !... Tragique fête ! tragique fête... Je retrouve dehors la campagne absolument muette se déroulant au pied des collines éblouies.

Avant la fin de la messe, survient le prédicateur coiffé d'une chéchia, un grand burnous sur les épaules. Il flane un moment dans le silence à la manière d'un gymnasiarque qui a terminé son numéro, puis se met en devoir d'installer un éventaire sur lequel il range minutieusement une série de brochures consacrées à la gloire des missions et qu'il vendra à la sortie de la messe : « Allons, allons, de quoi lire et s'amuser, le tout pour trois francs avec une prime par dessus le marché. Merci Madame, merci mon petit... V'là la monnaie... qui en veut ? qui en veut ? C'est pour rien... » Ce missionnaire décidément est un rigolo. En admirant ses gestes profus de prestidigitateur oriental je songe qu'en d'autres temps il y aurait aussi sur cette place un manège de chevaux de bois, des baraques de berlingots, des vendeurs de balles à élastique.

Mais nous savons trop que cette année l'Assomption est une *tragique fête*, et la menace des sirènes s'inscrit en noir sur l'azur.

***

Le danger plane sur la rue dont les rails brillent méchamment. Les passants s'enfuient à pas légers comme s'ils voulaient ménager leur frayeur. Les portes s'ouvrent et se referment sans bruit. Les magasiniers abaissent promptement les rideaux métalliques des devantures. En un instant, tout est désert. Soudain, dans le silence intolérable, éclot au détour de la rue un groupe d'Allemands qui s'avancent lentement vers nous. On vient de leur tuer deux hommes à l'entrée du village. Cela ressemble à un film muet. Les Allemands marchent en file indienne à quelques mètres l'un de l'autre, le doigt sur la gachette du fusil, précédés d'un sous-officier blême de rage et de peur et tenant appuyé sur le guidon d'une bicyclette un long revolver menaçant le vide.

A travers les persiennes des regards anxieux suivent cette sinistre procession. On sent qu'il suffirait d'un rien pour que le tumulte se déchaîne. Chacun de nous imagine la même scène de carnage : une femme éventrée sur le trottoir, des étoiles de sang parmi les détonations et l'odeur âcre de la poudre. Mais non. Sans bruit et avec une incroyable lenteur la patrouille s'éloigne aiguisant toujours sa menace tandis que le dernier soldat pris d'un sursaut de méfiance se retourne, le visage hagard, avant de disparaître. Une odeur de mort subsiste comme la vapeur après le train.

***

On imagine volontiers une quinquagénaire ingénue sous l'apparence d'une petite femme au visage rondelet. Madame Dunois est, au contraire, une grande et svelte personne dont les traits traduisent l'harmonieuse beauté d'une âme demeurée candide. Un peu dure d'oreille, elle plie sa longue taille comme pour mieux écouter ce que l'on dit autour d'elle. Certains mots prononcés trop mollement lui échappent mais elle entend tout de son cœur. Lorsqu'elle parle, d'un ton légèrement plaintif et tendre, Madame Dunois rend audible sa voix intérieure. Ainsi est-elle toujours près d'elle-même et de son passé au moment où tout le monde ne songe qu'aux événements présents. Elle habite avec son mari une maison rustique précédée d'un courtil dont la treille évoque les chétives plantations qui entourent les postes de garde-barrières. C'est au moment où le canon faisait rage que Madame Dunois nous ouvrit la porte de sa maison déjà peuplée de réfugiés. Je vois encore, à l'entrée du couloir, un frêle rideau tressaillant à chaque détonation.

Sur la cheminée de la cuisine, entre les chandeliers brillants et les pots aux épices, était placée, toute blanche, une statuette du Sacré Cœur auprès de quelques fleurs de géranium quotidiennement renouvelées. De la cuisine, il suffisait de descendre une dizaine de marches pour se rendre à la cave, ce qui nous arriva assez fréquemment lorsque des obus tombaient sur le village.

Une nuit, Madame Dunois se trouvait avec nous à la cave. Allongée sur un pliant de jardin, elle fermait les yeux pour mieux se situer dans son passé d'enfant de Marie. Deux jeunes coiffeurs pour dames écoutaient

anxieusement les détonations presque ininterrompues et s'efforçaient de distinguer les « arrivées » des « départs ». L'un levait l'index vers la voûte basse en murmurant : « Ah ! une arrivée ! » « Non », répondait placidement le second, « un départ ». Ce jeu les occupait depuis plus d'une heure dans l'atmosphère étouffante, lorsque Madame Dunois eut l'air de s'éveiller : une explosion plus violente que les autres suivie d'un bruit d'écroulement l'avait rejetée hors de son rêve. « Je me suis vue morte », dit-elle d'une voix dolente, et elle souriait étrangement. Avant d'être reçue parmi les anges, Madame Dunois revivait pour quelques instants son existence de jeune fille. Devinant que je la suivais, tandis que les hôtes de cette cave sommeillaient péniblement dans des attitudes prostrées, Madame Dunois évoqua, autant pour moi que pour elle, une représentation de *Marie Stuart* donnée jadis dans une bourgade voisine par les jeunes filles du patronage. Elle ne savait pas que j'y avais assisté aussi. Le rôle de Marie Stuart était tenu par Mademoiselle Fabre d'Agnel qui m'avait paru alors si distinguée et que je rencontre parfois aujourd'hui durant l'hiver — son hiver — petite, rabougrie, les yeux frileux derrière des verres épais. Et Marie-Rose Fournier brune, souriante et belle, ravissante gypsie dont la mission consistait, après d'innocentes diableries, à prédire à Marie Stuart son tragique destin... Qu'est-elle devenue Marie-Rose Fournier ? Après son mariage elle avait quitté la France pour s'installer avec son mari dans une petite ville marocaine. On est resté sans nouvelle depuis.

Madame Dunois me confia que Marie-Rose Fournier lui avait prêté un jour un livre dont la lecture l'émerveilla. C'est un ouvrage à l'index, ajouta-t-elle d'un accent légèrement contrit, un peu fière aussi de montrer que le fruit défendu pouvait avoir de l'attrait pour elle.

Comme je m'enquerrais du titre, Madame Dunois fit appel aux maigres ressources de sa mémoire défaillante. — Un roman en vers, Monsieur, vous devez le connaître. Il s'agit d'un prêtre et d'une jeune fille... Pour moi il n'y avait rien de mal... » Et dans une illumination soudaine : « Ah ! j'y suis, Jocelyn ! »

A ce moment la canonnade s'apaisa et une tendre lueur rose parut à travers le soupirail...

***

Depuis le commencement de l'après-midi quelques jeunes garçons du village équipés en guerriers pour la circonstance occupent le toit d'une maison voisine. Coiffés d'un casque trop grand, grenades à la ceinture, fusil en bandoulière, ils guettent un convoi d'Allemands dont on leur a signalé le passage possible. Ils se dandinent, jouent avec leurs armes, se déplacent sans cesse sur la surface déclive, ce qui n'est pas sans causer quelque inquiétude au voisinage, étant donné leur maladresse manifeste et les explosifs dont ils ont la charge. Fatigués de leur marche hasardeuse sur les tuiles, ils finissent tous par s'asseoir au bord du toit, les jambes pendant dans le vide.

Soudain, à travers le silence tendu et brûlant des campagnes, un ronflement de moteur se fait entendre. Les voilà tous debout, la grenade brandie, prêts à l'attaque. Déception, à la place du convoi attendu paraît un motocycliste. En vue de la barricade qui traverse la route, il ralentit, s'arrête et avec aisance saute de sa monture. On l'entoure aussitôt. Il ne s'agit point du Persan de Montesquieu, mais d'une estafette algérienne qui précède l'arrivée des troupes de la délivrance. La nouvelle se répand comme une traînée de poudre et tandis que le motocycliste repart sous une grêle d'applaudissements les gens du village le visage subitement radieux se préparent à recevoir les soldats qui, ce matin encore, combattaient dans les environs au milieu d'un atroce fracas : Des enfants tiennent des drapeaux, des jeunes filles portent des fleurs ; quant aux guerriers improvisés ils sont tous descendus de la toiture et se disposent à aborder d'un air entendu, en vieux soudards, les troupes qui viennent les rejoindre. Une subite fraîcheur emplit le ciel que déserte lentement la lumière. La route est là devant nos yeux toute nue ; elle marque l'attente, mais une attente souple, sans impatience. Le silence prend possession de ses vastes domaines. Il y a dans l'air quelque chose d'attendri qui flotte doucement puis se repose sur la cîme empourprée des pins. Et voilà que dans cette solitude presque revenue au temps de paix un petit groupe apparaît là-bas. Ce sont eux qui arrivent sans tambour ni trompette. On se précipite, des acclamations jaillissent, timides d'abord, puis de plus en plus nourries et vivaces

au fur et à mesure que la troupe se rapproche. Les voilà ! Ils sont là ! avec leurs visages d'or brun ; harassés et pourtant souriants ils répondent de leur mieux, sans s'arrêter aux vivats que leur adresse la foule. Rien de farouche dans leur attitude mais quelque chose de simplement humain, une sorte d'heureuse lassitude qui rappelle celle de l'ouvrier ayant bien rempli sa journée et réjoui de retrouver les siens. Ils passent, ils passent, par petits détachements ces braves Algériens que conduisent de petits officiers fringants. Il y a des piétinements, des arrêts brusques, des reculades ; des traînards rejoignent leur groupe une bouteille de vin à la main, des fusils mitrailleurs se heurtent, des ordres claquent et la marche reprend son train dans un bruit de bardas entrechoqués. Des femmes pénètrent dans les rangs, les mains chargées de fleurs, des Français bénéficient surtout de ces offrandes. Un jeune lieutenant aux yeux bleus, les jambes nues, le chèche mollement noué autour du cou, fin, incisif et décidé adresse à ses admiratrices un sourire désinvolte. Apercevant au bord du trottoir un bambin qui tenait un drapeau plus grand que lui, la hampe appuyée sur le sol, il s'élance vers l'enfant, l'embrasse, et lui élevant le bras lui dit : « Le drapeau français ça se tient plus haut que ça mon petit ! » Et la troupe grossit toujours tandis que la nuit tombe et s'appesantit.

Et voici les tanks qui suivent pareils aux éléphants dans les cortèges de cirques. Ils évoquent aussi des mastodontes roulant sur des reptiles, des monuments en marche, de prodigieux centaures aux torses lilliputiens. Et quelle plénitude dans le fracas des tanks : un bruit insupportable et cependant bienfaisant, un bruit qui s'allie à la glorieuse poussière dont ils émergent avec un canon se détachant de leur irrésistible masse, superbes, monstrueux et beaux !

Les soldats ont fait halte. Ils s'installent sur la route ou le long des ruelles avoisinantes. Dans l'obscurité fiévreuse les civils se mêlent à eux. Des bidons de vin circulent de main en main ; des paquets de cigarettes américaines sont saisis au vol : on voit des gamins croquant des biscuits vitaminés. Le souvenir de la bataille hante cette fête sans lumière. On pense à une panne d'électricité en pleine kermesse. Tout à coup un silence s'abat sur cette effervescence nocturne et l'on distingue alors une poignée d'hommes de très haute stature portant di-

rait-on, les couleurs crépusculaires sur les épaules, hautains et d'une sinistre beauté. Ce sont des officiers allemands récemment capturés que des F.F.I. conduisent aux écoles transformées en prisons.

Au fond du ciel une dernière lueur persiste, tranchante et blême comme l'acier d'un couperet.

***

Un sergent de l'Armée d'Afrique lui avait assuré que son fiancé, conducteur de tank, traverserait le village le lendemain. Il ne fut tiré aucun coup de canon cette nuit-là, mais Rosette ne dormit point. Elle s'attifa, se pomponna si bien par la pensée qu'elle n'eut pas grand'chose à faire pour être prête. De bon matin, Rosette parée selon son rêve, se posta au coin de la rue centrale et attendit. Elle attendit des heures sous le soleil, indifférente à tout et pourtant souriante à chaque chose. Parfois une rafale d'obus vidait la rue mais Rosette, presque sans s'apercevoir du danger, restait à son poste. Les heures s'écoulèrent. La jeune fille n'aurait su dire si pour elle les heures étaient trop lentes ou trop rapides. Le soleil commençait à mesurer les ombres. La petite ne bronchait pas. Ce n'est que tard vers la nuit que Rosette eut sa récompense. Une file de tanks vinrent à passer. Au troisième, le Dunkerque, le cœur de Rosette tressaillit. Elle reconnut son fiancé, ou du moins crut le reconnaître, l'heure ne permettant pas de distinguer nettement les visages. Elle l'appela, sauta d'allégresse, lui fit des signes éperdus de tendresse. Le conducteur lui rendit son baiser aérien, le tank ralentit un instant, mais pour ne pas se laisser distancer il reprit bientôt sa marche et Rosette dut s'en aller, heureuse, si heureuse, qu'elle avait une grande envie de pleurer.

Gabriel BERTIN.

INVOCATIONS DU PRISONNIER

Mon dieu est-il si difficile de donner la vie
qu'il vous faille la retirer avant même son com-
[mencement
avant même d'avoir laissé vivre cet être
mon dieu vous est-il interdit d'aimer
vous est-il interdit de laisser l'amour couronner
[votre œuvre
faut-il que la sueur des pierres de la terre
humecte le front des hommes qui vont mourir

Mon dieu il est si simple de vivre
lorsqu'on a vu passer la mort
lorsqu'on l'a évitée d'un mouvement souple des
[reins
lorsqu'on l'a évitée simplement parce qu'elle
[n'était pas pour soi
parce qu'elle était pour un autre
pour un autre que l'on aimait plus et mieux que
[soi-même

Mon dieu mes réveils sont peuplés de vide
je touche mes bras et mes jambes et mon cœur
cherchant la blessure
cherchant le point de ma chair où sourd le sang
cherchant la source de ma douleur
cherchant et ne trouvant que ce vide
que cette absence
que ce froissement de l'éclair sur la nuit

Peut-être avais-je trop présumé de mes forces
peut-être me faites-vous payer le prix
de toutes mes trahisons
peut-être trouvez-vous à me dénuder cette jouis-
[sance

que j'avais à déshabiller une femme
cette jouissance multipliée par cent par mille
peut-être avez-vous besoin de me voir grelotter
de me voir au milieu de l'orage des hommes
peut-être ne m'aimez-vous pas
depuis que je vous ai dit que je l'aimais plus que
[vous-même

N'importe je ne me repens pas
je me préfère nu et grelottant
et sanglant sous votre doigt qui me désigne
je préfère ma douleur d'homme mon esseulement
[d'homme
à votre effrayante ubiquité
à votre toute puissance
à votre charité de dieu qui prétend donner le
[repos

Je n'ai pas besoin de votre paix
mon humilité d'homme courbe mon front non
[devant vous
non devant la toute puissance de votre charité
mais devant l'esseulement de l'homme
devant la douleur de la femme qui a perdu son
[enfant
devant la souffrance ultime de l'enfant qui ne
[tend pas les bras vers vous
qui cesse d'attendre parce que vous le rappelez
parce que vous l'arrachez à son attente

Mon dieu je ne crois pas à votre grand dessein
je ne suis rien et sans moi vous n'existeriez pas
sans moi vous ne seriez même pas cette pierre
[sur une tombe
vous ne seriez même pas ce corps couché
vous ne seriez pas vous-même si je ne vous pen-
[sais pas
si je ne vous construisais pas
aveugle et contradictoire

parce qu'il importe que vous soyez aveugle com-
[me la taupe qui creuse ses galeries
[dans votre chair
et contradictoire comme mon être qui chemine
[parmi le chaos de votre pensée

Sans moi que seriez-vous mon dieu
quelle différence y aurait-il entre vous
et le bruit stérile du tonnerre

Mon dieu je n'ai rien à vous demander
nulle prière ne monte de ma bouche vers vous
d'ailleurs à quoi servent les prières sinon à cal-
[mer la tension des nerfs
sinon à rendre moins lâches ceux qui ont peur
[de vos coups

Mon dieu je ne vous demande rien
je constate vos arrêts sans me révolter ni me
[résigner
si quelqu'un me disait Fais un geste et tu vivras
je ne ferais pas ce geste parce que je n'ai que
[faire de dons supplémentaires

Supposons qu'il y ait dans la mer un soleil plus
[limpide que ses yeux
supposons qu'il y ait dans le ciel une étoile plus
[précieuse que sa vie
supposons qu'il y ait sur la terre un amour plus
[grand que notre amour
supposons que vous soyez un Dieu de charité et
[de bonté

Supposons que je ne mente pas
que je ne me trompe pas

mon Dieu comment ne pourrais-je pas vous
[écraser de mon amour

Mon amour inconnu
qui n'êtes qu'un brin de poussière au pied de [l'arbre
mon amour inconnu qui n'avez qu'un seul nom
fragile comme la tente du conquérant

mon amour inconnu vous êtes la crête de la vague
l'à pic de la montagne
vous êtes le coucher de soleil sur la mer
le lever de soleil sur les monts
vous êtes le bateau et la cabine du bateau
le ciel de lit qui fait le geste d'effleurer votre [front

mon amour inconnu vous n'êtes que cela
un brin d'herbe que le soleil peut consumer
que l'hiver peut geler jusqu'au cœur
que la pluie peut entraîner au-delà de ma vie

Mon amour inconnu je n'ai pas peur de vous
ni des flammes qui lèchent les murs de mon [existence
ni des flammes qui lèchent les frontières de [votre joie

Mon amour mon amour celà n'est pas si simple
Il y a entre le ciel et nous mille menaces [suspendues

Charles AUTRAND.

Stalag XI B

A PROPOS DE LA SINCERITÉ

Est-ce un signe des temps ? Une collection qui s'intitule « La jeune philosophie » vient de débuter avec un petit ouvrage bien rafraîchissant sur le « Souci de sincérité ». Les épaisses déductions grammaticales de la phénoménologie commençaient à nous sécher la gorge. Nous avions soif d'un peu de vin authentique, et Belaval va sans grand effort nous permettre de nous désaltérer enfin.

Le besoin de sincérité, ce dada de la littérature et de la métaphysique modernes, se trouve par lui situé à sa vraie place, — parmi les causes équivoques, les intentions passablement frelatées, les tremblements inquiétants d'une intelligenzia déprise de l'action, travaillée par un christianisme en décomposition. Les pages de Belaval n'ont pas grand mal à dissiper cette mythologie de l'angoisse qui imprègne la plus grande part de la littérature actuelle, et à ouvrir des horizons réconfortants, au moment même où les brutales convulsions de l'univers humain chassent à leur tour l'angoisse sans issue par l'excès même de l'angoisse.

Sans doute, le *Souci de Sincérité* est un ouvrage plein de nuances, qui emprunte encore beaucoup à des tendances assez disparates, mais c'est assez qu'il marque une évolution sensible dans la « jeune philosophie » pour qu'on s'y arrête un peu. Suivons le fil de son analyse.

Et d'abord, la sincérité n'est pas le naturel... Gide et Wilde, entre autres, ont mis à la mode la sincérité comme « naturel ». Mais naturel signifie pour eux, avant tout, libération du social ; le social, à leur avis, c'est « l'imité, l'impersonnel. Le naturel, et par conséquent le sincère, doit exprimer l'unique, le plus irremplaçable des êtres ».

Mais, comme le fait remarquer Belaval, il reste à savoir si « ce qu'on est » garde un sens, et lequel, une fois supprimée toute influence collective. Et cette influence peut-elle être jamais supprimée ? La nature humaine est sociale autant que biologique. Belaval rappelle des thèses maintenant classiques : « ...Ce n'est point par la diversité, somme toute assez limitée, de nos tem-

péraments que l'on pourrait justifier la multiplicité des personnalités humaines. C'est la société qui individualise. Nous ne sommes que par autrui. N'est-ce pas par imitation que je suis devenu moi-même ? Il faut bien commencer par là... En vain chercherait-on à découvrir en soi la loi de sa série, un tempérament primitif, ou, de quelque façon « une nature » qui ne doive rien à des suggestions étrangères. Pour l'observateur tout au moins, notre nature est sociale... Nous n'existons jamais que par relation à autrui. » On le voit donc tout de suite, il est impossible d'éclairer ce problème de la sincérité si on l'aborde à la façon de la phénoménologie, par exemple, qui en chercherait d'abord la réduction du plan des êtres en général à celui des existants pour soi, c'est-à-dire à des déterminations purement grammaticales et notionnelles. Il faut partir non de la « conscience sincère », expression qu'on retrouve encore trop ici, mais de la conduite dite sincère d'un être humain objectif, et rechercher comment et pourquoi cette conduite a bien pu prendre dans l'usage courant une valeur morale si spéciale, qui sert d'excuse à toute une gamme de comportements instables, différés ou substitués. C'est ainsi aux préludes d'une sorte de psychanalyse objective des attitudes sincères que serait conduit Belaval.

La sincérité n'est d'ailleurs pas plus le vrai que le naturel. La vérité d'un objet ou d'un événement est tout entière dans l'acte qui le situe. A ce titre, elle ne pose pas de problème de sincérité. C'est ainsi notamment que se passent les choses dans les raisonnements de nature technique ou scientifique. Mais en même temps, l'impression de certitude, d'évidence, suppose en dernière analyse un sentiment qui affirme un certain rapport de l'objet au sujet actif ; la vérité n'est pas objectivité pure. « Je sens que ma pensée s'accorde avec un objet concret lorsqu'il s'affirme en moi plus que je n'affirme en lui et qu'il m'ôte toute indépendance. C'est au sentiment que j'éprouve de ne plus être libre que je constate cet accord ». Ainsi la vérité supposerait l'existence d'une conscience réflexive, et c'est ce qui la rapprocherait de la sincérité.

Mais la sincérité est plutôt ce qui manque à la vérité pour que la vérité se manifeste : elle est critique, doute, retour sur soi-même. Elle est une vérité non affirmée, non conquise, en quelque sorte. « Etre sincère, c'est

toujours, de quelque manière, croire à l'existence de ce qu'on affirme ». Mais c'est y croire, c'est vouloir y croire, parce que la vérité n'en apparaît justement pas manifeste. C'est y croire en tant que conscience qui se veut subjective. « Une conscience sincère n'est jamais sûre d'elle-même parce qu'elle est liée à « l'effet ». Son affirmation est un risque ». Lorsque la vérité est affirmée nous avons au contraire à faire à la « sincérité intellectuelle. »

Si la sincérité n'est significative ni du naturel, ni de la recherche de la vérité, est-elle au moins indispensable à la connaissance de soi ? Mais il faut d'abord s'entendre sur ce qu'est la connaissance de soi. Tous les philosophes vous diront qu'elle est un examen de conscience ; mais Belaval préfère faire appel à la psychologie expérimentale qui nous apprend génétiquement ce qu'est l'acquisition de la connaissance de soi-même, ce processus actif qui ne laisse qu'une place momentanée au souci de sincérité puis le rejette pour le plus grand bien de l'apprentissage créateur de l'être humain. Il n'y fait d'ailleurs pas appel sans réticences, et s'embarrasse encore dans une tentative d'assimiler les explications en termes de conscience aux explications en termes de conduite. « Pour l'observation psychologique, le moi de ma conscience sincère se définirait assez bien comme l'ensemble des « effets » sociaux que je puis produire ou subir ».

Mais comment une conscience peut-elle produire des effets, et surtout des effets sociaux ? Ces effets doivent sûrement être des réponses à quelque incitation extérieure — par définition même, lorsqu'il s'agit de l'univers social. Belaval admet en effet que bien des jugements, reçus du milieu, « ont été pour moi insincères avant de déclencher les réponses dont la soudaineté peut passer aujourd'hui pour une spontanéité originelle. L'insincérité est le premier temps d'une assimilation. L'esprit non prévenu n'est donc rien qu'un esprit plus anciennement prévenu ».

Dans ces conditions, la spontanéité des réponses n'est pas un sûr garant de l'authenticité du moi. L'expérience apprend que l'être humain-(social) est monté pour réagir à des situations très diverses, en fonction de certains signaux qui peuvent, comme l'a montré la technique du réflexe conditionnel, être substitués, brouillés, opposés,

et détruire toute « spontanéité », et par suite toute expérience subjectivement privilégiée du moi. En somme, « le moi ne se suffit pas à lui-même. Imaginer qu'il se manifesterait par ses lois propres, hors de suggestions sociales, n'a aucun sens ».

Cette conclusion n'est pas seulement vraie pour des jugements pratiques, mais aussi pour des jugements esthétiques, moraux, passionnels. On serait ainsi conduit à nier toute valeur à une prétendue connaissance de soi-même, qui est impossible, parce qu'elle suppose un donné stable, qui n'est justement jamais donné. D'ailleurs, le souci de sincérité ne cherche pas tant à *aboutir* à une conscience adéquate (pratique) de soi qu'à jouir de sa recherche, « des sentiments que lui procure l'analyse ». En touchant au but, à l'action, la conscience de soi devient une activité liée à un certain complexe de rapports objectifs, et par suite disparaît en tant qu'effort vers la sincérité.

On le voit, la sincérité tend sur presque tous les plans à s'opposer à l'action adaptée, et ce divorce est encore plus évident si l'on s'en réfère aux *expressions de soi*, que Belaval distingue de la conscience de soi, en sacrifiant peut-être ainsi abusivement au besoin universitaire des divisions et des catégories. Mais cette distinction lui permet d'esquisser le développement génétique de l'expression de soi chez l'enfant, en montrant comment naît et se dissipe le souci de sincérité qui ne restera finalement virulent que dans le cas, nullement rare, d'une adaptation insuffisante.

Exprimer, s'exprimer, ce n'est pas tant expliciter l'implicite, mettre en mouvement cet homonculus que l'introspection suppose en chacun, tant que s'assimiler un monde de stimuli, c'est-à-dire créer avec leur aide des *réponses différentielles*. La sphère dite de l'intériorité (sphère du langage) ne grossira peu à peu que comme une excroissance de ce processus d'assimilation, et en quelque sorte son dédoublement. L'enfant à trois, six, huit, douze ans, fait alterner l'expérience sur soi et l'expérience sur autrui, soi-même n'étant d'abord qu'un autrui, participant du « nous » générique d'où émerge la personne. Dès quatorze ans les réactions d'opposition prennent une valeur constructive, et concourent à la culture d'un moi surtout scolaire, livresque et verbal ; constatation d'ailleurs surtout valable pour le milieu bour-

geois et petit-bourgeois (« il est donc vraisemblable que l'attitude réflexive s'approfondira davantage chez l'écolier que chez l'illettré, chez l'étudiant que chez le jeune apprenti »). C'est ainsi qu'apparaît avec la réflexion le souci de sincérité sous un aspect provisoirement positif. Il apparaît, dit Belaval, avec « la découverte de l'intériorité d'autrui et de soi-même », et il serait plus juste de dire avec la fabrication de cette intériorité. Le souci de sincérité est alors le signe d'un vif ressentiment devant les doutes, les incertitudes, les projets, les exaltations de l'adolescence. Il faut donc ensuite que le jeune homme normal évolue de la fabrication de cette intériorité à une nouvelle forme d'adaptation, qui inclut les fonctions professionnelles, familiales, sociales, politiques. Il se créera un modèle, se proposera d'atteindre à un certain type, de se conformer à un style de vie, et mobilisera dans cette intention toutes ses forces de sincérité ; mais s'il échoue, c'est alors que le besoin de sincérité, d'évaluation honnête, deviendra « souci » ; tandis que s'il réussit, pour l'essentiel tout au moins, à s'affirmer conformément à son dessein, l'expression de soi n'aura plus besoin des béquilles de la sincérité, du martyre de la sincérité : elle se réalisera sans difficultés. « Le problème de la sincérité consiste moins, au fond, à parler vrai ou avouer l'inavouable, qu'à parler sans fausse note dans les circonstances données. On apprend à être sincère dans la mesure où l'on apprend à parler juste ». La formule entretient cependant encore quelque confusion ; car lorsque l'expression de soi est authentique (c'est-à-dire conforme à certain encadrement social ou à certaines exigences personnelles) il n'y a plus de problème de sincérité proprement dit.

L'insincérité, en revanche, apparaît nettement comme une défaillance du souci de sincérité lui-même, comme son aspect pervers, sa jouissance frelatée. Parce qu'elle n'est jamais objectivement sûre, qu'elle refuse de se laisser objectivement circonscrire et réaliser, la sincérité laisse toujours place au soupçon d'insincérité, et par là elle se distingue du mensonge, qui est falsification utilitaire, délibérée, sûre d'elle-même autant qu'il est possible. L'insincérité est liée au souci de sincérité comme l'ombre à la lumière, elle en est le démon, la tentation inséparable, tandis que le mensonge s'oppose à la vérité dans une contradiction qui est en quelque sorte éclatante et non enveloppante. D'ailleurs, de l'insincérité

au mensonge les voies sont nombreuses, et réciproquement ; l'occasion fait tout dans ce domaine. Belaval admet que le mensonge est lié chez l'enfant à l'expérience des conduites de détour, comme il est très vraisemblable, tandis que l'insincérité se greffe sur la fabulation. Le mensonge devient une technique, et une technique socialement utile, tandis que l'insincérité, qui greffe un certain appareil logique sur des fabulations compensatrices, correspond toujours à une déficience, à un trouble, à un comportement équivoque et comme impuissant. (1)

« Le souci de sincérité n'a donc plus la fonction naturelle qu'il avait dans l'adolescence. Il trahit un échec. On peut l'interpréter comme une réaction d'écartement ». Le menteur pourra se heurter à des intérêts sociaux, se prendre aux pièges de l'objectivité, mais il sera neuf fois sur dix un adapté tandis que l'insincère, jouant tristement avec son souci de sincérité, ira d'échec en échec, comme en témoignent ces journaux intimes qui nous proposent quoi « sinon l'essai d'une revanche et le désir d'une unité qui sans cesse se brise ? N'est-il pas significatif que, parmi ces inadaptés que représentent les artistes (2), ce soient, semble-t-il bien, les plus inadaptables qui nous aient laissé leurs journaux ? »

Belaval relève alors clairement le défi de l'existentialisme angoissiste lorsqu'il affirme très simplement : « Ne pouvant affronter la technique concrète de la conduite sociale, l'homme sincère fait appel à une conduite affective, c'est-à-dire en définitive, magique. Non plus la volonté — on est sincère malgré soi — mais le désir... Par une technique affective, l'homme sincère veut rompre la solitude où l'ont enfermé à la fois la réflexion et sa faiblesse, etc... » Mieux encore : « Il se pourrait que l'exigence de la sincérité dût être interprétée, après l'adolescence, comme l'annonce, le symptôme, une manière de prendre conscience d'une vitalité décroissante ; qu'on dût y voir, non pas la cause, mais le signe d'un

(1) « Depuis que l'on a inventé la « sincérité » comme valeur d'échange littéraire (ce qui est assez admirable dans un empire de la fiction), il n'est de tare, d'anomalie, de réserve, qui ne soit devenue chose de prix : un aveu vaut une idée. (Valéry.)

(2) Mais il faut faire toutes réserves sur cette définition de l'artiste, en fonction des remarques que nous ferons plus loin sur la dialectique de l'adaptation.

appauvrissement... La sincérité est masochiste... Ses analyses incessantes en arrivent à n'être plus que les autopsies d'un passé auquel on s'attarde et de sentiments immobiles. Elle fait en définitive des hommes déçus et amers ».

Ceci dit, la sincérité a-t-elle une signification morale ? Belaval le nie. Le commandement : sois sincère ! est d'origine théologique. Il met l'accent sur les intentions, et non sur les conséquences réelles des actes. Il est religieux (saluts), et non civique. Il tend à éluder l'action, et c'est par là qu'il n'est pas moral. L'acte sincère risque de n'être plus que l'acte gratuit, c'est-à-dire sans règles ; or les règles sont l'essentiel de la morale. Toutes les intentions quelles qu'elles soient, peuvent se justifier (l'Enfer est pavé de bonnes intentions, rappelle un proverbe populaire) ; mais aux yeux d'une morale théologique, et non à ceux d'une morale citoyenne. La confession innocente au regard d'un dieu, mais elle n'absout pas dans la société. Le souci de sincérité isole et distingue, donc désolidarise : anti-social, il immoralise. Il conduit à l'attitude esthétique ; il n'a de valeur qu'esthétique. Encore une fois « le souci de sincérité est une conduite magique qui évite l'acte réel ».

Ainsi défini comme conduite d'échec, chez l'adulte, le souci de sincérité pose alors un nouveau problème, que Belaval ne fait qu'effleurer, et qui pourtant domine toute la question. L'échec, en effet, postule le désaccord avec une réalité, sinon donnée, du moins possible. L'inadaptation s'entend par rapport à la réalité. Mais qu'est-ce que la réalité ? Ce n'est pas une mince question, tout au moins pour le philosophe. Et cependant, c'est une pseudo-question, comme un très grand nombre de celles que pose la philosophie, qui n'est le plus souvent qu'un tourment grammatical sur des mots, une inquiétude incessante sur certaines de nos fonctions verbales. D'autant moins les hommes agissent naturellement, d'autant plus ils se posent des questions sur la validité de l'action et l'existence d'une réalité. Voici donc une réponse simple, débarrassée des arguties métaphysiques : « Nous ne pouvons définir (le réel), sur le terrain psychologique où est conduite notre enquête, qu'à la façon tout empirique de l'homme de la rue, par un réalisme naïf à l'égard des choses physiques et de la chose sociale. Réel est le donné sensible tel qu'il se

donne à une conscience qui n'en retient que ce qui est utile à l'action et ne l'exploite pas à des fins esthétiques, mystiques. Réels sont les jugements sociaux qu'accepte le commun des hommes, qui orientent ses désirs et dirigent ses ambitions ».

Voilà une définition qui paraît presque suffisante... Réel est ce qui suppose une sanction des faits, pas forcément d'ailleurs aux yeux d'une « conscience » ; réel est tout ce qui manifeste une transformation de l'être... En somme on parvient à une définition sans grand intérêt : est réel tout ce qui est. Et nous voilà relancé sur les pistes de l'ontologie ! C'est probablement qu'au fond nous n'avons pas besoin de définition du réel.

Par contre, il est indispensable de préciser ce qu'il faut entendre par échec, mauvaise adaptation, etc... si c'est sur leur terrain que prend naissance le souci de sincérité. Car en somme, le réel est en mouvement, plein de contradictions, de sorte que ce qui paraît réussite à l'un paraît échec à l'autre, que ce qui est adaptation pour l'un est désaccord pour l'autre. Dans le domaine social enfantin, bien des psychologues appellent « réactions anti-sociales » (donc mal adaptées) des réactions qui sont en réalité la source qu'une affirmation du moi qui mènera l'individu vers de fortes affirmations sociales. Chez l'adulte, l'appréciation de l'inadaptation varie avec le point de vue politique de l'observateur. Pour certains critiques, l'ouvrier adhérant au syndicat montre qu'il n'est pas adapté à « la » société, alors qu'en réalité il montre par là sa correcte adaptation aux réalités de sa classe.

Si, plutôt que de considérer le souci de sincérité comme une notion, comme le contenu d'une « conscience », comme une idée générale, on cherche à déterminer plus précisément dans quelles conditions et quels êtres font parade de ce qu'on appelle sincérité, on s'apercevra facilement que ces conditions appartiennent souvent à des types opposés de la vie sociale. La recherche de la sincérité, comme défaut d'adaptation, dépend de l'espèce concrète d'adaptation dont il s'agit. Ce n'est pas n'importe quelle inadaptation ou défaut de réalisation qui provoque le désir de sincérité. Ce sont certaines inadaptations, et certains échecs. Parler de conduite d'échec en général, c'est encore insuffisant. Il y a échec et échec. Nous voyons le Dr Laforgue, par exemple,

prendre comme cas d'échec la destinée de Robespierre. Mais l'appréciation dépend dans ce cas de critères qui débordent nécessairement la psychologie individuelle, et qui sont relatifs à bien des facteurs. L'échec dépend du but visé, but qu'il n'est pas souvent facile de discerner. Pourtant il est indispensable de le connaître si l'on veut déterminer une conduite comme échec.

En outre, si le souci de sincérité apparaît comme une conduite d'échec, l'inverse n'est pas forcément vrai. Une conduite d'échec n'implique pas nécessairement un effort de sincérité. Elle peut précipiter au contraire dans la fourberie. Mais elle peut aussi être redressée incessamment par des réalisations compensatrices, tout à fait indépendantes du souci maniaque de la sincérité... Nous pourrions partir de là pour développer une dialectique concrète de la sincérité qui nous mènerait bien au delà de l'analyse générale d'une « conscience sincère ». Il suffirait de continuer l'esquisse objective des procès élémentaires de l'expression de soi chez l'enfant et l'adolescent par un examen des fonctions nouvelles de l'homme social, raccordé à un *nous* qui n'est pas une entité métaphysique, mais une détermination positive sous forme de famille, de classe, de profession, de nationalité, de religion, de race, etc...

Il faudrait aussi préciser ce qu'on entend par conduite, terme qui se laisse assez bien définir comme équivalent de comportement objectif, mais que la littérature la plus confusionnelle s'efforce de dénaturer et de ramener au rang de simple « manière d'être », voire d'état quelconque.

On voit qu'il y aurait beaucoup à dire. Et peut-être parviendrait-on à isoler *comme générateur d'un type moderne de souci de sincérité l'échec propre de l'individualité petite bourgeoise dans notre civilisation en marche vers une certaine forme de collectivisme.* Je laisse la question pendante...

Le livre dont nous venons de parler se recommande par des qualités supplémentaires très appréciables : un style épigrammatique, de tour assez vif, la recherche du mot propre, la loyauté de la pensée. C'est assez pour le faire distinguer.

Pierre NAVILLE.

MYSTERE DU CORPS

Qui n'aime pas ne comprend pas ce que je dis..

Qui ne s'apaise point en roulant sur l'épaule,
Dans le creux de la vague offert à son tourment,
Qui ne se perd jamais pour se trouver dans
[l'autre,
Qui n'est pas à la fois la femme et le serpent,

Qui ne veut pas mourir de la vivante mort,
Qui ne sait pas le sens du mot fidélité,
Qui n'a jamais été suivi par le regard
Gris et bleu du cheval ou du chat domestiques,

Ne comprend pas ce que je dis.

Qui n'a jamais été le tronc d'arbre et le lierre,
La lampe de la joie, le sarment de la peur,
Qui n'a pas appelé le péché au secours
Quand il fallut souiller le linge d'une vierge,

Qui n'est pas libre étant ligoté, et perdu
Au seuil de sa demeure où l'attend le miracle
Qui n'a pas emporté sa joie dans la prison,
Qui n'attend pas le jour comme le messager

Et n'a pas combattu l'aurore de dragon
Pour assurer le souffle égal de la dormeuse,

Ne comprend pas, ne comprend pas ce que je dis.

Qui n'a pas sous la peau senti couler le rire
De la branche où la pluie ardente scintillait,
Qui n'a jamais franchi la marge des ablais,
Qui n'a pas écrasé les mûres sur sa joue

Et n'a pas écrasé sa joue sur la vendange
Mystérieuse d'une chair en mouvement
Afin de se quitter et de perdre sa trace
Dans cette chair unique un unique moment,

Qui ne s'abolit pas, n'aime et ne peut comprendre
Ce que je dis.

***

Une forme descend plus bas que la mémoire
Un visage regarde aux vitres de la mer
Un flambeau tombe et tourne et s'écrase dans
[l'ombre
Et l'ombre se referme après avoir crié.

L'anneau d'argent silencieux sur la poitrine
Scelle ce qui fut dit. Et les rites profonds
Ensemencés dans la terre froide d'une chair
Ignorante ont gardé leur puissance de femme.

Le souvenir d'un geste ou d'un mot nécessaire
Suffit à soulever la ténèbre des os.

***

D'autres yeux que les tiens
Gisent au fond de toi
Dans les ténèbres de l'amour
Lac reflétant le sombre éclat
De leur silence.

Tu ne sais pas qui veille au fond de toi
Ni quels regards traversent
La noire, l'immobile épave de l'amour
Pareils à des cimes désertes
Dont le double s'est renversé au fond des eaux.

Tu ne sais pas qui te contemple
O Nuit du corps.

⁂

Non la mer de sable et de sel,
L'écume stérile et sans ombre,
L'eau sans chevelure,

Mais flaque d'ombre autour des branches,
Flamme rouge au bord des seins,
Grandes feuilles éclatantes
Avant de tourner sur l'eau noire.

Dans l'eau profonde et mûre comme un fruit
La même odeur que celle de la gorge.
Feuilles d'été trop lourdes et trop vertes,
Je mâcherai votre ombre de poison.

⁂

Les ombrages mêlés de pentes et de sources
Sont beaux comme les sons qui traduisent les
[cœurs
Cœurs touffus, sans raison ployés, cœurs sans
[ressource
Contre l'inévitable étreinte du vainqueur.

Ce vainqueur, c'est la nuit qui renverse la terre,
La terre au bord des blés qui brûle et qui défend
Qu'on s'avance plus loin que l'herbe et que la
[pierre,
La pierre au bord du trou, du cachot étouffant.

L'épée aux mains de ceux qui franchissent la
[porte.
L'épée, c'est leur flambeau, éclaire brusquement
Et suscite autour d'elle un éblouissement,
La nuit coupée en deux comme une bête morte.

Jean TORTEL.

CHRONIQUES

CAPITALE DU ROMAN (1)

On a beaucoup répété qu'Aragon avait écrit un livre capital. Ce n'est pas dire assez. Son dernier livre est la capitale du roman.

Quel est le sujet de ce livre ? S'agit-il du fils Mercadier engagé par calcul dans l'université et n'assurant ainsi que sa situation, c'est-à-dire tout ce qu'il se hâtera de détruire ? Nous propose-t-on l'histoire d'une Société entre l'exposition de 89 et la déclaration de guerre 14 ? Oui et oui, accessoirement. Nous montre-t-on comment, rivé à la déchéance fatale de l'individu, celui qui a étouffé en lui toute trace de solidarité humaine invente la politique à son dernier hoquet ? — Ou bien « Les voyageurs » seraient-ils l'expérience épique de Zola recommencée par un vrai et grand poète ; et l'accès du génie littéraire à l'invention symbolique qui est la plus haute forme de création ? Une nouvelle Enéide, nouant la tragédie de la réalité à l'opéra-bouffe du rêve ? — Oui, ce livre est tout cela, pour nous qui le lisons ; et aussi le roman de la misère et celui de la richesse, le drame de la décrépitude. Pour Aragon, il est autre chose.

Le romancier n'a-t-il pas photographié son sujet ? L'impériale d'un omnibus porte des hommes qui s'entre-regardent, un peu curieux, un peu inquiets, voués à des rapprochements furtifs par leur sottise, leur incapacité, la sourde intuition du danger qu'ils affrontent en commun. Au-dessous, ceux qui peinent avec l'engin et prennent avec lui toutes les directions sans jamais aller nulle part. Les uns paient leur place, les autres courent avec les sous, ils ne font pas de différence entre donner de l'argent et en percevoir... Mais le point de vue d'un auteur sur son propre livre ne reste-t-il pas incomplet ?

(1) Ce livre est *Les Voyageurs de l'impériale* (N.R.F.) ; (chronique différée par la censure de Vichy).

***

Les romans que nous étions habitués à lire nous apportaient de la vie à domicile. Ils aidaient les hommes — même ceux qui ne lisaient pas — à supporter leur condition, quelle qu'elle fût, en donnant de la consistance à ce qu'ils ne pouvaient qu'imaginer. Enfin, le temps est venu où, sortant de ce chemin et le détruisant peut-être derrière lui, un grand écrivain devait composer une œuvre d'invention qui fût la seule réponse possible à la question : Qu'est-ce que la vie ? Au lieu de faire concurrence à la réalité, ce roman apparaîtra comme l'aspect sous lequel elle se conserve, en déclassera, par conséquent, toutes les formes avortées. Le roman doit servir. Il faut qu'il devienne un briseur d'erreurs et que l'humanité trouve en lui, non plus le levain mais l'antidote du rêve. Nous le voulons plus vivant que nous et bien trop plein pour servir de refuge à nos ambitions refusées. Entreprise bien audacieuse, celle qui veut empêcher la fiction de flatter notre goût du faux et de nous enfermer dans des constructions chimériques ! Premier point acquis : il n'y avait que les romans où l'on ne rêvât pas qui pouvaient être notre rêve. Afin de ne pas devenir du songe fait chair il faudra que le roman d'Aragon ait du songe dans sa chair.

***

Les personnages que l'on rencontre dans ce livre rêvent et ils agissent : ils sont la somme algébrique de leur rêve et de leur action ; détachés d'eux-mêmes par ce qui les rive à leur fonction sociale, pétris d'illusions qui leur cachent la perversité de leurs aspirations véritables, leur vocation est le mensonge qui leur fait accepter la vie : Pierre Mercadier ou Paulette, Pascal et Yvonne comme Dora ou Jeanne, intelligents ou bornés, honnêtes gens ou au contraire, moraux ou, selon leur morale relative, immoraux, ils roulent avec, une efficacité égale le rocher qui les écrasera. Ils ne sont pas libres, ils se croient libres, ils n'incarnent pas la liberté du romancier, ils le désabusent de l'illusion que sa liberté ne connaît pas de limites, font la preuve qu'il est soumis à une idée qui règne à la fois sur lui et sur eux. En effet, il ne les a pas inventés d'abord, il a vu leurs liens avant de les voir, et dirait, je gage, si on l'interrogeait sur eux :*les personnages ne font pas le roman, le roman fait les personnages.*

Il ne s'agit donc pas, pour l'auteur, de lier les héros à leur drame, il faut les rendre aussi présents et aussi dégagés que s'ils n'y étaient pas liés, les faire plus grands que l'action dont on ne peut les séparer. Cependant qu'on édifiera la pensée du lecteur sur leur métrique véritable, on les douera d'une vie aveuglante afin de leurrer l'imagination avec elle. Le mythe de la liberté est la plus belle invention de la nécessité sociale. Seule, la poésie ignore cette nécessité ; et confond, justement, sa nature avec cette liberté qui est tout pour elle et où elle est tout. Aussi, l'auteur de ce livre doit-il oublier souvent, devant ses personnages, la loi qui les fait ceux qu'ils sont : romancier dialecticien pour les inventer, il est poète pour les faire vivre.

Ils sont extraordinairement réels en effet, d'une réalité à l'image de la vie telle qu'elle est sans le savoir. Pierre, Pascal, Frédéric, Meyer, Blaise, qui serait un affranchi si l'on pouvait s'affranchir, chacun d'eux a son roman personnel enseveli dans l'action où ils sont mêlés, libre seulement de se mentir à lui-même et d'ignorer que son existence gravite autour d'une force cachée. Sans doute le romancier, lui aussi, est dirigé par cette force, mais, seul, il la situe et la pense, alors qu'elle est pour ses créatures source et inflation de pensées. Exerçant toutes les formes d'attraction sur leur destinée, c'est-à-dire sur leur caractère, ce Dieu caché obligera à s'aveugler sur eux-mêmes tous les personnages du roman, *sauf un* : le romancier a prêté une part de sa clairvoyance et donc, délégué une part de sa raison sociale, à Pierre Mercadier.

Et Pierre Mercadier verra se désocculter par éclairs le foyer magnétique que le romancier ne doit jamais perdre de vue. Il nommera cette force à laquelle toute l'activité de ses contemporains obéit : l'Argent.

⁂

En nous rappelant le titre d'un roman célèbre, ce mot nous ramène à l'histoire littéraire. Nous ne ferons intervenir le livre d'Emile Zola que pour mesurer ce qui sépare l'œuvre de Louis Aragon du roman naturaliste. L'un des romanciers a fait sa philosophie dans l'Encyclopédie, c'est-à-dire dans un livre ; et l'autre a appris chez Hegel à trouver ses idées à l'horizon des faits (Aragon prend ses idées où elles sont et les y laisse).

C'est par la supériorité de son art qu'Aragon se distingue le plus de son prédécesseur. On dirait qu'il a connu Zola, l'a aimé, a médité ses défauts. Aussi, le voit-on, dans « les Voyageurs » éviter à la fois le terre-à-terre matérialiste — lequel est un vulgaire pourvoyeur de rêves de remplacement — et l'inflation épique.

Zola, qui était une nature épique et pas un poète épique, poétisait ce qui exaltait son imagination, se vouait à une sorte d'épique d'orgue de barbarie. Il chantait l'argent, il le faisait chanter en ritournelle dans les caves du peseur de pièces. Pour Aragon, l'argent n'est pas un objet, il est un fait ; un fait, qu'afin de satisfaire aux conditions de l'épopée, il emprunte, non à la chronique, mais à l'histoire et qui va, dans ce roman où il agit enfin à découvert, franchir le degré suprême de son existence sociale. C'est-à-dire que l'argent y deviendra idée pour l'homme qui se connaîtra un peu lui-même parce qu'il n'ignore pas l'histoire : Pierre Mercadier à qui Aragon, comme nous l'avons dit en d'autres termes, a prêté ses lunettes et son stylo.

Pierre Mercadier, qui est l'Enée de ce grand ouvrage, ne se rendra tout à fait réel qu'en actualisant de l'histoire. Il ne se désaveuglera que lentement et par l'intermédiaire d'un personnage célèbre qui a éveillé son imagination. Faisant son étude de cela même qu'il incarne, il s'interroge sur l'inventeur du papier-monnaie, s'identifie à cette haute figure d'aventurier moderne qui le force à sortir de lui-même et de son milieu, mais finit par le dévorer, si bien que Mercadier ne cessera d'être le diminutif de John Law que pour n'être rien du tout.

A travers les italiques de l'ouvrage qu'a ébauché le professeur d'histoire perceront les précisions indispensables sur la mythologie de ce livre si complet. Très heureux artifice qui purge le roman de tout commentaire et l'empêche ainsi de tomber dans le cadre d'une thèse. Libérés de la pensée qui les avait produits, les faits passionnent la réalité elle-même et n'activent la réflexion que par son intermédiaire. Les personnages ne sont pas sous la dépendance de l'auteur mais servent une force dont ils tendent à l'affranchir lui-même. Ils sont la vision et l'humanisation de ce qui fait l'auteur ce qu'il est ; la vérité dramatique de ce qu'il était sans le savoir. Attaché à eux par le lien ténu et invisible de la poésie, il contemple dans leur vie les lois sociales dont il était lui-même le fruit.

Ce qui n'a pu s'accomplir qu'imparfaitement pour Mercadier étudiant John Law, s'opère ici dans un cercle beaucoup plus vaste parce que ces personnages sont non pensés, mais créés et surtout parce qu'il n'est pas de vie hors d'eux. Leur évolution opère le rachat par la connaissance de l'individu qui les a créés. Ils ne se jugent pas eux-mêmes, ils jugent leur morale de circonstance. Avec toute la profondeur de leur existence sociale, ils éclairent la sagesse de la destinée. Ils sont la justification de leur mort.

Ainsi le naturalisme de ce roman nourrit un surnaturalisme à l'état naissant qui est la réalité pressentie d'un monde où les événements parlent pour nous et nous font un cerveau à la mesure de notre vie. Nous voilà loin de Zola, dira-t-on, et du grand Flaubert de l'Education sentimentale, — bien qu'un peu moins. Pas si loin. On trouvera dans ce livre quelques-uns des éclairages qui ont fait Flaubert, quelques-uns des traits qui ont fait le tempérament de Zola. *L'expérience naturaliste est intégrée à l'œuvre surnaturaliste de Louis Aragon.*

***

On peut se demander comment chaque individu inscrit dans la capitale du roman sa destinée romanesque. Dora est emportée par le tourbillon des faits qu'elle a rêvés. La mort d'Yvonne dénoue les fiançailles de l'enfance et de l'amour. Pourquoi ne pas interroger justement le personnage-médium Pierre Mercadier qui, partiellement instruit du jeu qui le mène, entretient un rapport souterrain avec l'auteur de l'ouvrage. Il est la conscience psychologique des fatalités conçues par le romancier, et, sans manifester de véritable parenté avec ce dernier, il joue dans son œuvre le même rôle que l'étroite raison d'un homme dans un large devenir historique. C'est dire *aussi* que sa pensée est dépassée par sa personne, que chaque jour de sa vie lui est une surprise. Il figure en héros de son propre roman dans cet ouvrage dont il est l'individu le plus clairvoyant et le plus informé.

Issu d'une lignée d'aventuriers, il devient le client d'un agent de change par amour du risque. Joueur, parce qu'il est lui, et, parce qu'il est le fils d'une prudente française, professeur, mais professeur d'histoire, il ne restera

pas longtemps dupe de sa fonction. L'argent, qui a été son maître, sera son initiateur, il achèvera son instruction en le quittant. Mercadier n'ignorera pas qu'il incarne personnellement l'individualisme meurtrier et qu'il est condamné à se nier lui-même.

Est-il possible que, sachant ce qu'il est, il soit celui que nous voyons ? *Il n'est qu'un homme dans ce qu'il pense, toute l'espèce pèse dans celui qu'il est.*

Pensant argent, il pense faux, sauf quand il condamne ou qu'il nie. Il est celui pour qui comprendre équivaut à se détruire. Il justifie l'abandon de sa famille, celui de sa position.

Dans un bouge, à l'ombre de l'amour et du crime, il voit naître le jeu et sa force se former, comme le haut-mal de la passion. Il y découvre la véritable raison d'être de l'argent qui a son apothéose à Monte-Carlo, dans l'infernale alchimie de la rouge et de la noire. Autour de la roulette, les grands industriels de l'acier qui, comme Mercadier, sont jetés à la fatalité terrible de l'argent, y dissolvent, comme lui, les notions les plus essentielles de cette morale absolue *qui est dans le cœur de l'homme le pressentiment du salut en autrui.* Ils trahissent, ou vont trahir leur pays comme il l'a, lui-même, trahi en jouant contre l'Etat, contre sa famille et en exploitant pour le salut de son individu toutes les licences de désertion qui sont acquises au signe monétaire. Il a méconnu que nos plus hautes qualités comme la force d'un homme qui s'enlise, se retournaient contre nous quand nous nous les vouions au lieu de nous vouer à elles. Notre courage même n'est bon qu'à nous écraser si nous ne le prenons pas dans le cœur des autres.

Ainsi finissent les années de voyage. Mercadier est dépossédé de ses forces par l'inflation inévitable de toutes les valeurs qui font l'individu. N'est-il plus rien ? — Il n'est plus rien ; *mais il est tout là où il n'est plus.*

Comme l'ortie qui, paraît-il, croît sur les débris que l'homme abandonne, des mythes ont germé derrière Mercadier ? Ils envahissent tout ce à quoi il avait failli, recouvrent tout ce qu'il n'avait pas manqué de briser. C'est la graine de folie qui ensemence la faiblesse au passage des forts.

Les hommes ont peur d'eux-mêmes, ils se reconnaissent dans ce qui les effraie. L'exemple de Pierre Merca-

dier exalte ses collègues dans la mesure où ses actes leur étaient incompréhensibles. Il est aux yeux de tous ce que, tous, ils craignent d'être. On l'admire, on l'attend. Il est l'inconcevable dans un milieu qui ne peut rien concevoir que de caduc ; et qui, cherchant cependant à se surpasser, puise aux ressources inépuisables de l'absurde. On le célèbrera.

C'est un monde où il semble que toute pensée partagée naisse d'une insuffisance ou d'une douleur. Ici règne la psychologie de l'individu. L'homme s'y juge en croyant juger l'homme. Le fait littéraire a de la portée. Que serait l'expérience de Mercadier s'il n'existait pour l'assimiler et la remettre à la mesure des imaginations perverties ces excellents distributeurs d'hypnotique que sont les écrivains. L'historien se serait nié lui-même, écrasé sous les contradictions créatrices d'un ordre nouveau si son odyssée, recueillie par un rhabilleur professionnel n'avait servi à alimenter le rêve de compensation de ceux qui l'ont vu tisser patiemment les circonstances de son départ.

Jamais l'époque n'avait été si favorable à une pareille opération ; et l'aventure sinistre de Pierre Mercadier n'aura pas grande transformation à subir pour se greffer naturellement sur les tiges creuses du songe. Comme il est la stérilité faite homme on rêvera de lui sans s'apercevoir que l'on rêve. Bonne aubaine pour celui qui couve lâchement un mal comme le sien. Il l'inoculera aux autres au lieu de les vacciner avec lui.

Sous la plume de l'écrivain Bellemine, Mercadier est devenu Mirador. C'est avec les traits de ce personnage de convention que la littérature aimantera l'existence de ceux qui n'ont pas connu l'original, de ceux qui n'ont pas connu Bellemine, ni seulement lu son livre.

Ici, le roman intègre la plus pure, la plus haute comédie de caractère. Le personnage Bellemine est deshabillé par ce qu'il imagine du personnage Mirador. Ce n'est pas assez. Ils vont se rencontrer autour d'une table de restaurant. Nous n'avons pas en France trois écrivains capables de donner de la vraisemblance à une scène pareille. La conclusion de leur conversation sera fournie par Mercadier : « L'étrange, dit-il, en s'adressant à Bellemine, n'est pas que je sois parti, mais que vous soyiez resté. »

***

Ainsi, après avoir vu Mercadier dans sa vie et ses spéculations, après l'avoir reconnu dans l'enfance de son fils Pascal, nous observons qu'il s'insère parfaitement, lui, le héros d'une épopée, dans un roman banal, issu de la mode des vies imaginaires Schwob, Walter Pater, etc... La littérature lui a-t-elle pris ou repris son bien ?

Une société atteint sa majorité en se rendant familières ses valeurs les plus rares : notre musique, si raffinée, notre peinture qui a expulsé l'homme. Les individus sont ce qu'ils ont lu, ce qu'ils ont aimé sans sentir leur cœur. La littérature oriente la vie quand on la reconnaît dans les actes de ceux qui ne lisent pas. Ce point de vue enveloppe, comme toujours une valeur positive et une valeur négative : en dénonçant l'influence hypnotique de l'œuvre de compensation, Aragon pose le principe fondamental de l'œuvre vraie et féconde :

« Encore qu'il n'y eut au monde ni Christ, ni Eglise, ni vie surnaturelle, le cœur de l'homme serait le seul lien dont il faudrait attendre la semence de l'avenir. »

Cette parole est à souligner : elle authentifie l'expérience du grand écrivain et aide à mesurer l'importance providentielle de sa leçon. Elle immunise ce grand écrivain contre les périls inévitables où il voit sombrer un ordre, plus exactement, nous donne les clefs de son intelligence créatrice, laquelle fut l'agent véritable de son salut. Comment un fils de Mercadier, seul entre tous les hommes de son temps, aurait-il échappé à la sanction des faits économiques. Où a-t-il pris un espoir assez vaste et assez purificateur pour dresser *librement* le procès de son temps !

Je plains profondément ceux qui ne savent pas déchiffrer la réponse d'Aragon. Comme lui, comme moi-même, fils de ceux qui avaient vécu leur erreur jusqu'à se détruire, ils resteront étrangers à eux-mêmes et mèneront jusqu'à la stupeur de Mercadier leur existence dérisoire de revenants. Notre histoire parle et se prononce à travers les Voyageurs, elle élève jusqu'aux nues le sommet glacé de son massif littéraire. Est-ce si peu de chose qu'une voix de poète à cette cime quand elle donne le plus magnifique avertissement, le plus français, celui qu'il fallait à des hommes aveuglés et dupes de leur force. Cette leçon je la résumerai en quelques mots, mais

(1) Le roman de Bellemine.

se résume-t-elle ? *Le monde tient l'homme, mais le cœur de l'homme contient le monde.* Nous sommes le produit de la littérature, de l'art et de l'argent. Mais tout ce qui est sera notre œuvre si nous devenons l'œuvre de notre cœur. — Qu'est-ce que notre cœur ? demandera ici le dernier sceptique. Notre cœur c'est la vie des autres. Par cette découverte, le romancier franchit l'étape décisive de son devenir et regarde désormais son art d'un peu haut : *Il a écrit parce qu'il était l'humanité de l'homme*. Pascal, le fils de Mercadier, est déjà cet homme. Il n'a pas rompu avec son enfance. La vie l'emporte, comme l'amour, mais l'un et l'autre sans le toucher. L'argent a fait la trahison du père, il assurera la fidélité du fils. Les contradictions sont en celui-ci devoir douloureux d'un progrès. L'histoire de son cœur s'écrit délicatement dans la Capitale du roman tandis que l'implacable Pierre Mercadier voué au néant par l'insuffisance de sa spéculation entre au dernier cercle de l'Enfer : la rouge et la noire de l'amour.

A quoi reconnaît-on le dernier cercle de l'Enfer ? On y apprend qu'il est l'antichambre d'une laideur plus complète. Le dernier cercle de l'Enfer en est toujours l'avant-dernier. Mercadier nous rappelait Enée dans les premiers chapitres de l'ouvrage. Comme Dante, il va entrer au dernier cycle de l'horreur. Il n'invente rien, il voit. Comme Baudelaire, à force de courage, de conscience, il prédit ; et nous décrit le châtiment de ceux qui ont perdu leur foi dans l'homme : *un amour entre créatures qui soit l'horreur et le dégoût de la vie*.

A force de rigueur et de poésie, Aragon est arrivé au terme de la colossale entreprise. C'est le point même où la mystique divine pourrait lui disputer sa solution.

Une ombre terrible nous suit ? elle recommence nos gestes, se jette avec nous sur ce que nous aimons, mais le saisit en nous, quand nous le saisissons. La Mort ! Ce n'est pas moi qui l'ai nommée. Nous sommes livrés à elle par tout ce dont nous faisons notre proie.

Peut-être idéaliserait-elle l'objet de notre amour s'il symbolisait notre goût de l'Eternité. Ce qui n'est que notre rêve, la mort en rêve avec nous, et elle est alors l'amour, car l'amour, c'est notre vie sans nous.

Mais si l'amour ne naissait plus de la jeunesse, s'il n'était plus l'apothéose des regards, qu'il ne vit que lui-même et devint aveugle à toute dégradation matérielle.

Si l'amour, sous le poids de lois écrasantes, ne vouait plus l'une à l'autre que des créatures fermées à la vie ? Imagine-t-on l'homme et la femme vieillis, aimant l'un dans l'autre leur vie enfouie et réunis par leurs varices, leurs hernies ! Que signifie cet épouvantable drame de l'imagination ?

— Une catastrophe spirituelle pareille à celle que produisent les éléments quand ils sont hors de leur lieu. La vie veut être vécue. Que l'égoïsme la sclérose et l'amour sera sur elle comme un cancer.

***

Les *Voyageurs* sont la nouvelle comédie humaine. Que de sujets originaux, que d'expériences littéraires particulières Aragon a dû intégrer pour dresser enfin le sujet d'or, celui qui fait graviter autour de lui tous les drames mineurs si tentants pour les romanciers de l'individu.

Les uns croiront éveiller çà et là dans ce livre des échos déjà entendus dans Balzac. D'autres rappelleront, à propos de Paulette Mercadier, le goût de Flaubert pour les imbéciles. Le roman n'est pas la machine du romancier, il produit le romancier et dérive avant lui des faits sociaux, il ne serait pas un très bon roman s'il inventait des façons trop nouvelles de porter leurs traces. *La profondeur des grands livres ressemble à l'apparence des livres qu'ils font oublier.*

***

Je veux signaler en finissant un fait littéraire qui est peut-être passé inaperçu.

On dit couramment que la génération qui a fait la première guerre à vingt ans n'a pas eu de maîtres. Nous avons eu des maîtres, des maîtres excellents, qui étaient des hommes de notre âge.

Les années d'après 1918 avaient consacré un grand nombre de jeunes gloires, écrivains bientôt condamnés au silence, ou précipités dans le journalisme, ou voués au pis-aller de la vie politique. D'autres, comme Montherlant, tout en continuant à mener une brillante carrière devaient renoncer à jouer un rôle d'initiateurs, soit qu'ils n'eussent pas le sens de l'avenir ou qu'ils eussent pris leur langage dans leur bibliothèque. Mais après ces

échecs, quelques figures se dégagent : Paulhan, Eluard, Aragon — je les cite par rang d'âge — trois hommes qui sont nés maîtres et qui ont fait les talents des hommes appartenant à leur propre génération. André Gaillard, Berl, Gros, moi-même si j'ose encourir le ridicule de me citer — ont appris à lire dans le Paysan de Paris ; de ce que j'avance j'ai les preuves sous les yeux. Rendons justice à ces disciples auxquels il faut ajouter Gabriel Bertin, un des meilleurs, et à ces maîtres à qui il faut, par conséquent, ajouter Michaux. Il faut de l'intelligence et un grand sens de la qualité littéraire pour reconnaître un maître dans un camarade. Les grands esprits qui nous ont formés avaient peu de soin de leur réputation et tenaient pour amicales complaisances les leçons qu'ils nous donnaient. Je n'ai pas à déduire les conséquences du fait tout à fait exceptionnel que je signale. Que des hommes de 25 ans soient les maîtres de leur génération, cela suppose qu'ils lui apprennent la vie en même temps que son métier et lui donnent, surtout, ces leçons de liberté dont on se souvient, le jour où l'on renie.

Joë Bousquet.

GEORGES POLITZER

Politzer, emprisonné comme otage, fut fusillé le 23 mai 1942 par les Allemands, après avoir été torturé en présence de Pucheu.

Agrégé de philosophie, il avait enseigné en province puis dans un lycée parisien. En 1924 il s'était joint à Pierre Morhange, Henri Lefebvre et Norbert Guterman pour rédiger la revue « Philosophies » dont l'éclectisme laissait cependant deviner la rigueur directrice de ses jeunes animateurs. Politzer y publia des notes pénétrantes à l'occasion d'un numéro spécial de la « Revue de Métaphysique et de Morale » consacré à Kant. On sentait déjà que son attitude pleine de sympathie pour l'idéalisme critique inclinait vers une vue plus concrète et plus actuelle des problèmes philosophiques. Il donna aussi à cette revue une analyse fort pertinente des ouvrages de Laforgue et Allendy et de Charles Blondel consacrés, le premier à la louange, le second à la condamnation de la psychanalyse. Vinrent ensuite les études publiées dans « L'Esprit », revue qui succéda à « Philosophies ». Sa pensée exigeante, son mépris d'un verbalisme « métaphysicien » qui commençait à se diffuser et annonçait ce que Politzer appelait « un nouvel obscurantisme », son refus de se satisfaire des thèmes officiels l'orientaient naturellement vers la méthode marxiste. Il adhéra au Parti Communiste à peu près au moment où il fonda la « Revue de Psychologie concrète », dont deux ou trois numéros seulement furent publiés. Durant plusieurs années il se consacra à l'étude des questions économiques, amassant des chiffres et des faits dont se nourrirent les rapports de certains organismes de son parti. En 1938, il fit paraître un ouvrage critiquant les fondements de la psychologie traditionnelle et, sous un pseudonyme, un pamphlet « Fin d'une parade philosophique, le Bergsonisme ». Il collaborait entre temps à la presse communiste. Polémiste autant que métaphysicien, excellant à démêler les faux-problèmes de la réflexion philosophique, clarifiant les théories, les situant dans le déroulement de l'histoire avec une logique implacable, Georges Politzer se réclamait de Descartes comme de son premier maître. Il en avait le droit par son souci des idées claires et sa conception d'un rationalisme progressif ou-

vert à toutes les acquisitions de la science. En pleine occupation, à Paris, il fit paraître une brochure dont nous souhaitons la réédition sur « Le Mythe du XX[e] siècle » en réponse aux mensonges de Rosenberg, le théoricien nazi. Juste à la veille de la guerre il avait collaboré à la revue « La Pensée » aux côtés de Marcel Prenant et de Paul Langevin. C'est lui, croyons-nous, qui avait voulu que « La Pensée » fut complétée par le sous-titre « Revue du rationalisme moderne ».

La disparition de Georges Politzer fut une lourde perte pour l'intelligence française. Ses amis regrettent l'homme, ses qualités de cœur, son dévouement, sa loyauté. Ses lecteurs et ses élèves regretteront amèrement que la trahison associée à la barbarie hitlérienne ait interrompu l'épanouissement d'une œuvre dont les premiers achèvements honorent notre pays.

Nous donnons ci-dessous, en hommage à la mémoire de Georges Politzer, quelques extraits d'une étude critique sur le rationalisme, publiée en septembre 1939 dans *La Pensée*.

A. B. D.

. . . .

« La connaissance humaine évolue du reflet fantastique, vers le reflet de plus en plus fidèle du réel. C'est l'ensemble de cette évolution qui constitue l'histoire du savoir humain, et c'est cette histoire qui est en dernière analyse l'histoire du rationalisme. Au cours de cette évolution la connaissance elle-même est devenue objet de connaissance, et les hommes se sont faits à son sujet aussi des conceptions qui ne correspondent pas plus nécessairement au processus effectif que les représentations qu'ils se font concernant la nature. Là aussi comme dans la connaissance de la nature, il y a des reflets fantastiques. Certainement lorsqu'un penseur explique le savoir humain par un principe immuable appelé « raison », il se fait de la raison et du processus de la connaissance une conception fantastique, que la raison ainsi conçue soit rattachée par lui à l'Intellect divin ou qu'il la considère comme une collection de principes mystérieusement « a priori ». De telles conceptions sont inévitables à certaines époques, mais non plus actuellement. Il serait donc ridicule de définir aujourd'hui le rationalisme par l'une quelconque de ces conceptions fantastiques de la con-

naissance. Nous ne devons pas définir, nous, le rationalisme de Platon par la théorie de la réminiscence, le rationalisme cartésien par la théorie des idées innées, le rationalisme de Leibniz par la théorie leibnizienne de la raison, le rationalisme de Kant, par sa théorie de l'a priori. En faisant cela nous définirions le rationalisme chaque fois par un aspect de la pensée de ces philosophes qui, précisément n'était pas rationaliste. Et néanmoins nous pouvons et nous devons parler de rationalisme, non en cherchant à la manière scholastique « un élément commun » à des théories juxtaposées, mais en fondant la définition sur ce que l'effort de ces penseurs a été effectivement tel que nous le montre l'histoire. »

La connaissance rationnelle, c'est, en dernière analyse, celle qui reflète le réel, et la raison c'est la science.

Lénine écrit dans ses commentaires sur la « Logique » de Hegel :

« Mais Hegel exige une Logique dans laquelle les formes soient des formes pleines de contenu, les formes d'un contenu réel et vivant, indissolublement unies avec le contenu. »

Le rationalisme est bien l'affirmation de la raison, mais ce n'est pas dans l'hypostase des formes vides de la pensée que consiste cette affirmation. Affirmer la raison, c'est vouloir faire progresser et faire progresser effectivement le savoir humain d'un niveau inférieur à un niveau supérieur, vers une connaissance plus adéquate du réel. Platon représente le rationalisme en mouvement lorsqu'il critique les illusions de la connaissance sensible, et Locke également lorsqu'il affirme que toutes les connaissances viennent du monde sensible. Descartes est le rationalisme en mouvement lorsqu'il critique à son tour la perception vulgaire, alors que malgré les apparences ceux qui défendent contre Locke l'innéité des principes de la raison ne représentent qu'un rationalisme dépassé. *Le rationalisme est inséparable du mouvement continu de la connaissance :* une doctrine est plus rationaliste dans la mesure où elle est plus conforme aux rapports réels entre les choses. Le rationalisme n'est en fait, que la volonté de la science et de l'action fondée sur la science. *C'est pourquoi, précisément, rationalisme et matérialisme sont devenus inséparables.*

. . . .

Notre langage philosophique veut qu'aujourd'hui encore on appelle rationaliste la théorie d'après laquelle les principes de la connaissance s'expliquent par la Raison, et empiriste celle qui les fait naître à partir de l'expérience. C'est ainsi qu'une théorie qui parle d'idées innées ou de principe a priori est appelée rationaliste, alors qu'on appellera empiriste la théorie d'après laquelle toute connaissance provient du monde sensible.

Le rationalisme moderne ne peut se contenter de ce que les philosophes ont dit d'eux-mêmes, ni de ce que n'importe qui en a dit par la suite. Car, après qu'on a expliqué la connaissance par la Raison, la question des origines se pose aussi au sujet de la raison. Ériger la raison en principe dernier, c'est d'abord la soustraire à l'histoire, en la concevant d'une manière métaphysique, au sens hégélien du mot, c'est, ensuite aboutir à la théologie et à l'idéalisme. Derrière la raison fixe, principe dernier de la connaissance ou de certaines connaissances, il y a l'Intellect divin des théologiens. Et l'a priori mène à l'idéalisme. Car dans toute la mesure où la connaissance est déterminée définitivement par des principes qui proviennent de la raison indépendante de l'expérience, le monde connu n'aura de réalité que dans l'esprit, et les choses qui le composent seront toujours et uniquement les reflets de l'esprit. C'est précisément ce qu'on appelle une théorie idéaliste de la connaissance. Dire aujourd'hui que le rationalisme consiste à expliquer les principes de la connaissance par la raison qui provient de Dieu ou qui est « a priori », c'est évidemment définir le rationalisme par la conception métaphysique de la raison et une théorie plus ou moins théologique, mais nécessairement idéaliste de la connaissance.

Or, l'évolution de la pensée a fait que c'est la théorie « empiriste » de la connaissance qui est devenue la théorie de la connaissance du rationalisme.

Expliquer la connaissance à partir de l'expérience, c'est en fait, une théorie matérialiste. Une telle théorie explique la pensée à partir de l'être, et telle est effectivement la théorie de la connaissance du matérialisme philosophique. Parler simplement d'empirisme et de rationalisme, c'est masquer l'opposition fondamentale entre la théorie idéaliste et la théorie matérialiste de la connaissance. Au XVIII[e] siècle, la critique de la théorie des idées innées est, comme on sait, un aspect essentiel de

la lutte contre la théologie et la métaphysique, non seulement à cause de l'argument qui prouve l'existence de Dieu par l'innéité de l'idée de Dieu, mais parce que c'est la théorie matérialiste de la connaissance qui correspond aux enseignements de la science concernant l'histoire de la connaissance et c'est elle qui fait de la science expérimentale, la source unique de la connaissance rationnelle.

POESIE ET RESISTANCE

Il faisait très beau à Marseille, pendant l'été de 1940. Les rivages de la Méditerranée, qui n'avaient encore subi ni outrages, ni destructions, étaient ensoleillés comme si quelque chose les forçait à l'être. C'est que le ciel et la terre se conjuguaient pour affirmer leur présence, malgré et par dessus le désastre, pour affirmer leur primauté sur lui. Ils restaient à nos yeux la Présence véritable, celle de la vie solaire comme de la vie souterraine, celle qui abolissait, comme d'un coup d'épaule cosmique, toutes les tentatives faites par les usurpateurs de la France, pour la diriger dans la voix du désespoir et du renoncement. Une voix chevrotante comme la mort était balayée par l'irruption bouleversante de la mer lumineuse sur nos rivages où venait mourir l'exode, où s'arrêtaient ceux que les barbares avaient chassés et qui se reprenaient à vivre, à espérer et à imaginer devant le spectacle d'une certitude que rien ne pouvait ébranler. A cette heure, où toute la France, inclinée dans la direction Nord-Sud, se précipitait instinctivement et comme symboliquement vers le soleil, Marseille fut un des lieux choisis pour lui montrer qu'on pouvait vivre encore, par conséquent qu'on devait vivre et qu'on ne devait penser qu'à cela. Marseille n'avait pas encore souffert et, en fait, avait à se le faire pardonner. L'immense déferlement de la lumière et les nuits bleues de juillet 1940 furent un refuge et un exemple et l'on ne peut s'empêcher de penser que la vertu du soleil a contribué à orienter notre pays dans le sens de la vie ; que c'est peut-être providentiellement que les côtes méditerranéennes ont été épargnées quelque temps, pour permettre à la vérité française de se manifester, du moins sur le plan poétique, simultanément à Alger, à Marseille et à Villeneuve-lès-Avignon.

Il fallait donc vivre. Mais en 1940, paradoxalement, vivre c'était refuser. Au fond, ce fut assez facile, de refuser, tellement laid était ce qu'on nous proposait. Refuser le désespoir, la mort, le néant, n'est pas au dessus des forces humaines. La réaction de la France en face de ce plat fétide a été magnifique, elle n'en a pas moins

été naturelle, pareille à la réaction de n'importe qui en face d'un plat de viande gâté. Tous ceux qui y ont goûté se sont purement et simplement empoisonnés, nous n'avons pas à les plaindre. Nul n'a à choisir devant une telle infection, parce qu'il ne viendrait à l'idée de personne de choisir précisément l'infection. Et, pas plus que la nation, la poésie n'avait en réalité à choisir, elle n'avait qu'un chemin par où passer. Le devoir qu'elle avait à accomplir, c'était strictement vis-à-vis d'elle-même. Il représentait une espèce de nécessité vitale. Ne pas aider l'ennemi, ne pas pactiser avec lui, c'était une manifestation de l'instinct de conservation. Un haut-le-cœur, quelque chose qu'on peut appeler une prudence organique. Mais ce n'est pas tout, d'avoir cette sorte de réaction brutale. S'écarter de la mort est encore un geste passif et seuls les actes positifs comptent, ceux qui s'avancent dans le sens de la vie. Certes, c'était très bien de ne pas tendre la gorge à l'étrangleur — très bien, mais bien peu : et, de même que la France, dépouillée de son honneur par l'armistice ne l'aurait pas reconquis si elle n'avait pas forgé elle-même l'instrument de sa libération, de même n'y aurait-il pas à glorifier sa poésie (qui n'est qu'un de ses visages) de ne s'être pas reniée, si elle n'avait pas pris en même temps une position d'affirmation et de conquête.

Or, cette position nous savons qu'elle l'a prise spontanément et dès la première heure par une splendide affirmation de confiance en soi et en ses propres moyens qui était un acte de foi dans le Verbe créateur en même temps que dans les destinées de la France. La première manifestation de la résistance poétique, et non la moins grave, a été de surmonter la *tentation du silence*.

Car, on aurait pu se demander si les circonstances ne lui commandaient pas une sorte de retraite, dans le sens de séparation momentanée du monde ; si la poésie ne se devait pas à elle-même de se purifier en s'imposant de se taire pendant que hurlaient les hordes du crime ; si, pour sortir indemne du nazisme, elle ne devait pas éviter de le reconnaître, c'est-à-dire de le toucher, même dans la lutte, de le nommer (car, on ignorait, en 1940, jusqu'où nous risquions d'être atteints ; et garder intacte la poésie revenait à réserver à l'homme le suprême lambeau de son domaine). On aurait pu penser qu'il s'agissait alors de monter la garde autour de la poésie, comme

autour du dernier drapeau. Le vieux chromo romantique du dernier carré. On aurait pu tout au moins se demander si, la poésie ayant pris conscience de sa position de *non acceptation absolue,* elle n'avait pas à mépriser l'existence d'un mal, qui, de toute façon n'avait pas de prise sur elle et à agir comme si ce mal n'avait pas existé. Elle aurait ainsi prouvé la vérité de son message par une espèce de martyre spirituel. Silence total ou relatif, holocauste qui peut-être n'eût pas manqué de grandeur (*Le Juste opposera le dédain à l'absence...*), ce gandhisme poétique eût été un suicide pur et simple, nous le voyons bien aujourd'hui. Cette ascèse, une mise au tombeau dont on ne ressuscite pas toujours. Bien plus, cette résistance extrêmiste eût été passive. Ne vouloir être touchée par rien, c'était déjà être touchée par la défaite. Tenter de conserver la dernière chambre, c'était admettre que la maison était déjà perdue. Tourner le dos, même à un monde ignoble, c'est se refuser à l'homme ; c'est pour la poésie, se refuser à elle-même.

D'autres remarques ont pu être faites, touchant cette fois, l'efficacité de sa résistance active. Car la poésie, qui combat pour aider à sauver l'homme chaque fois qu'il est en péril, n'a en réalité qu'une seule arme à sa disposition : elle-même. Elle est langage. Elle est Verbe. (Elle est même l'Art du Langage). Sa résistance — j'entends celle qu'elle mène en tant que poésie, et non pas l'action personnelle, militaire ou politique, des poètes dans le combat — n'est donc et ne peut être que verbale. Elle est, à proprement parler, la résistance de la Parole.

D'aucuns la jugeront ainsi dérisoire. Assurément, elle est dérisoire à certains égards. Et, si l'on se place sur le plan de l'utilité immédiate, il est incontestable que conduire un camion chargé de mitraillettes, organiser un maquis, faire sauter un train de munitions ou saboter une usine travaillant pour l'ennemi, a été un travail autrement rémunérateur pour la Résistance. Il est non moins vrai que les numéros clandestins de l'*Humanité,* ou de *Combat,* ou des *Témoignages Chrétiens,* qui ne faisaient à peu près aucune place à la poésie, ont touché la masse des patriotes français beaucoup plus profondément que les *Lettres Françaises, Les Etoiles* ou les *Editions de Minuit* qui ne s'adressaient, malgré tout, qu'à un cercle restreint de lecteurs. Mais outre qu'il n'était pas interdit à ceux qui militaient en tant que poètes, de combattre aussi

comme simples citoyens — et beaucoup l'ont fait — leur action doit être considérée qualitativement, en quelque sorte, et non quantitativement. La résistance de la poésie française (une des faces de la résistance intellectuelle) fut tout simplement le signe que les exprimants, si j'ose dire, de l'âme nationale, étaient d'accord avec celle-ci jusqu'à se confondre avec elle. La grande masse populaire n'était plus seule devant l'ennemi — et cela, obscurément ou non, elle le sentait ; elle en était fortifiée. Elle se sentait protégée par le souffle qui la portait et qui était la pensée française. Et sûrement sa résistance eût été moins ferme si elle ne s'était pas trouvée d'accord avec ceux dont la mission était de faire entendre sa voix. J'ajouterai que tout un univers libre battait autour de nous comme l'océan bat un récif et qu'il écoutait la France. Et il n'y avait plus qu'un seul moyen d'entendre la France, c'était d'écouter ses poètes.

Mais ai-je besoin d'en dire plus long, si je me souviens que — quels qu'aient pu être son efficacité et son rang dans les instruments du combat — la résistance de la poésie française était incluse dans la nature même des choses, la poésie étant ce qu'elle est. Il y a des problèmes qui ne se posent pas. Nos poètes des années 1940 à 1944 n'ont fait que se conformer à une tradition — j'ai envie de dire à une habitude — millénaire et leur position fut conforme à celle que toute poésie nationale a toujours prise au moment où le peuple dont elle était la voix était menacé. Bien plus, et au contraire, le fait de leur résistance a administré la preuve que les poètes étaient beaucoup moins isolés dans la nation qu'il ne le semblait ; qu'en réalité, ils restaient intégrés à elle, qu'ils allaient dans le même sens qu'elle, car pour eux, comme pour elle, les mots honneur, liberté, bonheur, civilisation, conscience, avaient la même signification. Il a suffi d'un éclair dans le ciel noir pour les rassembler. Malgré le divorce existant entre le poète et le public, nous étions peut-être beaucoup plus proches qu'on ne pouvait l'espérer de cette *poésie commune* qu'appelait Lautréamont et qu'un Ilarie Voronca écrivait déjà en 1935.

Il y a véritablement une nécessité à faire avancer, parfois en dernier ressort, l'arme de la parole quand l'homme est en péril. Certes, des poèmes et des chants ne peuvent rien, pas plus que des poitrines nues, contre des

balles et des tanks. Il n'en reste pas moins que, s'ils sont impuissants à mener la lutte, ils assurent toujours à ceux qu'ils défendent une victoire spirituelle qui seule permet d'attendre et d'espérer l'heure de la résurrection. Sans parler de la longue théorie des poètes dont la voix et le sang se sont confondus avec la voix et le sang des peuples insurgés, les grecs, les polonais, les tchèques, l'exemple des poètes espagnols suffira sans doute à prouver que le mot poésie est un des synonymes du mot liberté. De Manuel Altolaguire à Pia y Beltran, de José Bergamin à Rafaël Alberti et Antonio Machado, ils prirent tous le parti de l'homme. On se souvient de cet admirable *Romancero de la Guerre Civile*, que recueillit Georges Pillement et que Jean Cassou présente ainsi : « Voici toute une équipe de jeunes poètes, qui, avant ces événements, s'adonnaient, comme leurs confrères européens, à de pures spéculations. La tragédie populaire éclate, le peuple du Romancero est assailli. Aussitôt ces mêmes poètes, lancés dans la mêlée, et quelques-uns sous l'uniforme du milicien, sentent vibrer en eux la voix populaire et nationale... » Ces quelques lignes ne pourraient-elles pas servir de préface à un recueil prochain de poèmes d'Aragon, d'Eluard, de Saint-John Perse, d'Emmanuel, de Loys Masson et de Jean Cassou lui-même ?

Federico Garcia Lorca ne figure pas dans le recueil du Romancero. C'est qu'on l'avait fusillé à Grenade, avant qu'il ne parle. Lorca fut, ce jour-là, le premier nom inscrit au long martyrologe des poètes européens tués par le fascisme, martyrologe qui n'a pas atteint son terme puisque l'Europe n'est pas toute libérée. Lorca, le premier. Par une sorte de besoin diabolique de l'équilibre, ceux-là mêmes (ou leurs frères jumeaux) qui avaient ouvert leur registre avec le nom de Lorca, éprouvèrent le besoin de le fermer, en France, sur celui de Jean Prévost, son principal traducteur, comme si Lorca devait être jusqu'au bout la figure de ce qu'ils voulaient abattre à tout prix, la figure solaire de la liberté indomptable, la figure même de l'âme populaire.

Après le jeune gitan, vint le vieillard, Saint-Pol Roux le Magnifique, et Divine qui était la reine des oiseaux de la mer — et tous ceux qui suivirent, car l'ère allait commencer des déportations et des fusillades, jusqu'à Benjamin Crémieux, jusqu'à Max Jacob et François Cuzin. Pour d'autres, on espère encore, pour Bertrand Guégan, pour Robert Desnos, pour Jean Cayrol. Combien restent

encore ignorés, combien de ceux dont on ne parle pas, souvent parce qu'ils n'avaient pas encore atteint à la notoriété, car le sacrifice des obscurs reste lui-même obscur.

⁂

Les lecteurs des *Cahiers du Sud* connaissent assez l'activité poétique publique de ces dernières années pour qu'il soit nécessaire de la retracer ici. *Le Crève-Cœur, Brocéliande, Poésie et Vérité, Exil, Combats avec tes Défenseurs, Gloire, Délivrez-nous du Mal*, tous ces titres et les poèmes qu'ils renferment leur sont suffisamment familiers. Ils savent aussi — ou du moins, on a essayé maladroitement de leur dire — quelle fut la tenue et quel fut le courage civique des Revues comme *Poésie* 44, *Fontaine, Confluences, L'Arbalète, Messages, Méridien*. Ils ont été renseignés dans la mesure du possible sur l'activité des publications et des éditions suisses. Nos amis suisses de *Traits*, de la *Suisse contemporaine*, des *Cahiers du Rhône*, n'ont jamais séparé la poésie de la défense de l'homme. On ne dira jamais assez la part qu'ils prirent dans la lutte pour la liberté de l'esprit et le réconfort qu'ils nous ont apporté pendant ces années qui formèrent le « lustre noir ».

Mais l'activité clandestine des poètes est encore mal connue dans son ensemble, bien que certaines œuvres comme le *Musée Grévin*, les *Sept Poèmes d'Amour en Guerre* ou la *Ballade de Celui qui Chanta dans les Supplices*, soient en passe de devenir populaires. Il faudra encore quelque temps pour que soit recueilli et entièrement publié le Romancero Français des années de nuit, mais il n'est pas trop tôt pour essayer de jeter un coup d'œil d'ensemble — forcément incomplet, car nous sommes loin de posséder tous les textes dispersés ou encore secrets — sur la poésie clandestine.

On parlera longtemps de la poésie clandestine, car, outre la puissance d'émotion qu'elle recèle, elle représente un phénomène important qui risque d'avoir une influence considérable sur le destin de la poésie française. Certes, il faut d'abord se souvenir de la joie qu'on avait à recevoir ces brochures et ces tracts ; à lire dans les *Lettres Françaises*, dans les *Etoiles*, dans *Traits*, dans l'*Eternelle Revue* ou dans les deux volumes *Honneur des*

poètes, parus aux Editions de Minuit, ces poèmes signés de noms inconnus. Chaque nouvel arrivage était un peu de retrouvé, de cette Liberté dont Eluard inscrivait le nom sur les fruits et sur le ciel.

Cependant il faut déjà en parler objectivement, car toute poésie, issue ou non de l'événement, est destinée à durer. Les poèmes-tracts ne dépasseraient pas les circonstances qui les ont fait naître — et ils ont à les dépasser, quelles que soient la grandeur et la solennité de ces circonstances — si la partie tract avait pris le pas sur la partie poème. En tout cas, c'est en tant que poèmes, que, malgré nous peut-être, nous devons les juger.

Mettons à part ces deux réussites exceptionnelles que sont le *Musée Grévin* et les *Sept Poèmes d'Amour en Guerre*. Le premier, c'est le fouet sifflant sur la tête du bourreau. Le génie verbal d'Aragon s'y exalte et s'y multiplie dans une sorte de rythme de kermesse vengeresse et tragique et le poème atteint à l'hallucination. Dans *les Sept Poèmes*, peut-être le chef-d'œuvre de la poésie de résistance, Eluard transcende l'événement et purifie, jusqu'à une transparence à peu près parfaite, son indignation et sa colère.

Quant aux autres poèmes clandestins, on peut les considérer, dans leur ensemble, comme une marche dans la direction de la vérité poétique. Certes, certains sont hésitants, donnant trop de place à une certaine éloquence un peu fruste, ou parfois même trop « littéraire », mais la plupart atteignent à une rigueur et à une simplicité conjointes d'expression qui doit être soulignée. Ils sont simples, simples comme l'homme qui se présente avec son seul regard clair, simples comme un témoin. Ils n'abandonnent rien du lourd, du nécessaire héritage que tout poème apporte en lui en se formant et dont chacun devient une expression unique quand il est fait. Aucun symptôme de reniement, de trahison poétique. Chacun d'eux reste une aventure personnelle qui coexiste avec le haut souci de n'être qu'une voix, écho de la passion collective, à tel point qu'il est souvent facile de percer un anonymat volontaire et de discerner Aragon sous Jacques Destaing, Eluard sous Maurice Hervent, Tardieu sous Daniel Trévoux. Leur grande nouveauté réside peut-être en ceci qu'ils ont été écrits par des hommes exercés à une ascèse verbale qu'ils considéraient comme nécessaire à leur expression et qui, un jour, parce qu'il le fallait,

ont écrit tout simplement avec leur cœur. Est-ce un retour au franc lyrisme, la réhabilitation du sentiment ? Des savants, trop savants peut-être, ont *osé* être simples — peut-être parce qu'ils restaient voilés, et voilà que, ce faisant, ils n'ont rien perdu de leur science. Quel poème plus direct, plus nu, en même temps plus « *habile* », que l'*Extrême Limite* de Jean-Paul Mazurier (1) que nous croyons devoir citer en entier.

Les apparences déformées, étirées, l'atome dissocié, qu'en reste-t-il à l'extrême limite ?

Le cerveau et le cœur laminés révèleront-ils leur véritable essence à l'extrême limite ?

Cet aspect rose et bleu deviendra-t-il regard de hyène ou chant de cygne à l'extrême limite ?

La voix lactée déchire son écharpe et Sirius explose à l'extrême limite.

Plus de volume, plus de poids ni d'erreur à l'extrême limite.

Le chèvrefeuille est un duvet d'eider et Cléopâtre un peu de sable fin, à l'extrême limite.

Ophélie, c'est le murmure du ruisseau, c'est la plainte du vent dans les roseaux à l'extrême limite.

Ames d'hommes loyaux sont, sur le fond des mers et sur la surface de la terre, étranges larmes bâtaviques à l'extrême limite.

La quotidienne convention quitte sa peau de pieuvre lisse et crache sur l'écran des nuits le venin dont sa poche est pleine.

L'honneur sans épaisseur et sans couleur devient chauve-souris octogénaire à l'extrême limite.

Les crocs, les brodequins, les scies, les entonnoirs c'est le sanglot du juste à l'extrême limite.

L'aube de la cellule et l'abandon total c'est la victoire qui s'approche à l'extrême limite.

Notre volonté recouvrée c'est un lance flammes à l'extrême limite.

A l'extrême limite le loup criera pitié.

A l'extrême limite l'ancolie germera dans le terreau des morts.

---

(1) Anonymat non percé.

A l'extrême limite le sang de nos martyrs chantera sur nos lèvres.

De tels poèmes sont volontairement, systématiquement communicables. Ils font la preuve, et c'est en cela qu'ils sont importants, qu'il y a moyen, pour un poète, d'être directement appréhendé par une foule sans tomber dans le didactisme ou la rhétorique. Et il se peut qu'ils indiquent sa voie à la poésie de demain.

***

Honneur des hommes, saint Langage !

La parole a donc participé au combat et y a engagé toutes ses forces. Dans quelle mesure a-t-elle aidé à sauver le pays ? On ne saurait le dire, l'essentiel étant qu'elle n'a jamais cessé de faire acte de présence. Mais il fallait aussi sauver la poésie. Et, dans ce dernier combat, combat spirituel parallèle à l'autre, les poètes dont le devoir n'était pas seulement d'être des citoyens, agirent seuls. A quels périls ils eurent à faire face, depuis la tentation du silence, jusqu'au déroulédisme le plus grossier !

Quand on pourra considérer avec le recul nécessaire, l'activité littéraire aux alentours de 1940, c'est-à-dire quand on pourra considérer les textes *tels qu'en eux-mêmes enfin* le temps (sinon *l'éternité...*) *les change*, il faudra sans doute convenir que les poètes ont fait leur devoir et qu'une génération qui apporte *Poésie et Vérité*, le *Crève-Cœur, Terraqué*, le *Témoin Invisible, Cantos*, est justifiée. Il y a de ces poèmes (je songe à la *Ballade* ou au *Conscrit des cent villages*) que nous ne considérerons jamais tout à fait comme les autres, car nous nous souviendrons toujours de quelle nuit ils furent les larmes, de quelles misères la consolation. Mais la nuit s'est écartée et ils restent. Ce qui est dit compte seul, l'objet créé et non les sollicitations qui ont poussé le poète à le créer. Plus tard d'autres que nous, qui seront des hommes réconciliés avec eux-mêmes, oseront les joindre tout simplement à leurs frères aînés, à l'*Emigrant de Landor Road*, à la *Maison de Sylvie*, à la *Ballade contre les ennemis de la France*, je veux dire à la chaîne française de la poésie *humaine*.

Jean TORTEL.

LA POESIE

LUC DECAUNES
ou
LES VIOLENCES DE L'ESPOIR

...Comme l'Espérance est violente.

G. APOLLINAIRE.

J'ai sous les yeux le dernier recueil de poèmes de Luc Decaunes, *Le cœur en ordre,* (1) et je me rends compte, constatation toujours déplaisante pour un critique mais bien agréable pour un amateur de poésie, qu'il est pratiquement impossible de classer Luc Decaunes. Oh ! je sais bien, les étiquettes faciles se proposent fort nombreuses mais ce sont précisément des étiquettes et elles ne conviennent pas du tout à ce lyrisme qui n'est pas toujours satisfaisant mais qui possède toute la violence de la vie.

Evoquer le Decaunes de la revue *Soutes,* des meetings, de *L'Indicatif Présent,* c'est tout au plus faire de l'histoire littéraire, ce n'est pas définir le Decaunes de maintenant. Saluer en lui un des rares jeunes poètes demeurés fidèles au Surréalisme est une tentation plus excusable. *Le Feu défendu* et *A l'Œil nu* témoignent d'une technique et d'une imagerie surréaliste mais Decaunes ne poursuit pas méthodiquement ces recherches et ces expériences qui caractérisent un poète de laboratoire, il est beaucoup trop spontané pour cela et il fût dans l'avant-garde parisienne de naguère un des rares écrivains qui ne s'embarrassaient point de considérations intellectuelles. Decaunes peut bien être un de nos poètes les plus « avancés », comme disent les bien-pensants, il n'en est pas moins un poète instinctif, on aimerait dire un poète candide si l'expression n'avait en français une nuance un peu péjorative. Les critiques pressés ou opportunistes se contenteront de classer Decaunes parmi les poètes prisonniers, ce qui ne signifie pas grand chose au point de vue littéraire. Ne cédons pas à une sentimentalité facile : le fait d'être prisonnier ou combattant n'implique jamais qu'une certaine condi-

(1) Editions du Méridien, à Rodez.

tion matérielle et cette condition n'est point de notre ressort : la qualité de prisonnier commune à trop de nos camarades, citons au hasard aux côtés de Decaunes, Frénaud, Criel, Garamond, Autrand, ne saurait être retenue par nous que dans la mesure où leur Poésie s'en est trouvée enrichie ou modifiée. Or en ce qui concerne Decaunes il semble bien que l'influence de la captivité sur sa conception de la Poésie ait été toute négative. Devant l'événement Roger Lannes s'est accusé un jour « *d'avoir fait du mystère comme un vaisseau attaqué fait de la fumée* », Decaunes, lui, a réagi à la guerre en général et aux maux dont elle l'accablait par plus de ferveur encore, par une confiance exaltée et accrue dans les pouvoirs du poète. Non que Decaunes sombre dans ce que Jean Cassou appelait « la tentation de la magie » mais sans faire de la Poésie une fin en soi il la tient pour une des méthodes les plus propres à entretenir l'homme, de toutes parts menacé, dans le sentiment de sa dignité. Et c'est par là que les chants les plus faciles du *Cœur en Ordre* se relient au lyrisme révolutionnaire de *L'Indicatif Présent*, à la violence lucide d'*A l'œil nu* et œuvrent pour l'avènement d'un ordre humain.

De la Poésie oratoire Decaunes s'est élevé à la Poésie de l'évidence et ses cris de révolte ont abouti à un lyrisme de conciliation. Cette évolution, si elle a été provoquée parfois et « colorée » presque toujours par les événements, n'en est pas moins une aventure purement personnelle. Même soumis au destin de l'Epoque, se faisant passionnément l'interprète de ses douleurs et de ses espoirs, Decaunes dans le temps même où il prétendait servir une cause n'en préservait pas moins l'autonomie de son inspiration, la gratuité de ses recherches d'images. Il offrait l'exemple assez paradoxal d'une œuvre où la beauté « *trouvée amère* » rayonnait cependant comme par surcroît, où une colère ardente et généreuse présidait à l'expression de l'amour.

Decaunes est d'ailleurs pétri de ces contradictions apparentes qui sont le plus sûr garant d'une originalité en profondeur. C'est ainsi que dans *Le cœur en ordre* la série de poèmes écrits en captivité est beaucoup moins désolée que la suite qui fut conçue pendant ou même avant la guerre. Il semble que Decaunes ait subi l'épreuve plus stoïquement, en tout cas avec plus de sang-froid, qu'il ne l'avait pressentie.

Il serait vain d'ailleurs de chercher dans le lyrisme de Decaunes des alternances de révolte ou d'espoir, un esprit de cette trempe ignore la résignation, car pour lui révolte et espoir sont l'expression d'une même réalité, la prise de conscience d'une époque avec toutes les conséquences que cela implique et tous les devoirs aussi qui en découlent. De sorte que même lorsque Decaunes murmure une élégie cette élégie sent encore la poudre. Dans une langue assez proche d'Eluard, (il se fait un honneur d'une telle influence et s'en montre digne) Decaunes, dont les images sont moins cristallines, en quelque sorte plus végétales, que celles d'Eluard, tend à l'équilibre, à la paix du cœur. Toute une tendresse trouble s'exhale de ces évocations :

L'amour mélancolique et sa hotte de menthe

. . . .

C'est le poids de mon cœur d'enfant
dans la treille bleue de Septembre

. . . .

Les souvenirs perdus volent de toutes parts
J'ai la tête coupée par de belles images
La tête séparée du fond du cœur
Et la nuit monte.

(Les Ruines d'Août).

Poésie sans autres liens logiques que ceux du sentiment et dont les images discontinues ne parviennent pas toujours à s'organiser en poèmes. Il leur suffit d'être comme de bouleversants éclairs révélant les perspectives tourmentées d'un paysage intérieur. Il y a des moments apaisés où la vision devient pure, l'expression plus sobre :

Petit à petit cette nuit s'apaise
Petit à petit je te vois venir
Dans l'herbe nacrée des jours innocents
Comme un beau cerceau de lumière ancienne

C'est ta main qui fait un ordre nouveau
Dans cet univers où mon cœur s'avance
C'est elle qui rassure l'alarme
Qui donne à boire aux yeux peureux
Ta main d'un poids si juste dans l'absence
Qui trouve le mot qu'on n'oubliera pas.

(Ligne de Cœur).

Il y a d'évidentes beautés, dont certaines intentionnelles, en ce texte qui formellement « date » déjà mais dont l'accent est authentique. A tenter comme les surréalistes la transposition en images de notions abstraites Decaunes verse parfois comme eux dans le mauvais goût. Par exemple :

L'oubli coupait le pain beau comme une chanson
Sur le plat d'un regard qui ne pouvait pas vivre.

(Le sang du coq).

C'est qu'il n'est pas donné à tout poète de « désensibiliser le monde » ; il en est dont le tempérament exige qu'ils interprètent d'abord les données des sens. Ce n'est qu'ensuite, une fois dégagés des sensations, qu'ils peuvent leur prêter dans l'image poétique une existence plus durable, en quelque sorte les prolonger, les faire revivre pour autrui. Decaunes est le type de ces Impressionnistes-Expressionnistes. Il ne décrit pas, ou décrit à peine, un paysage mais à exprimer l'émotion produite sur lui par tel décor déterminé il invite son lecteur à l'imaginer à nouveau pour son propre compte. Voici une vision de cité :

C'est un mois de Janvier où le soleil se couche
. . . .
On comprend mal les mots qui chantent dans la tête
Des mots écrits à l'encre rouge et verte
Et le soir cette odeur de la ville qui fume.

Il est curieux de voir ici une méthode évocatoire plus propre d'ailleurs à ressusciter le temps qu'à susciter l'espace, côtoyer le genre carte postale. Seule l'allusion à ces étranges mots « à l'encre rouge et verte » confère un certain prestige au poème. Decaunes est plus heureux dans un médaillon comme celui-ci :

Dans une chambre de petite vie
Je vois cette femme un peu grave
Son travail attentif avec l'or d'un sourire
Sa joue et ses cheveux très jeunes
Et sa voix pure qui met dans la chanson
Toute la vie des cœurs épris de vivre.

A l'enfant à genoux dans l'odeur de ses fables
A l'enfant turbulent et sage qui se parle
Et joue facilement avec l'air de son temps

Une voix fraîche et seule enseigne
Le goût de ce qui passe et la foi de l'amour.

(Celle qui chante).

Emotion et imagerie sont ici équilibrées et il résulte un poème absolument délicieux. Il ne s'agit pas plus en l'occurence d'une création gratuite que d'un croquis d'après nature mais de quelque chose d'intermédiaire, d'une re-création où l'emporte l'élément sentimental. C'est le cas de cette eau-forte romantique :

Au bord de l'eau sous la lune défaite
Au bord d'un départ lugubre et froid
A petits pas la ronde de veille
Au bord de la nuit qu'on ne connaît pas.

C'est une chanson des montagnes
Sur un seul ton et presque trop simple
C'est un manteau de façon paysanne
Les pierres ont des formes tristes
Pour regarder les yeux qui font
Des vagues de sang dans le clair de lune
Et la nuit se brise aux lèvres muettes
Comme si la vie finissait là.

(Gourdan).

Ce poème n'est pas exceptionnellement bon mais il illustre l'art avec lequel Decaunes sans rompre avec la fantasmagorie personnelle la raccroche si l'on peut s'exprimer ainsi à la vision du monde de tous et tend à la ballade. Dans *Le sang du Coq* la même technique est au service d'intentions plus hautes encore ; elle permet au poète qui part de la vision d'une belle matinée ensoleillée de transcender l'impression pour atteindre au symbole. C'est presque un poème d'extase :

L'air était bleu
La taille claire des plaisirs
Fuyait sous les rameaux pleins de guêpes étranges
On se couchait la joue contre la terre blanche
Contre les vieux mystères des oiseaux

. . . .

Age d'or renversé dans l'herbe rayonnante
Saison des fables buissonnières
Pour recommencer le voyage impossible
La route des parfums dans l'étable des mois
Age d'un seul amour avoué à soi-même

L'amour fardé de nuit comme une fille neuve
Sa robe est un oiseau de passage en plein vent
Age de ce partage absolu des images
Qu'on ne retrouve plus au fond du cœur vieilli.

(Le sang du coq).

Voici un exemple de poème particulièrement réussi au goût du jour et peut-être même tout simplement beau. Sans doute y a-t-il encore des obscurités et des confusions comme trop souvent dans la Nouvelle Poésie qui ayant perdu l'habitude de *vouloir* dire quelque chose s'avère assez maladroite dans l'expression. Decaunes est d'ailleurs sur le point de concilier sincérité et savoir-faire, un savoir-faire où l'emporte la simplicité :

Connais bien le matin c'est ta saison
Immobile vertu de ce qui nous échappe
Seule dans ta maison de solitude
N'ayant d'autre besoin que le bruit de mon cœur
Tu fais un jour nouveau sur les vieilles journées
Tu sonnes l'aube au cristal des pensées
Carillon du souci angélus de l'attente.

(Comme toujours).

Il y a des faiblesses dans ce mouvement, les deux derniers vers sont même mauvais, mais voyez ! soudain, quel étonnant effet de lumière ! Il transfigure tout :

La table est mise le soleil
Partage la douceur de la fin de soirée
Toi et moi la musique close
Et chaque mot que je sais dire
Fleurit le bord de ton sourire
D'une moisson d'amour belle comme l'été.

(Comme toujours).

Une certaine gaucherie étoilée de trouvailles fait le charme des meilleurs poèmes de Decaunes qui allient ainsi la grâce à la force :

On ne voit pas toujours ce qui porte sa vie
On ne voit pas les racines de l'arbre
Les lèvres blanches des racines
Le suc profond perdu dans le froid de la terre
On ne voit pas toujours la source de sa force
Mais seulement le bouquet pâle

Qui brûle comme un feu de neige
A la pointe du cœur.

(Racines).

Le sens est aisé à saisir et le poème est bien fait. On notera avec quelle habileté est amenée la « chute » qui est du meilleur style surréaliste, une image insolite et belle. Tout ce texte est d'ailleurs un exemple parfait de jeu d'images au service d'une affirmation morale. Le poète le commente lui-même en cette strophe :

La fleur a donné les racines immenses
La volonté d'aimer malgré la mort
Et tout ce poids que pèse une vie simple
Sur le cœur dévoré par l'usage du cœur.

C'est la même allure dans *Le jour nous écoute*, poème dont la grandeur et la révolte contenue paraissent d'autant plus émouvantes que Decaunes l'écrivit en captivité dès septembre 40 :

Laisse la mer rendre à la mer tes rêves
Il reste assez de sang sur la plage déserte
Pour racheter ta vie comme tu dois la vivre

et il y aura comme un écho des plus bouleversants actes de foi d'Eluard dans cet âpre poème désolé :

Lumière d'un temps solitaire
Sous les nuages pervertis par la faim
Lumière apprise par cœur pour se vaincre
Pour dénoncer la loi d'un monde
Où les aveugles sont les rois.

Voilà le type d'une de ces *réactions* à l'événement qui n'ont rien de commun avec un *commentaire* de celui-ci. Il y a ainsi des aventures de l'esprit qui sont à elles seules des témoignages et des actes. Quand bien même il impliquerait un certain refus, un certain désintéressement, et parce qu'il se voudrait hors de ce temps maudit, on peut concevoir un lyrisme qui du seul fait de son existence se dresserait contre les puissances du mal, une poésie qui du seul fait qu'elle poursuivrait son activité normale serait une manière de scandale et par là même une affirmation de la liberté, une victoire de l'Homme.

En ce sens la fidélité en quelque sorte *esthétique* de Decaunes aux habitudes de style de ses débuts est significative. Elle est plus chargée de potentiel révolution-

naire que ses poèmes de meeting, plus courageuse en un sens que certaine Poésie « engagée » ou apocalyptique qui risque de se compromettre et de se complaire dans les misères qu'elle dénonce. Peut-être y a-t-il une Poésie armée mais Decaunes, lui, fait confiance à une Poésie nue, vêtue et armée de sa seule lumière :

Cette épée de sang frais
Dans la chevelure du monde.

Voilà pourquoi ses poèmes de captivité ne sont jamais des élégies mais des hymnes exaltant la merveilleuse liberté du poète. Dès le début de la guerre il chantait *La belle étoile* et quand paraissait dès mars 40 le thème de l'épreuve c'était en ces termes :

Seuls le cœur et le sang continuent l'esclavage
Attelés au timon d'espoir
Sous le jaillissement d'étoiles noires
Continuent le geste de vivre
Sur cette terre à mourir.

Decaunes a continué « ce geste de vivre » avec un courage qui est de l'élégance. Voici par exemple *Temps couvert* :

Je ferai faire à mon ennui
Une robe de neige verte
Je ferai faire à mon amour
Un ciel de diamant qui brûle
L'amour l'ennui vieille habitude
Le temps parle pour s'écouter
Une longue robe de cuivre
Sur les hanches et les pieds nus.

La fidélité à l'imagination a été chez lui aussi profonde que la fidélité à son amour :

Ton nom fait d'un silence unique que j'invente...
Ton nom jure le sang jure la vie
Sur les foules des abattoirs.

Il tiendra ce serment au cours de l'épouvantable été 1940, des premières semaines, les plus dures, de sa captivité. C'est alors qu'il évoquera *Les Balances* et ce regard qui doit être celui du juste dans l'épreuve :

Seul devant la mort
Qui tient ses assises au cœur du temps
L'œil ne frémit pas une seconde

L'œil tient sa garde
Comme avant la naissance
L'œil triste fait ses comptes
Blanc et noir comme un coq
SOUS LE COUTEAU QUI TUE
MAIS N'AVEUGLE JAMAIS.

C'est moi qui mets en capitales ces deux vers qui me paraissent définir avec un sombre éclat non seulement l'attitude de Decaunes mais encore celle de tout le lyrisme français devant les événements. Lucidité à tout prix telle est la règle que s'est imposée Decaunes depuis *L'Indicatif Présent*. Quand il parle de ses débuts, cf *Le Pain Noir*, c'est pour énoncer le plus amer, le plus vrai, hélas ! des paradoxes : « Rien n'est plus triste que la jeunesse » :

Car le malheur d'un monde absurde
Etait ce qui faisait rêver notre jeunesse.

Cette misère, cette absurdité du monde, la Poésie est une des armes qui en auront raison et Decaunes écrit cette *Montée de l'Etoile* qui paraît jaillie de la douleur et de l'espoir de tous :

Du fond des yeux s'élève une pensée légère
Une bonne pensée d'espoir de pain de vin
Elle vient du temps légendaire
Des jours de l'enfance dorée et cruelle
Elle vient du fond de soi-même
Comme un aveu longtemps retenu.
....

Fée bienfaisante
Livre le mystère clair de tes mains
Que tu croisais avec innocence
Sur la poignée d'une épée blanche
Une épée au fil aveugle
Faite pour départager les regards
Et mettre d'un côté la honte
De l'autre la fierté de vivre
De gagner.

(Montée de l'Etoile).

Poème à plusieurs sens sans doute mais qui invitent également à la méditation, poème de fidélité, de violence au service de l'amour qui compte entre les meilleurs poèmes de Decaunes. Ainsi *Le cœur en ordre* offre

l'exemple d'une maîtrise obtenue sans renoncer à une imagerie très personnelle, d'une lucidité se conciliant avec la pratique du rêve, d'une poésie quasi-automatique mais transparente et tendant à l'expression populaire. Non seulement Decaunes est vraisemblablement appelé à jouer un rôle important dans l'évolution du jeune lyrisme mais encore l'illustre-t-il avec éclat. Par les œuvres, certes, mais aussi en créant une Poésie apaisée et cependant nourrie de violence, une Poésie qui en servant la beauté n'oublie pas pour autant les tâches qu'elle s'est assignées.

Léon-Gabriel GROS.

1943.

L'ESPRIT DES LIVRES

Tout est dit, mais tout reste à entendre. Cela fait beaucoup. Je mesure mieux notre vide à tous quand je fais le compte dérisoire de mes richesses personnelles, et conviens avec moi-même qu'à parler franc, je ne sais rien et comprends uniquement ce que je saurais écrire. C'est bien peu. Or je soupçonne tout d'un coup que de très grands esprits se sont, un jour ou l'autre, trouvés aussi dépourvus que moi. Seulement, ayant conçu leur nullité quand il était temps encore de la camoufler, ils ont vite inventé des moyens d'agencer et de symphoniser l'ignorance et la sècheresse de cœur. Ayant scrupuleusement relevé leurs limites, avec tout leur bagage ils se sont jalousement confinés dans les nôtres qui sont plus resserrées encore. Gœthe avait inventé le système ; et il le recommandait avec chaleur. Il savait ce qu'il en coûte de se fier à son génie. Il est le père protecteur des hommes de talent. Plus ils sont stricts, comme leur roublard ancêtre La Fontaine, à rogner sur leur ambition, plus ils nous donnent l'illusion du génie. Devenus des maîtres en excellant dans ce que chacun, à la rigueur, saurait faire, ils ont subrepticement dicté à la critique un jugement — qui leur fait la belle part — et un axiome dont beaucoup de faux créateurs s'inspirent chaque jour. Le jugement, vous le connaissez : « Il (ou elle) a bien dominé son sujet. » L'axiome, le voici : « L'art progresse en canonisant des genres inférieurs ».

Soyons justes. Une voix s'élève de loin en loin et manifeste un peu d'inquiétude avant de rabattre son capuchon. « Nous ne nous exprimons qu'à moitié » a estimé l'équitable Emerson « et nous avons honte de cette idée divine que chacun de nous manifeste ». (1) Le philosophe américain paraît avoir tout vu et tout réduit à la mesure d'un espoir moyen. Il a été toute sa vie entravé par le désir d'inspirer confiance. Il appartenait à la race d'hommes que détestait Léon Bloy : pas exactement les déserteurs, mais les embusqués de l'Absolu.

Dans ce monde prompt à sanctifier un Emerson, il se lève parfois un véritable homme de génie, difficile à identifier parce qu'il renverse, pour commencer, l'idée reçue du génie. Il vomit les écrivains dont il a la taille, dégoûte ses lecteurs de tous ceux qui les auraient aidés à l'approcher lui-même. Il nie les qualités qu'on lui reconnaît. On le prendrait pour l'ennemi de sa propre personne. Contre les plus autorisés, il soutiendra par exemple, que la vérité n'est pas dans la nature, mais qu'*elle se soumet la nature*. Le public le dédaigne, la critique loue son style, admire tout ce qu'il est malgré lui, les bibliophiles collectionnent ses premiers tirages. Ignorance, suffisance, dilettantisme viennent au secours des bourgeois, leur fournissent des arguments pour se rassurer.

Léon Bloy a été cet écrivain que ses contemporains ne pouvaient pas comprendre parce qu'il voyait les choses *telles qu'elles sont* et jugé de travers jusqu'à ce qu'un Albert Béguin le découvre en osant le voir *tel qu'il est*. Prophète, ennemi des prêtres qui tiennent la vérité en laisse, haïssant l'univers dans sa propre personne et son esprit se nourrissant de haine comme la lumière de ténèbres. En fait, un monstre assez étonnant. Ecrivain inspiré qui n'a pas été fondu par la révélation et qui continuellement, et en dépit des démentis et même des assentiments a persisté à trouver de l'obscurité dans ce qui était le plus clair. Il n'aurait pas supporté que les faits lui donnassent raison.

Qu'il n'y ait pas de difficultés critiques à commenter Léon Bloy, c'est assez évident, un homme qui écrit pour Dieu sait ce qu'il a à dire et Béguin ne risquait guère de tomber à son sujet dans le délire d'interprétation. Le

(1) Emerson : Essais.

danger était d'oser le comprendre, le mérite, de se mettre à sa place. Albert Béguin a eu cette audace, il a bravement parlé en disciple, en fidèle. Il a préféré creuser le message qu'envisager sa portée historique. Il lui a accordé cette forme d'attention qui entraîne le don de soi.

Léon Bloy n'est pas en ce monde, il est le *regard de ce qui a été*. Contemporain par ses souvenirs passionnés des Pères de l'Eglise, les dépassant de toute l'autorité que lui donne son intelligence exaltée de l'histoire. Monstre de sensibilité, il incarne tout le mal, et l'outrepasse dans un appétit infini de salut. Il a pensé la Rédemption, il s'interdit de la connaître et tourne le dos à l'explication pour contempler le mystère et, si possible, le rendre présent. Au mépris de son repos qu'il sacrifie à ses aspirations chrétiennes, appelant des épreuves *qu'il ne reconnaîtra pas.*

Telle est l'énigme. Elle mérite que l'on s'attarde. Elle suppose une réflexion sérieuse sur les rapports de l'âme et du corps. Il me semble que notre âme est le contenu, plus réel que nous, de ce que nous espérons. Elle est le trésor de nos aspirations confuses. Ce que nous voulons être, elle l'est, avec l'assentiment de Dieu qui l'imprime quelquefois dans notre corps, mais en traits brûlants et qui éveillent souvent notre révolte. Nous avons voulu, nous continuons à souhaiter de toutes nos forces *les effets* des épreuves que nous subissons contre notre gré. Rien n'est plus écrasant pour un homme doué d'une grande âme que d'avoir à la porter sur les épaules. Un poète, exceptionnellement, sentira que toute douleur le soulage d'une nostalgie qu'elle lui rend présente mais il n'osera pas clamer, comme Léon Bloy, l'efficacité de la douleur qui entre dans le cœur pour le faire exister. Il veut souffrir et par ce chemin difficile s'initier à la joie. Il est des joies de rencontre, il ne s'agit pas d'elles, mais de celle qui enveloppe le monde dans notre ivresse. C'est elle qui nous vient du consentement à la douleur, et nous accroît dans des proportions incroyables. La douleur ignore tout de la paix qu'elle nous enlève, elle ne semble même pas nous connaître, mais elle nous paraît, un jour, trop grande pour notre cœur, qui est entré en elle, au lieu de la tirer de lui et s'ouvre enfin à sa grandeur, si bien que *nous devenons en elle les hôtes de l'immensité.* « Lorsque nous versons notre sang, c'est sur le Calvaire qu'il coule et pour toute la terre. » L'homme est un rédemp-

teur. Pour mesurer le contenu de ce mot proféré à une telle hauteur d'exaltation, il faut évaluer ce qu'il signifiait pour l'auteur qui l'avait brandi avant Léon Bloy : « L'Eternel travaille de nos mains » écrivait Emerson dans ces essais dont il n'existe, sous un mauvais titre, (1) qu'une traduction incomplète et qu'on aimerait lire en français. « Il prédomine dans tout notre être. Hommes nous sommes, acceptons dans l'esprit le plus élevé la même destinée transcendante. Nous sommes des rédempteurs ». Si facilement ?

Béguin nous avait entraînés hors des lettres. Nous y voici revenus. Vous connaissez — n'est-ce pas vous qui me l'avez signalé ? — l'article de Mazzini, le carbonaro, sur Gœthe et Byron. Etroit, un peu raide, assez injuste pour Gœthe, mais tout à fait intelligent aussitôt qu'il s'agit de l'auteur anglais, il dresse un fort beau portrait de l'individu romantique, le montre dressé devant l'univers qu'il défiera cent ans ; et dont il ne triomphera qu'en se sacrifiant pour le sauver. Peut-être, çà et là, au cours d'un siècle de larmoiements, l'homme romantique a-t-il eu — comme Shelley — le désir de sauver la multitude. Mais ce désir, à la lumière des Ecritures, est devenu un besoin. L'homme enfin, se connaît, *se connaît en refusant de s'analyser*. Apte enfin à celui qu'il est, (2) intelligence satellite d'un esprit qui pense par chiffres, par fables, par analogies. Individu crucifié que son espoir désespère, être de cruauté et de tendresse qui pourrait accepter pour devise : « Jusqu'à l'effroi je serai mon sang si je ne suis mes larmes », *il porte dans son cœur un monde si vaste que le firmament en est une image rapetissée*. Mais, avec cet horizon en lui, il n'est qu'un objet du monde réduit qu'il a sous les yeux. Aussi, le corps est-il la prison de l'âme et sa mort, s'il n'est sa proie.

Me voici très naturellement rejeté à vous parler de Paul Valéry. Les disciples de Léon Bloy seront sévères pour son œuvre, surtout s'ils la jugent sur la vocation des imitateurs. Ils se tromperont, et ne seront pas les premiers, on peut l'affirmer avec beaucoup d'assurance maintenant que Monsieur Teste nous parle abondamment de lui et sur un ton moins détaché, qui suggère

---

(1) La Science de la Vie.

(2) Utinam Romaniane homo sibi aptus sit ! (Saint-Augustin. Lettres).

que, pour une fois, il a écrit « d'abondance ». Lisez les « Mémoires d'un poème » dans Variété V (1), les confidences recueillies dans le volume qui a pour titre : *Présence de Paul Valéry* (2). Ce n'est pas cet écrivain qui irait à la recherche du temps perdu, nous le savions, ce mépris de son passé d'homme ne nous renseigne pas encore sur le secret qu'il a à nous dévoiler. Nous devons, de son propre aveu, le tenir pour *inhumain ;* ce qui signifie, dans sa langue, qu'il répugne à se faire l'interprète écouté de sa propre pensée. Il lui déplaît, dit-il, « d'aller en compagnie jusqu'au bout de sa pensée, où l'on ne parvient que par une sorte d'abus de souveraineté intérieure ». C'est — passez-moi ce barbarisme — de l'inhumanisme. Ce n'est pas tout à fait de l'inhumanité. Pourquoi Paul Valéry s'applique-t-il à passer pour inhumain ? Ou bien est-ce étourderie que d'emprunter un mot au témoin éventuel pour nous définir son besoin d'être seul.

Du fait que Paul Valéry a régénéré et approfondi les méthodes de création réfléchie, on a conclu que cette découverte accessoire comblait son ambition et bien vite oublié la confidence çà et là murmurée : « Les œuvres, dans mon système, deviennent un moyen de modifier, par réaction, l'être de leur auteur ». « Le poème n'est pas une fin (il n'y a pas de fin) », l'établissement d'une méthode intellectuelle pas davantage. A quelle exigence, distincte de la littérature, Paul Valéry a-t-il cédé en s'appropriant toutes ses voies ? « Je me préoccupe — écrit-il — du salut de mon esprit comme d'autres font le salut de leur âme ». Une espérance si entière définit un individu quand on mesure tout ce qu'elle le force à nier. Lui qui fait fi de son passé, il ne veut rien sauver, pas même sa vie, mais devenir, pour ce qu'elle est au plus profond, un instrument de salut. Je me suis souvent demandé comment il en était venu là.

Cet homme ennemi de toute communication avec un lecteur et fermé à tout espoir d'un progrès collectif est requis par des problèmes qui sous leur forme philosophique, ne lui présenteraient que des thèmes d'évasion, mais qu'il ramène à leurs combinaisons verbales et soumet ainsi très largement à son action, les transformant

---

(1) N.R.F.

(2) Plon.

en exercices dont *il est soudain plus libre de se désintéresser.* Là est le fait à retenir, deux fois étonnant, par son aptitude à lier le poète et par la nature de ce lien. Comment ce *désir* de produire avec des mots un arrangement merveilleux est-il devenu un *besoin* quand son objet échappe à l'imagination et agit à la manière d'une exigence organique, forçant le poète à *se libérer de sa liberté.* Il n'est pas *inspiré,* il est *aspiré,* passez-moi cette plaisanterie. Du fait que l'initiative la plus égarante d'un homme s'est appliquée à un humble devoir d'artisan, elle est devenue le méridien de sa vie. Il assemble des vocables et veut, à force de tâtonnements les soumettre à un ordre qui *dépasse de loin sa faculté d'ordonner.* En appliquant des règles il relève une loi qui l'attache aussi étroitement qu'un vœu. Il a cherché, avec ces arrangements admirables, une perfection dont le modèle n'est nulle part, mais qui mûrira avec eux comme un germe intérieur au mot qui attendait la strophe pour éclore. Quelle est cette unité merveilleuse qui se soumettait la liberté du poète en même temps qu'elle liait sa parole à une forme incorruptible, *découvrant pour l'un et pour l'autre une meilleure mesure du temps et de l'espace* ; et toute une psychologie de la création où l'humilité ne se connait pas, où la charité s'ignore elle-même, où la foi ne sait pas qu'elle est la foi. On dirait que le poète a découvert un Absolu intérieur qu'il n'approche que dévêtu de lui-même et sur un édifice poétique dont sa personne est chassée. C'est la grande tristesse de l'homme qu'il connait seulement l'apparence des mots qu'il emploie et ne réussit à développer leurs pouvoirs qu'en les introduisant dans un texte qui ne le connaisse plus lui-même. Marche laborieuse et patiente d'un individu vers une fin qui ne le concerne pas. On dirait que nous ne pouvons connaître l'essentiel que sous sa forme imaginaire et périssable. Paul Valéry se pose-t-il de telles questions ? Sans doute, mais il me saurait mauvais gré de l'affirmer trop haut. Soyez sûrs qu'il se détourne des exclamations de Léon Bloy : il a écrit : « Cache ton Dieu, car, comme il est ton fort tant qu'il est ton plus grand secret, il est ton faible dès que les autres le connaissent. »

Le 30 août 1907, Rilke écrivait à sa femme qu'il avait découvert à la Bibliothèque Nationale les traductions d'admirables poèmes de Li-Taï-Pe. Vous trouverez cette lettre dans le Rilke et la France de chez Plon où figurent des textes remarquables d'Edmond **Jaloux,** de Yanette

Delétang-Tardif, de Louis Emié. Le 19 octobre, il reparlait à Clara Rilke de ce poète chinois et de l'anthologie où il avait trouvé ses textes. Quelle anthologie ? Celle d'Hervey Saint-Denis, publiée en 1872. La voici. Je tombe sur un joli poème

Pensée dans une nuit tranquille

Devant mon lit, la lune jette une clarté très vive
Je doute un moment si ce n'est point la gelée
blanche qui brille sur le sol.
Je lève la tête, je contemple la lune brillante
Je baisse la tête et je pense à mon pays.

Or, mon courrier m'apportait, ce matin même un recueil de poésies chinoises traduites par Louis Laloy. Le poème que je venais de lire y figurait. Le voici :

Nostalgie

Devant mon lit j'aperçois une clarté
Et crois voir la gelée blanche sur le sol
Je lève la tête et découvre sûr les monts la lune
Je baisse la tête et songe au village natal.

Le poème a changé de titre et s'est raccourci. Par compensation, il s'accroît, au troisième vers d'une conjonction inopportune et enrichit d'une h le nom de l'auteur. Comme çà : Li-T'aï-Peh. Bien. Continuons. Justement Laloy a traduit des textes de Thou-Fou. Mais il a enlevé au nom de ce poète l'h qu'il ajoutait au nom de Li-Taï-Pe. Je n'y entends rien, passons. Voici, dans la version Hervey Saint-Denis,

La pluie de printemps :

Oh ! la bonne petite pluie qui sait si bien quand on a
besoin d'elle !
Qui vient justement au printemps aider la vie nouvelle
à se développer !
Elle a choisi la nuit, pour arriver doucement avec un
vent propice
Elle a mouillé toutes choses, très finement et sans bruit.
Des nuages sombres planaient hier soir au-dessus du
sentier qui mène à ma demeure
Les feux des barques du fleuve se montraient seuls dans
l'obscurité comme des points lumineux
Ce matin de fraîches couleurs éclatent au loin dans la
campagne

Et je vois, toutes chargées d'une humidité charmante les belles fleurs dont les jardins impériaux sont brodés.

Voici la version de Laloy :

La bonne pluie connaît son heure
C'est avec le printemps qu'elle arrive
Le vent l'amène en secret dans la nuit
Doucement en silence elle pénètre toutes choses.
Sentiers perdus, nuages, tout est noir
Seul sur le fleuve le fanal d'un bateau luit
Au matin la terre mouillée est rouge
Les fleurs se pressent au faubourg des tisserands.

« Le départ des Soldats » que Laloy appelle Chant du départ, m'étonne davantage. « Déjà la poussière cache le pont du Sud », écrit le traducteur récent. Je préférais « La poussière est si épaisse qu'ils arrivent au pont de Hien-Yang sans l'avoir aperçu. » Ce vers admirable de l'édition ancienne : « Où les esprits des hommes récemment tués importunent de leurs plaintes ceux dont les corps ont depuis longtemps péri », je l'ai longuement cherché en vain, c'était faute d'attention si je ne le reconnaissais pas, le voici :

« Les morts récents s'indignent, les anciens se plaignent ».

C'est un bon peu pour Léon-Gabriel Gros que j'ai confronté ces textes. Mon exemplaire de l'édition Hervey Saint-Denis contient une bonne étude sur la poésie chinoise et des copies manuscrites des originaux. Il est visible que Louis Laloy a raccourci ses traductions pour imiter la concision du texte chinois, mais il n'a pas su nous donner des Calligrammes. Il n'a pas infusé à chaque mot le rayonnement que le traducteur antérieur lui ajoutait par une périphrase. Je ne blâme pas l'un, je ne blâme pas l'autre, je n'y entends rien. Je me borne à vous signaler un fait littéraire qui demande une explication. Pourquoi ne pas appeler Louis Laloy à nous la donner. Sans doute, décalqués fidèlement, les cryptogrammes n'ont introduit que leur apparence dans un texte exact. Restent à rechercher les moyens d'ajouter au vocable la dimension qu'il a perdue en changeant de patrie poétique. Hervey Saint-Denis a-t-il réussi à corriger par des inventions verbales ce qu'avait coûté au poème l'abandon de la disposition typographique ? La question est d'importance. Elle intéresse tous les poètes. Et

je me proposais déjà de vous la poser quand j'ai été entraîné à vous parler de Léon Bloy le prophète, d'Albert Béguin, la conscience du romantisme, de Paul Valéry, l'homme le mieux fait pour nous surprendre.

Votre ami,

Christian CAROL.

JOURNEES D'AOUT 44

On croit rêver en s'éveillant ce matin dans les gravats et la fumée. Comment réaliser cette simple phrase : « Nous sommes libres. — L'Allemand n'est plus là ? » Et cependant cette ville, qui fut pendant une semaine un champ de bataille, tressaille de toutes parts comme un convalescent qui s'éveille.

Nous sommes sans nouvelles des autres cités libérées. Je pense que toutes ont souffert, que l'ennemi a partout tenté de mordre ceux qui le chassaient ; mais Marseille aura certainement une place de choix dans le rang des villes meurtries. Des forts, des batteries espacés le long de la côte, des ports transformés en blockhaus, l'Allemand refoulé des faubourgs et du centre par les héroïques phalanges des F.F.I., a commencé de bombarder la ville avec l'acharnement d'un vaincu qui sait son compte réglé déjà. Et Marseille ne serait plus qu'un amas de décombres si l'Etat-Major français, pour ménager la ville et ses occupants, n'avait procédé à des opérations progressives, réduisant isolément chaque repaire. Nous devons à sa sagesse, et à l'intrépidité des tirailleurs qui gravirent les positions escarpées de Notre-Dame de la Garde, du Fort Saint-Nicolas, de nous retrouver ce matin sains et saufs dans une cité méconnaissable.

Comment oublierons-nous jamais ces journées terribles où les rafales de balles et d'obus, venant de partout, prenaient les rues en enfilade, descendaient des toits ou des croisées, où les shrapnells éclataient devant nos portes, où les fusants trouaient les façades comme des cartons de foire, où des mines sautaient détruisant les ouvrages des ports, tandis que le grondement des batteries lourdes auxquelles répondaient les tirs de marine qui devaient en avoir raison, se prolongeait dans la nuit pleine d'ébranlements, de lueurs et de sifflements d'obus.

Dans ces heures d'angoisse où la pensée de chacun allait à ses proches et aux admirables défenseurs, l'arrivée des premiers chars français aux noms chargés d'histoire déchaîna l'enthousiasme et fortifia la confiance de tous. Puis, graduellement, les rafales d'obus s'espacè-

rent, les temps calmes se firent plus longs : l'armée alliée réduisait les positions allemandes. L'ennemi se rendait.

Et Marseille, que l'occupation marquera longtemps, qui s'est vue ravagée sur toute sa côte, ceinte d'un dérisoire mais hideux mur de béton, plus détruite que par deux mille ans d'histoire, avec des quartiers abattus en totalité, des îlots rongés comme un fromage, Marseille est toute à l'émerveillement de sa délivrance. Un air de fête venu des pavois, des décorations, des autos filant à toute allure, de la familiarité du peuple et de la troupe qu'entourent des phalanges de jeunes filles, circule dans les rues, en rend les démolitions moins affligeantes, parvient à dissimuler les deuils d'hier.

Ce qui nous revient, ce n'est pas seulement la liberté mais la joie de vivre qu'on avait perdue et qui ne peut exister dans l'oppression. C'est aussi la confiance en demain et le besoin d'agir, de se donner à une œuvre, de rattraper le temps perdu dans l'oisiveté forcée, dans l'attente stérile. On a trop de rancœur à l'égard de ces heures mornes, où l'on cognait aux murs d'une prison, où l'on se taisait sentant la vanité des mots, où seule la communion des espoirs valait qu'on desserrât les dents.

Voilà ce que disent les voix de la ville délivrée. Nous les avions devinées car cette impatience était la nôtre. Pendant ces journées où l'anxiété courbait les fronts, où il fallait raser les murs, nous sommes venus les écouter ici. Jamais l'endroit n'avait été plus désert : la mitraille hachant les tuiles et les corniches avait sectionné réseaux téléphoniques et fils de traction, et les éclats d'obus jonchaient le sol. Il fallait avancer dans ces barbelés tombés du ciel et s'arrêter à chaque carrefour sur l'ordre des tireurs. Cela donnait à ces coins familiers un aspect étrange que nous ne leur verrons certainement plus. Il faut avoir vécu ces heures étonnantes et s'en souvenir.

Mardi 29 Août 1944.

***

Sur ce Vieux-Port sévèrement blessé, où l'on ne voit que façades à jour, maisons calcinées, murs éventrés, notre grenier subsiste, par miracle intact. Est-il des lieux où le souffle des bombes ne prévaut pas contre celui de l'esprit ?

Autour de nous des toits se sont envolés comme des perruques, des mansardes montrent leurs pauvres torchis

à claire-voie, des immeubles se sont ouverts comme des grenades. Il en est un près de nous, fendu de haut en bas, qui expose à la façon d'un décor la vie en coupe : un lit de fer y pend encore, tout équipé, au rez-de-chaussée je viens d'y voir une pauvre vieille qui ne s'est pas résignée à s'en aller et tricote dans les décombres, — non loin, un W.C. d'étage montre son siège en surplomb sur le vide d'où les pompiers ont dû descendre l'occupant.

Misères profondes et parfois comiques des grandes épreuves, vous êtes là qui nous environnez et pourtant dans cette ville défigurée je ne sens plus qu'un air vivifiant de délivrance, un grand souffle joyeux de soulagement et de liberté.

Je ne crois pas que Marseille au cours de son histoire ait jamais souffert comme en ces mois passés. Jamais de telles dégradations sur son visage et de telles blessures dans son âme n'avaient altéré si profondément cette sérénité et cette vocation du bonheur devenues si célèbres que ceux-là mêmes qui lui en faisaient gentiment grief se hâtaient de les rechercher sur ce Vieux-Port toujours beau comme un dimanche. Ce rendez-vous des légères ivresses de l'été, qui l'eût reconnu ces temps derniers ! On sait que partout où passe l'Allemand le vide et la mort l'accompagnent. Eh bien « ils » ont eu raison — passagèrement du moins — de la belle humeur du Vieux-Port, mais quand ils eurent cessé de l'endeuiller par leur présence, quand ils durent se réfugier comme des loups dans les forts qui le dominent, ils continuèrent de l'assassiner en y crachant leur mitraille.

Mais le soleil et la vie l'emportent déjà, et des quartiers ruinés s'élève cette rumeur d'hommes libres qui, sortie du tumulte, devient peu à peu le bourdonnement de la joie, de la profonde joie méditerranéenne.

***

Donnons un regard aux murs tombés, à tout ce qui n'a pas survécu au désastre ; mais, sur ce balcon d'une maison ruinée qui m'abritait naguère, d'où aux jours noirs, avec Ernst Erich Noth et tant d'amis traqués ou de passage, nous avons vu des policiers serviles donner la chasse aux juifs et aux patriotes, accrochons nos trois couleurs en signe de renaissance et de foi.

Mercredi 30 Août 1944.

Jean BALLARD.

NOTES — COMPTES RENDUS

LES EDITIONS DE MINUIT

D'autres diront, pour l'Histoire, ce que furent les Editions de Minuit : les initiateurs, les exécutants techniques, ceux qui diffusèrent la douzaine de petits livres soustraits aux recherches de la police et de l'ennemi. D'autres diront, toujours pour l'Histoire, le véritable nom des auteurs patriotes qui signaient Vercors, Forez, Argonne, Auxois, Thimerais, Laurent Daniel, François La Colère, etc... Le symbolisme géographique des hauts lieux, plateaux ou massifs de montagne, dessinait sur la France enchaînée une couronne de feux où s'alimentait l'espoir, d'où la flamme par mille porteurs anonymes était transmise aux innombrables redoutes de la résistance intellectuelle. Pour certains auteurs, le pseudo était d'une transparence qui n'égarait personne et la langue demeurait ce qu'elle était lorsqu'elle pouvait s'exprimer au grand jour.

Ce que je veux dire brièvement, c'est la joie que nous ressentions à couper les pages de ces petits livres. Un souffle de liberté s'exhalait lorsque nous lisions au verso du faux-titre ou à l'intérieur de la couverture une justification semblable à celle-ci : « Cet ouvrage publié aux dépens de quelques bibliophiles patriotes a été imprimé sous l'occupation nazie le 25 juillet 1943, jour de la chute du tyran de Rome ». Ce que nous regrettions, c'était le petit nombre d'exemplaires dont nous pouvions assurer la diffusion. Aussi des copies circulaient-elles afin de répandre toujours plus loin les poèmes du *Musée Grévin*, le supplément de Charles Morgan sur le *Génie français*, les thèmes de la *Pensée patiente*, les pages d'une si haute sérénité du *Silence de la Mer*.

Certes, entre tant de richesses, entre cette noblesse calmement affirmée et cet espoir indomptable, chacun choisissait selon ses affinités, selon ses modes d'action. Tout était fraternellement accueilli, mais dans cet accueil nous sentions la mesure des préférences personnelles, ce qui répondait à nos soucis de l'heure, ce qui était un écho à l'appel de nos emprisonnés, de nos internés et de nos morts. A l'humble et patiente bataille quotidienne des intellectuels, cette bataille faite à la fois de ruse et

de témérité, les Editions de Minuit apportaient le soutien d'une pensée ferme et l'autorité des grands noms qui n'avaient point failli. Aux jeunes du maquis, pendant les veillées d'hiver, entre deux expéditions périlleuses, ces livres donnaient plus de consistance aux mots d'ordre des tracts, des petites brochures et de la presse clandestine.

Pour mon compte, je parlerai ici de trois ouvrages : *Le Silence de la Mer, Le Musée Grévin* et *Les Amants d'Avignon*.

Vercors, l'auteur du *Silence de la Mer*, intitule récit cette longue nouvelle écrite en 1941. Un jeune officier allemand loge dans un foyer français. Et c'est le long monologue étendu sur des semaines et des mois d'un hobereau qui voudrait établir un contact avec ses hôtes. Ceux-ci se dérobent à tout entretien, à toute discussion et, à toutes ses avances, au demeurant habiles, opposent un mutisme absolu jusqu'au jour du départ où la jeune Française lui concède un mot, un seul mot : — Adieu. Par la gradation des sentiments qu'exprime l'occupant, le récit se hausse à une tension dramatique. Ce mur de silence contre lequel l'Allemand bute obstinément a bientôt raison de sa confiance. Et son monologue traduit, à mesure qu'il avance, l'état d'une conscience inquiète, inquiète jusqu'au désarroi. Sur le plan de l'esprit, lorsqu'il s'en va, il s'avoue vaincu.

Le Silence de la Mer apparaît comme le témoignage inégalé de la résistance passive de la famille française à ce que l'occupant pouvait offrir de plus positif, de moins insultant dans l'esprit de la « collaboration ». Jamais l'auteur ne force le trait. Au contraire, il joue la difficulté en présentant un Allemand courtois, cultivé, musicien quoiqu'appartenant à une génération nazifiée. La grandeur du refus qui lui est opposé est un symbole autant qu'un témoignage historique. La sobriété de la langue, la progression du récit font de ce petit ouvrage une œuvre qui honore les lettres françaises et qui demeurera au premier rang de notre littérature.

Les poèmes vengeurs du *Musée Grévin* signés de François La Colère (Aragon) apportent un tout autre souffle. De l'invective au salut de la France toute la poésie française se retrouve virile et fière. Il me souvient d'avoir fait lire à haute voix par des adolescents des pages entières du

Musée Grévin. Une sainte colère naissait de cette lecture.

J'écris dans un pays dévasté par la peste.
. . . .

Un pays pantelant sous le pied des fantoches,
Labouré jusqu'au cœur par l'ornière des roues,
Mis en coupe réglée au nom du Roi-Pétoche...
Un pays de frayeur en proie aux loups-garous.

J'écris dans ce pays où l'on parque les hommes
Dans l'ordure et la soif, le silence et la faim...
Où la mère se voit arracher son fils, comme
Si Hérode régnait, quand Laval est dauphin.

J'écris dans ce pays que le sang défigure,
Qui n'est plus qu'un monceau de douleurs et de plaies,
Une halle à tous vents que la grêle inaugure,
Une ruine où la mort s'exerce aux osselets...

J'écris dans ce pays tandis que la police
A toute heure de nuit entre dans les maisons,
Que les inquisiteurs, enfonçant leurs éclisses,
Dans les membres brisés guettent les trahisons...
. . . .

Je vous salue, ma France, où l'oiseau de passage,
De Lille à Roncevaux, de Brest au Mont-Cenis,
Pour la première fois a fait l'apprentissage
De ce qu'il peut coûter d'abandonner un nid !
. . . .

Je vous salue, ma France, où le peuple est habile
A ces travaux qui font les jours émerveillés
Et que l'on vient de loin saluer dans sa ville
Paris, mon cœur, trois ans vainement fusillé.

Heureuse et forte enfin qui portez pour écharpe
Cet arc en ciel témoin qu'il ne tonnera plus,
Liberté dont frémit le silence des harpes,
Ma France d'au delà le déluge, salut !

J'avoue mon faible pour *Les Amants d'Avignon* signé Laurent Daniel (Elsa Triolet). Est-ce parce que l'action se passe dans une région à laquelle m'attachent des liens d'amitié, dans une ville où des camarades furent emprisonnés, torturés, fusillés ? Entre Avignon et Lyon, une histoire d'amour se noue et s'enroule comme une

branche fleurie sur la dangereuse mission d'une femme assurant la liaison entre des groupes de résistance. Il y a dans la lutte menée contre la Gestapo, tant de courage tranquille, tant d'héroïsme naturel que l'aventure rejoint la tradition de nos chansons de geste. Juliette Noël, dactylo, dessine un type courant de militante qui demeurera dans l'histoire de ces quatre ans et dont on ne saurait assez magnifier l'attitude et l'action. On retrouve dans *Les Amants d'Avignon,* le talent bien affirmé de l'auteur, son réalisme poétique, ses intentions multiples, l'emploi discret du détail anecdotique. Tout ceci *actualise* le récit, lui confère la valeur d'une chronique des temps maudits. Cette nouvelle, je la tiens également pour un témoignage d'importance, de cette sorte dont l'absence rendrait incompréhensible l'histoire obscure de ces quatre années.

A. B. D.

LITTERATURE CLANDESTINE

Les petites brochures de la « Bibliothèque Française » surent donner à la résistance une littérature de combat parfaitement adaptée aux circonstances. Entre tant de nouvelles, de poèmes qu'on se passait en cachette, j'en veux signaler deux :

L'arrestation, de Jean Le Guern, décrit avec une sobriété émouvante un incident malheureusement trop fréquent : l'arrestation par la Gestapo d'une jeune professeur.

Les bons voisins, d'Arnaud de Saint-Roman, est un récit écrit sur un ton humoristique d'une perquisition sans résultat faite par des policiers vichyssois. Un ménage d'ouvriers est accusé d'écouter la radio « étrangère ».

Il est à souhaiter que ces œuvres de caractère populaire soient maintenant rééditées et largement diffusées.

CHARLES BAUDELAIRE : LES FLEURS DU MAL, Edition critique établie par *Jaques CREPET* et *Georges BLIN* (Librairie José Corti).

Grâce à leur hermétisme, les *Fleurs du Mal* n'ont cessé de nourrir la foi de ceux-là mêmes que le poète entendait peut-être fustiger et elles ne cesseront pas d'irriter l'étroite logique de ceux qui ont perdu le goût des choses sacrées. Faire la synthèse de ce labeur passionné, dresser le tableau des « clefs » proposées, rassembler les « sources », tenir registre de tous les incidents qui ont vu naître ces prestigieux poèmes et de la sorte en éclairer davantage la teneur, tel a été l'ambitieux projet de MM. Crépet et Blin dans leur récente édition critique des *Fleurs du Mal.*

Si l'on apprécie l'étendue de ce travail — les Notes critiques couvrent près de 400 pages en petits caractères — on est tenté d'y voir comme le dictionnaire des *Fleurs du Mal.* Et certes nul n'était mieux préparé à bâtir un tel ouvrage que M. Crépet qui a consacré sa vie à l'œuvre de Baudelaire, qui a pieusement rassemblé, commenté, édité les textes épars ou mal connus et qui possède presque de première main des renseignements personnels sur le poète. Nul ne le pouvait mieux seconder que M. Blin dont on connaît l'éblouissante synthèse « Baudelaire » publiée au début de cette guerre. Si le premier devait, avec une minutie qu'on ne saurait prendre en défaut, mettre sous les yeux du lecteur toute l'histoire sentimentale et toute la genèse littéraire du recueil, vers par vers, nous devons au second surtout quelques-unes des interprétations hardies et savantes dont foisonne son livre.

Le travail de compilation proprement dit paraît, dans cette édition critique, à tous égards parfait et d'une utilité manifeste. Quiconque se propose une étude systématique de la poétique ou de la pensée baudelairienne ne pourrait souhaiter un meilleur instrument : mention des variantes si précieuses pour la compréhension du texte, si alléchantes pour le lecteur curieux, abrégé des événements qui ont donné naissance à ces vers, ample moisson de renseignements trop dispersés pour que le profane ait le temps, la patience ou le moyen de refaire lui-même cette pénible odyssée.

Résumant les travaux de toute une équipe d'érudits,

les Notes critiques nous apportent d'autre part un tableau complet des « sources ».

On entre ici dans un domaine infiniment moins sûr, où les goûts, le jugement et pour tout dire l'intuition reprennent quelque peu leurs droits. La méthode qu'utilisent les auteurs est depuis longtemps accréditée dans le monde des érudits. On sait comment, se limitant en principe aux lectures certaines ou probables de l'écrivain considéré, on retrouve tel texte, telle réflexion, telle métaphore, telle expression, telle épithète reproduite ou peut-être imitée par le poète, sans que, dans la majorité des cas, on puisse en avoir la preuve certaine, sans qu'on puisse invoquer à l'appui autre chose qu'une présomption. On aurait mauvaise grâce à rouvrir, à l'occasion de cet ouvrage, un débat que la facilité et la mauvaise foi ont parfois envenimé. Il est des efforts qui, par l'acharnement et la bonne volonté qu'ils manifestent, devraient imposer le silence. D'ailleurs, on ne peut oublier qu'ici la méthode comparative est sur son terrain d'élection. En pratiquant Baudelaire on se convainc aisément que plus qu'aucun autre ce poète était un liseur, que son imagination naturellement paresseuse s'éveillait au contact d'un texte étranger, que les mots des autres le hantaient, et que c'était pour lui presqu'une délivrance de les enchâsser dans un poème. Comment nier, par exemple, que les deux vers du « Guignon » :

> Bien qu'on ait du cœur à l'ouvrage,
> L'Art est long et le Temps est court.

transcrivent une strophe de Longfellow reproduite en épigraphe au « Telltale Heart » d'Edgar Poë :

> Art is long and time is fleeting,
> And our hearts, though stout and brave...

Mais peut-on se contenter d'analogies moins évidentes, de la rencontre de métaphores banales ? peut-on apercevoir par exemple une corrélation entre ces deux vers de « L'Invitation au Voyage » :

> Des meubles luisants
> Polis par les ans

et ce fragment de Bernardin de Saint-Pierre :

...Les meubles de bois des Indes d'une beauté et d'une durée éternelles...

voire rapprocher l'alexandrin de « Moesta et Errabunta »;

Où dans la volupté pure le cœur se noie !

et cette formule des « Lettres d'une Péruvienne » de Mme de Graffigny :

...L'air même sans être aperçu, porte dans tout notre être une volupté pure.

Des suggestions aussi hasardeuses ne convaincront personne et risquent de discréditer une méthode qui, utilisée avec circonspection et mesure, peut et doit révéler plus d'une source d'un auteur. Et même dans les cas les moins douteux, comment ne pas se souvenir de cet avertissement que, lisant « La Légende des Siècles » Flaubert qui écrivait alors « Salammbô », adressait aux chercheurs : « J'ai trouvé (dans ce recueil) trois détails superbes qui sont dans « Salammbô ». Il va falloir que je les enlève, car on ne manquerait pas de crier au plagiat. Ce sont les pauvres qui ont toujours volé »? Comment ne pas suivre ceux qui parient d'abord pour l'originalité du poète et ne cèdent que devant l'évidence ? Au reste, est-il besoin de le dire, cette querelle est vaine. Un jour ou l'autre, les érudits reconnaîtront la nécessité de renverser le principe, de parier d'abord pour l'imagination, pour la liberté humaine et de ne s'incliner jamais que devant des preuves incontestables. Et les poètes, sauvant les biens les plus sacrés, comprendront que, tard venus dans cette civilisation d'Occident, nous vivons à notre insu, sur d'insondables sédiments d'idées et de formules, qui soudain, malgré nous, par une étrangeté de la mémoire, ressuscitent une lecture oubliée de longtemps.

D'ailleurs M. Crépet s'efforce lui-même de faire un tri, généralement judicieux, entre les « sources » proposées par les spécialistes de ces derniers lustres, laisssant mainte fois au lecteur le soin de décider. Pour peu donc qu'on lise avec le sens critique nécessaire les pages qu'il y consacre, on n'en retirera que bénéfice ; on éclairera un texte souvent trop hermétique ; et plus d'une fois on se réjouira de la géniale alchimie qui d'un oripeau méprisable a su faire un bijou précieux.

Cette observation vaut pour les « sources » de la pensée baudelairienne, métaphore ou philosophie. Ici le comparatiste doit s'avancer avec plus de prudence encore, puisqu'il lui faut au préalable découvrir et révéler l'interprétation définitive, le sens caché du poème. Rare-

ment l'œuvre de Baudelaire autorise une telle certitude. Il n'est que de lire quelques-uns des ouvrages consacrés à l'explication des *Fleurs du Mal* pour apercevoir les irrémédiables divergences qui séparent les commentateurs. On sait que, dans l'œuvre baudelairienne, Reynold, Fumet, Le Dantec entre autres, lisent une ardente profession de foi catholique, qu'à l'autre extrême, Flottes et surtout Pommier — *La Mystique de Baudelaire* — y cherchent l'expression d'un spiritualisme éclairé, tandis que, se tenant à mi-chemin, Blin parie pour un éclectisme mystique. Comment s'étonner dès lors qu'on ait proposé des interprétations inconciliables d'« Alchimie de la Douleur » ou de « Bénédiction » ou même de « Correspondances » ? Comment espérer une saine explication de « La Vie Antérieure » dans une métaphysique chrétienne, de « La Mort des Artistes » dans une philosophie agnostique ? Sans doute M. Crépet fait-il un louable effort d'impartialité en confrontant les opinions les plus diverses sans se cacher les difficultés que soulève celle à laquelle il donne la préférence, mettant ainsi sous les yeux du lecteur l'inventaire complet de l'exégèse baudelairienne. L'avouerai-je ? Cet inventaire est décevant, et décèle plus souvent l'ardeur du néophyte que la sincérité bienveillante du poète. Ainsi de l'interprétation que M. Crépet nous propose d'« Alchimie de la Douleur ». Le critique n'y veut apercevoir que l'expression d'un rêve d'opiomane, l'application de « la faculté, dont parle de Quincey, de tirer des images à distance, de minces éléments et de les grouper selon les tendances du cœur ». Comment croire que des vers si lourdement chargés de sens — quelque hermétiques qu'ils puissent paraître — si constamment entrelardés de termes mythiques, ne soit qu'un vain jeu de l'imagination, une rêverie sans conséquence ? N'y eût-il d'autre argument que l'agencement du recueil, l'ordre des poèmes, on devrait s'étonner que ce morceau, comme « Horreur sympathique » qui le suit et auquel le commentateur fait le même sort, soient enchâssés dans la série la plus tragique et à la fois la plus philosophique de « Spleen et Idéal ». Mais le rappel d'Hermès alchimiste, la rencontre de ce qualificatif et du symbole de la douleur, le rapprochement de vie et d'enfer, de nuage — « l'infini dans le fini » — et de la mort permanente l'opposition des « célestes rivages » sans limitation dans le temps et dans l'espace, et de la tombe, prison par excellence, symbole du formel,

toutes ces antinomies et allusions n'indiquent-elles pas à suffisance qu'un sens profond, philosophique voire métaphysique est inscrit dans ces vers ? Ce n'est pas le lieu ici de tenter une explication ; qu'il suffise de signaler une lacune.

Il en est beaucoup d'autres encore plus difficiles à combler ; ainsi l'explication que MM. Crépet et Blin amorcent de « L'Irrémédiable » et parallèlement de « Heautontimoroumenos ». Peut-on se contenter de dire que ces poèmes sont construits « sur le thème de la mauvaise conscience, sur la quête de l'Ironie de soi, sur ce dédoublement indéfini à quoi se condamne le plus stérile esprit d'analyse, sur ce narcissisme pervers d'un « cœur devenu son miroir » ? Peut-on soutenir que le sens général de « L'Irrémédiable » est celui-ci : « De même que l'Idée, l'Ange ou le Damné qui sont descendus dans le gouffre ne peuvent plus remonter, de même l'homme qui est descendu assez profondément en lui-même pour y installer un dialogue ironique, ne peut plus s'évader ? ». Je n'ignore pas la pénétrante analyse que nous a apportée M. Blin dans le chapitre de son livre consacré aux « Luttes de l'Heautontimoroumenos » auquel renvoie du reste M. Crépet. La thèse du commentateur repose essentiellement sur la conviction que Baudelaire se trouverait dans l'impossibilité de surmonter le remords. Ce n'est pas le lieu de discuter cette opinion. Je dirai seulement que l'efficacité du repentir, considéré par Blin comme seule solution possible du drame de la conscience, est un postulat chrétien et que l'Orient a vécu, comme le monde antique, et vit encore sur l'idée contraire, réclamant avant tout l'attention exacte et permanente et déniant à la contrition toute valeur absolutoire.

Il est un dernier aspect des Notes critiques que je voudrais signaler. Mainte fois l'auteur rassemble quelques-uns des textes — de Mallarmé, par exemple — qui procèdent plus ou moins directement de l'œuvre baudelairienne. Les amis de la poésie s'en réjouiront. Car ce n'est pas un côté négligeable de l'influence profonde et permanente des *Fleurs du Mal* sur des générations d'artistes. Il est utile, ne serait-ce que pour la mieux définir, de pouvoir saisir à pleines mains cette poétique lucide d'au delà du sensible, issue de Baudelaire et de Rimbaud, et l'on peut espérer y apercevoir l'explication de plus d'un courant de la poésie contemporaine.

On discernera à travers ces quelques observations l'intérêt de cette édition critique. C'est une des qualités les plus authentiques du génie baudelairien, d'avoir su envelopper d'une large frange de mystère les poèmes apparemment les plus clairs. Il serait présomptueux de vouloir les expliquer tous. Un tel code, s'il doit s'élaborer, ne peut être que l'œuvre d'un siècle. Le travail préparatoire que nous apporte aujourd'hui M. Crépet en est une préfiguration modeste mais d'autant plus précieuse.

Paul ARNOLD.

MISÈRES DE NOTRE POÉSIE, par *Gabriel Audisio* (Seghers, éditeur).

Avec *Misères de notre Poésie*, Gabriel Audisio a poussé le courage intellectuel assez loin pour courir le risque d'être hypocritement approuvé par ceux qui, de près ou de loin et pour des raisons diverses, aboient après la poésie de notre temps. Mais hâtons-nous de déclarer que leur opinion ne saurait en aucune manière affecter le destin de ce livre qui leur tourne le dos. On a plaisir au contraire à retrouver dans l'auteur de *Misères*, le poète d'*Ionie* et du *Lustre Noir*. Il s'est fait entendre assez clairement, et sa voix fraternelle résonne comme celle de la conscience et de l'espoir. (1) Il y a plus qu'un lien de parenté entre de pareils vers :

Refusez vos paupières à la cendre,
Vos songes refusez-les au sang noir !
L'espoir est dur jusqu'au nœud de la pierre :
Qui n'est pas déjà rongé de la mort
Connaîtra l'éternité des rivières.

et un aphorisme comme celui-ci : « *La poésie ne réclame pas la liberté ; elle est la liberté.* »

Si Audisio se penche sur les misères de *notre* poésie (je souligne notre, car elle est nôtre, en effet, comme notre chair), s'il les signale sans ménagement, sévère et même dur, par instants, c'est qu'en réalité il pense qu'on ne doit pas transiger avec sa foi. C'est qu'il écoute battre son sang et qu'il se penche un peu sur lui-même. On ne comprendrait rien à ce livre si l'on ne savait pas qu'il a été écrit par amour.

---

(1) Ecrit avant la Libération.

— *Qui aime bien peut-il châtier ?*

— *D'autant plus qu'il aime et surtout ce qu'il aime.*

Certes, Audisio rompt avec l'habitude de l'encensement mutuel. En bon petit fils de Boileau, il appelle un chat, un chat et jargon ce que d'autres baptiseraient baroque. S'il dénonce l'abus de la métaphore, lui du moins, n'use pas de circonlocutions. A tel point que ses jugements sont parfois comme schématisés et que certaines de ses exécutions risqueraient de passer pour sommaires si nous ne sentions pas, dans je ne sais quoi, une tournure de phrase, un arrêt brusque de la pensée, un clignement d'œil au lecteur, qu'il faut aussi lire entre les lignes et que la chose est en réalité plus complexe qu'elle ne le paraît. C'est pourquoi le ton de ce livre est assez nouveau pour qu'on s'y arrête. Suite d'aphorismes mêlés de quelques portraits à la manière de La Bruyère, il procède à la fois par coups de boutoir et par réticences. C'est quand il est le plus sérieux qu'Audisio lance une boutade et il se plaît à laisser au lecteur le plaisir de parfaire une pensée laissée en suspens. Car il a toujours peur d'en dire trop. Il sait que peu de mots suffisent pour se faire comprendre, et au besoin de demi-mots. Il nous transporte ainsi dans un climat critique auquel nous n'étions plus habitués. Nous avions un peu oublié — on comprendra qu'un peu est ici une figure de style, qu'il n'est pas toujours utile d'en dire long pour en dire beaucoup et que le langage du critique n'a pas forcément besoin de se calquer sur celui de la sibylle ou du délirant. L'épure de la critique se suffit à elle-même. Pour résumer l'impression générale que laisse *Misères de notre Poésie*, je prononcerai le mot netteté. Netteté à la fois de pensée et de langage car l'un des plus grands mérites du livre est d'être écrit purement. Encore une nouveauté. Elle est presque insolite, cette langue si claire, si prompte qui rappelle la prose du XVIII^{e} siècle par sa concision et son refus de l'ornement.

Au fond, pour Audisio la grande Misère c'est le baroque, ou mieux les travers qui se parent de ce nom : « *Si flatteur que soit le pavillon de l'imposture qui couvre la cargaison du baroque, il y a des mots en français, depuis toujours, pour appeler certaines choses par leur nom. Exemple : préciosité, phœbus, pathos, charabia...* » On pourrait faire quelques objections. « Est précieux, ou a de très grandes chances de le devenir, écrit Faguet,

tout écrivain qui, soit tendance innée, soit conviction et parti pris, est persuadé que la littérature est un art. » Qu'elle en soit un, ce n'est pas Audisio qui le niera. « L'art existe aussi, dit-il. Ou il doit exister. » Mais il considère le baroque comme une espèce de mauvaise graisse esthétique ou, si l'on veut comme un masque servant à dissimuler tout manque de rigueur intellectuelle et à l'abri duquel se trament toutes les impostures. Car la défense de l'honnêteté intellectuelle c'est là le véritable combat que livre Audisio. Et c'est pourquoi il laisse volontairement à l'écart, mais pour un moment et en sachant le retrouver quand il le faudra, l'autre aspect essentiel du fait poétique. Son visage d'ombre, le mystère, la folie et tout ce qu'on pourrait appeler son côté dyonisien. Il ne songe pas un instant à nier l'existence de l'irrationnel poétique, pas un instant à nier la réalité de cette aventure qui consiste à chercher la connaissance par le moyen du langage organisé ; ni sa grandeur. Il serait le premier à défendre, s'il le fallait, cette figure d'amour et de vie en laquelle la vie de certains est — ou fut — enclose. Seulement, il faut avouer qu'à l'heure actuelle ses défenseurs ne manquent pas, tandis qu'il y a de l'audace à énoncer simplement quelques vérités de bon sens pour débarrasser le ciel. Audisio est un homme qui veut y voir clair. « Si croire empêche de juger, dit-il, j'aime mieux ne pas croire. » Et les impostures qu'il dénonce sont filles de la confusion. Volonté de la critique de se confondre avec le poème — confusion de la poésie et de la métaphysique, de la poésie et de la mystique. « Le salut par la poésie, s'écrie Audisio, quelle imposture ! » (Le salut théologique s'entend).

Misères de notre Poésie apparaît donc, en quelque sorte, comme une entreprise de nettoyage. Un effort courageux et utile pour débarrasser la poésie de tout ce qui n'est pas elle. — « Les critiques s'évertuent à dire ce qu'est la poésie. Et s'il fallait prendre le problème par l'autre bout, demande Audisio ? » Marquer ses limites, qui sont peut-être les limites de l'homme, c'est la servir ; et on n'insistera jamais trop sur la nécessité qu'il y a de lui conférer l'autonomie, pour lui donner toute sa puissance. Sans doute une fois que la critique considèrera la poésie dans sa matière au lieu de rechercher quelle est son essence, bien des nuées se dissiperont.

Jean TORTEL.

INVITATION A LA POÉSIE, par *Luc Estang* (Edit. Robert Laffont).

M. Luc Estang vient de publier un petit livre clair, intelligent, nécessaire, qui tente courageusement de faire traverser au public, au grand public, le pont conduisant au domaine de poésie. Il faut bien reconnaître que, jusqu'alors, ce pont ressemblait plutôt à un pont-levis (que poètes ou critiques ne jetaient que fort rarement sur l'autre rive) qu'au large viaduc propre au passage des foules.

La poésie est « devenue trop exclusivement une affaire de poètes », écrit M. Estang. Il ne se prive pas d'incriminer ces tenants de l'obscurité qui, selon lui, enténèbrent complaisamment les alentours du poème : ces critiques qui parlent en une langue difficile des œuvres poétiques — d'où une certaine crainte de notre part à oser rendre compte de son livre, la poésie ne nous paraissant pas, loin de là, si aisée à commenter ! — ces poètes enfin qui jouent aux « possédés », aux « anges des ténèbres ».

Une fois rendu plus salubre, plus net par ces attaques le terrain qu'il a choisi de louer et de faire connaître, M. Estang esquisse une analyse juste des liens du langage et de la poésie. Il place avec raison sous le signe de Baudelaire la poésie moderne, il voit dans son thème des « correspondances » la clé de celle-ci ; ainsi, au grand public, il sait montrer la loi d'analogie qui gouverne la création poétique, il lui soumet une définition selon laquelle la poésie consiste dans la découverte de nouveaux rapports entre les choses. Toutes ces explications ont le grand mérite d'être suffisamment transparentes, propres à séduire, j'imagine, les nombreux lecteurs que M. Estang entend « inviter », et pourtant de ne pas trahir, par besoin de simplification, la poésie ; je leur souhaite d'être efficaces.

Il y a lieu maintenant de remarquer qu'au delà du rôle particulier — celui de vulgarisation — que l'auteur déclare s'être assigné, ce livre ne laisse pas de proposer en secret une conception de la poésie qui n'est pas seulement à l'usage du public mais bien à celui des poètes en général.

Cette conception nous apparaît nettement limitative

par rapport aux ambitions dont ont fait preuve les meilleurs de nos poètes depuis Nerval et Baudelaire. Si M. Estang ne le dit pas toujours expressément, il n'en reste pas moins qu'il attend de la poésie qu'elle soit dominée par le langage et qu'elle n'aspire pas à la connaissance ni surtout au divin ainsi qu'elle l'a fait assez souvent en ces dernières décades. Retour à l'humain, importance de la notion d'art, du « faire » pour la poésie aussi bien que pour la peinture, la musique ou la danse : cette poétique, que l'on voit assez curieusement se propager dans les jeunes revues, mérite notre estime, cependant on souhaiterait que chacun de ses défenseurs pesât bien ce qu'elle implique : ce vers quoi elle engage la poésie, ce à quoi elle la met en demeure de renoncer. M. Estang parle souvent au cours de son essai des impostures des poètes et il semble qu'il place au rang de ces impostures les ambitions qu'il veut voir la poésie se refuser ; or il a pu y avoir, et il y a, de faux poètes pour qui ces ambitions : besoin de connaissance par la poésie, de justification personnelle par la poésie, de création d'un univers poétique, ne furent, ou ne sont, que prétextes à poses vaniteuses, il serait pourtant inacceptable d'oublier ce qu'elles furent pour les Romantiques Allemands, pour Nerval, pour Baudelaire dont précisément M. Luc Estang plusieurs fois se réclame, pour Rimbaud, pour Lautréamont, pour Mallarmé, pour Milosz, pour les surréalistes enfin qui, malgré les faiblesses, les erreurs, le dogmatisme que l'on peut leur reprocher, ne furent pas les songe-creux qu'attaque M. Estang et qui tentèrent une expérience dont toute la littérature reste marquée.

Même si l'on supposait qu'en fin de compte tous ces poètes furent peut-être dupes de leur attente, et que leur confiance absolue dans la puissance de la poésie aboutit à un échec moral, comment ne pas voir quel « charme », quelle incomparable grandeur, quel enrichissement leurs tentatives souvent tragiques ont conférés à la poésie ! Il faut bien se rendre à l'évidence, sans ces poètes, sans leur volonté de faire de la poésie la seule source de connaissance l'une des plus pathétiques révolutions littéraires n'eût pas eu lieu.

Ici-même, M. Jean-Paul Sartre remarquait : « Dieu est mort mais l'homme n'est pas, pour autant, devenu athée. Ce silence du transcendant, joint à la permanence du besoin religieux chez l'homme moderne, voilà la

grande affaire, aujourd'hui comme hier. » C'est, selon nous, cette absence de Dieu dont le 19e siècle a fait la douloureuse expérience qui a incité les poètes à investir la poésie d'une véritable royauté spirituelle, c'est cette absence de Dieu qui les a poussés à tenter de rejoindre par la poésie l'absolu qui fuyait. N'allons pas nous étonner alors de cet accent tantôt religieux, tantôt satanique, qui domine à peu près toute la poésie moderne, ni de cette oscillation entre certitude et désespoir qui ne cesse de l'animer.

Echappant par sa foi à cette crise religieuse, M. Luc Estang — et fait curieux mais logique il rencontre sur son chemin pas mal d'incroyants — propose de ramener la poésie dans l'enclos dont elle ne s'est que trop éloignée, la vagabonde ; il la rappelle à l'ordre : « La Poésie, écrit-il, n'existe pas pour elle-même ; elle vient de l'homme, elle s'épanouit dans l'homme et pour l'homme. » (1) Je ne doute pas que ce nouveau désir d'émonder, de limiter la poésie ne porte ses fruits, ne serait-ce même que par la vertu du changement ; mais il m'a paru indispensable de situer une telle démarche dans cette quête de poésie qui s'est poursuivie avec une particulière ferveur, en France notamment, depuis le milieu du siècle dernier.

Georges-Emmanuel CLANCIER.

---

(1) Il me semble reconnaître dans cette attitude, à tout prendre, classique : en ce sens qu'elle affirme la domination de l'homme sur son expression, un signe qui dépasse le problème poétique et qui promet un humanisme neuf, encore très tâtonnant, mais dont l'on peut déjà percevoir la future rigueur, le tranchant : *« l'Homme, rien que l'homme »* paraissent annoncer selon des voix — et des voies — fort dissemblables, fraternelles ou solitaires, confiantes ou désespérées, un Camus dans son « Etranger », un Aragon dans sa poésie « A hauteur d'homme », un Sartre dans « Les Mouches ».

MÉMOIRES DE L'OMBRE, par *Marcel Bealu* (Gallimard).

Je vais ici user d'une triple liberté : celle que m'a toujours accordée le Directeur de cette revue, en dépit de nos appréciations parfois divergentes, celle d'une pensée libre de tout souci de chapelle, d'école ou de doctrine, d'une pensée qui m'engage seul, mais qui prétend néanmoins interpréter un courant d'opinion non négligeable, celle enfin que la liberté de la presse m'octroie comme à tout le monde et dont je n'entends me servir qu'avec modération et avec le dessein de défendre certaines valeurs par quoi se justifient l'esprit de libération et les devoirs qui en découlent.

Ayant à rendre compte d'un ouvrage de Marcel Bealu, « *Mémoires de l'Ombre* », je ferai de ce petit livre le motif d'une suite de réflexions dont l'origine remonte à bien des mois, et même à des années en arrière, à un moment où je pouvais seulement, au moyen de quelques chroniques clandestines, exprimer un jugement *moral* sur une certaine littérature. Je reviendrai plus loin sur ce point.

Marcel Bealu n'est pas tout à fait un inconnu. J'avais lu dans « Poésie 44 » un étrange petit conte, « La bouche ouverte » et j'avais goûté sans arrière-pensée cette écriture ramassée, concise et calme. Il s'agissait d'une parabole : l'injure faite à un pauvre par un charcutier « de luxe » trouvant sa sanction dans la destruction de la ville par le feu. Une causalité parfaitement ordonnée, rigoureusement logique amenait un dénouement inattendu dans l'ordre des faits matériels mais satisfaisant aux exigences de la morale. Dans « Mémoires de l'Ombre », il y a mieux, en un certain sens. Il y a aussi beaucoup moins bien. Le mieux est formel et j'entends ranger sous cette épithète commode non seulement l'élégance des phrases, la pureté d'un lyrisme intérieur savamment tenu en laisse mais aussi l'acuité des notations psychologiques et par dessus tout une sorte de cheminement sur la ligne indécise où le rêve surgissant de l'ombre s'étale sur la plage de la conscience et se révèle comme une vague qui meurt. Les petits morceaux de prose que Bealu a ici réunis se suffisent à eux-mêmes et il serait vain, en dehors de leur tonalité générale, d'en rechercher la liaison. On ne peut jamais, dans un jugement littéraire, faire complètement abstraction des échos qu'éveille un talent nou-

veau. Pour ma part, je retrouve chez Bealu à la fois un romantisme nocturne hoffmanesque et la bizarrerie fermement dessinée d'un Henri Michaux. Mais, Bealu, s'il n'atteint pas l'ampleur évocatoire d'Hoffman, échappe à la lourdeur crispée et lassante des « Fantaisies à la manière de Callot » ou des « Frères Sérapion ». Bealu n'atteint pas non plus au pessimisme tragique de Michaux, son pessimisme rumine un médiocre quotidien dont il ne peut s'évader. Et c'est maintenant que j'aborde ce que j'appelle la tonalité générale de ces écrits, ce qui au fond n'est que la philosophie exprimée par l'auteur. Lorsque Bealu écrit :

« Comme le poisson enfermé dans sa rivière, je vivais « dans un univers aux mille parois de miroir. Aucun au« delà n'y pouvait transparaître. J'étais réellement pri« sonnier des apparences multiples se renvoyant leurs « reflets, élevant entre les autres et moi une invisible « barrière. Quel geste aurait pu apporter autre chose « qu'un changement d'éclairage dans cet arrangement « savant d'ombres et de rayons ? Quel cri aurait été assez « puissant pour traverser ce labyrinthe subtil où la voix « de Dieu même avait fini par s'égarer ? »

on peut penser à un désaisissement de la conscience par abandon de la curiosité, à un refus instinctif du monde dont seules les apparences agissent sur la sensibilité. Mais lorsque avec de telles prémisses on prétend faire œuvre d'art, peindre un tableau, écrire un livre, composer une fugue, il faut bien, honnêtement, admettre qu'il y a là quelque tricherie. On peut aussi concevoir une sorte d'abdication « historique », un renoncement devant les impératifs de l'action, qui sont qu'on le veuille ou non, des impératifs sociaux. Bealu plus loin écrit :

« Dans ce monde à peine dégrossi — qui était au mon« de véritable ce qu'est au paysage son reflet dans l'eau « — ma vie ressemblait à un perpétuel essai, à la tenta« tive sans cesse recommencée d'une expérience que « j'aurais su, à l'avance sans résultat. »

Cet aveu n'est pas que naïf, il est délibéré et malheureusement trahit une attitude qui n'est pas spéciale à Bealu. Ses histoires s'achèvent généralement par un aveu d'impuissance : ...« mon discours, somme toute, n'avait « été que des paroles en l'air » (p. 104)... « S'il m'arriva, « dès lors, de songer encore à lui, ce ne fut jamais sans « souhaiter bassement, qu'il en crève enfin, de sa soli-

« tude et de son orgueil » (p. 118)... « Mais dans l'igno-
« rance de ce qui m'attendait au dehors, mon amertume
« était légère, sachant par expérience que ce départ ne
« laisserait en l'Assemblée, ni tristesses obscures, ni re-
« grets » (p. 149). Je pourrais multiplier les exemples, chaque page m'en fournirait.

Cette attitude que je dis être celle de « la littérature défaillante » mérite quelques commentaires. Tout d'abord reconnaissons qu'aucun écrit n'échappe à une intention morale. C'est là une affirmation banale, mais beaucoup d'auteurs, habiles à se dérober, prétendent faire œuvre purement esthétique, éloignée de toutes contingences sociales ou politiques, qui, en réalité servent une morale. Car une anti-morale se pose également comme une morale. Il ne s'agit pas ici de remettre sur le tapis le paradoxe de la littérature et des bons sentiments, la thèse étant viciée par la classification tendancieuse des dits « bons sentiments ». En fait, c'est tout le problème des valeurs morales qui s'impose à l'écrivain. Je ne crois ni à une hiérarchie, ni à une systématique des valeurs, mais il n'en est pas moins vrai que chaque époque nous propose une table d'urgence des valeurs. Et le choix, je ne prétends, au nom de je ne sais quel égotisme pouvoir l'éluder. Ces valeurs, par quoi sont justifiés mes actes, mes rapports avec autrui, au nom desquelles je risque ma liberté et ma vie, je veux légitimement les confronter aux écrits qu'on offre à mon désir de connaître, et juger ceux-ci en fonction des commandements et de la conduite morale dont une nécessité historique charge mon comportement quotidien. Pour nous, Français de 1940 à 1944, cette nécessité historique eut un nom : Résistance. C'est donc en fonction de la résistance que je suis fondé à porter mes jugements littéraires. Que certains aient cru pouvoir opérer un divorce entre leur activité politique et leur activité littéraire, cela me choque. Cette duplicité ne peut m'agréer, car une activité littéraire « publique » niant les valeurs dont on se réclame en secret demeure malgré tout quelque chose de néfaste.

Trois littératures se sont adressées au public français durant ces quatre années : celle de la résistance, celle de la collaboration, et, entre les deux, celle que je nomme la littérature défaillante. L'ouvrage de Bealu appartient à cette dernière catégorie. Il n'est pas le seul et je pourrais citer une bonne demi-douzaine d'auteurs, de

talent, certes, et même de grand talent, et d'excellents romanciers, qui ont participé à cette étrange délectation morose. Ce qu'ils ont de commun : ils ignorent ou méprisent le principe de la dignité humaine, le Menschenswürde de Kant. Admettre que la personne humaine ne doit pas être traitée comme un moyen, mais bien comme une fin en soi, implique la reconnaissance de *l'explication* des actes de l'homme. Nier la valeur de l'explication, se cantonner dans le monde fluent des apparences, renoncer à la causalité — même si celle-ci s'accroche à de provisoires hypothèses — c'est ravaler singulièrement la notion de la personne humaine. Une telle attitude s'exprime, littérairement parlant, selon des modes très variables : l'intrusion systématique du rêve en est un, la description réaliste de comportements bestiaux en est un autre. Entre ces deux modes, il y a place pour une infinité de procédés plus ou moins poétiques, plus ou moins chargés d'intentions psychologiques. Mais un lien commun les unissait ces dernières années : l'acceptation de la servitude et le refus d'engager le combat contre l'oppression. La volonté d'ignorer celle-ci en composant un monde de fiction d'où les mille aspects de la tyrannie, s'ils n'étaient pas exclus, n'étaient pas condamnés, marquait terriblement des œuvres qu'en un temps plus paisible, nous eussions aimé louer. Mais, de telles œuvres, en une époque de liberté, eussent-elles vu le jour ? Pour non compte, j'en doute, car ne sont-elles pas les produits maladifs des années de détresse et pour certains de renoncement désespéré ?

A. BLANC-DUFOUR.

LE JOURNAL D'UN MÉDECIN MALADE, par *le docteur René Allendy* (Denoël).

Le journal d'un homme qui va mourir. On craint d'être apitoyé ou choqué de trop de cruauté, notre bizarre pudeur à l'égard de la mort est si pointilleuse ! Mais c'est pathétique, dur et vrai, parce que le docteur Allendy est un savant, un grand psychologue et souvent un homme qui se sent seul et qui prend peur. Inévitablement on pense à l'« Epilogue » des Thibault, avec malaise d'ailleurs, car il est indécent de rapprocher l'art de la vie, la souffrance fabriquée de la souffrance vécue. Le médecin Antoine Thibault tient lui aussi le

journal de sa maladie mortelle avec une lucidité sèche de biologiste qui reste assez inhumaine. L'œuvre était belle. Mais lorsqu'un homme a vraiment vécu cette longue agonie, en a pris conscience peu à peu pour en tirer le maximum de révélations psychologiques et nous les livrer jour après jour, ne laisse-t-il pas le témoignage le plus bouleversant ? Il n'est pourtant pas facile de parler de soi lorsqu'on est gravement atteint — qu'on va mourir — que par éclairs on le pressent. Allendy a d'abord la réaction commune : il est surpris, rétif, révolté. Son univers nous devient vite familier : les soins, les visites de docteurs, d'amis, et le sentiment qui s'épaissit chaque jour de la solitude de l'homme malade, la plus grande. Mais Allendy n'est pas un malade « comme les autres », vaincu, rapetissé par son mal. Une personnalité aussi riche et diversement douée s'intensifie à l'approche de la mort, de cet état intermédiaire cher aux Hindous qu'il aimait, état qui donne des moyens d'investigation nouveaux et plus subtils. L'homme qui se noie revoit des morceaux de sa vie pétrifiés en images mortes. Allendy les veut vivantes, il pressent les vérités enfouies depuis l'enfance, va les chercher très loin, les dépouille de leur gangue toute faite et s'acharne à leur donner l'éclat de vérités neuves. C'est là que réside l'intérêt original de ces pages. Car les notations cliniques, le pronostic fait au jour le jour, tout médecin courageux peut nous en donner d'analogues. Mais le son personnel d'une âme qui se tend anxieusement au seuil de la mort pour déchiffrer le sens de sa vie déroulée, seule l'angoisse d'Allendy peut nous le rendre intact. C'est donc le psychanalyste de grande classe, héritier des penseurs hindous, de Paracelse, qui domine tous ses autres « moi ». Il était de ceux qui croient que le corps périt lorsqu'il est abandonné par l'âme. « Pour vivre, dit-il, il faut aimer chacune de ses cellules, chacun de ses tissus. » Constamment, sur lui et sur les autres, Allendy expérimente cette grande vérité de la psychanalyse, paradoxe pour la science officielle, du pouvoir des forces psychiques inconscientes sur notre activité biologique, psychologique, sociale. L'auto-analyse pratiquée sous la pression de rêves pénibles, d'angoisses cardiaques trop pesantes, lui donne la clé de bien des faits restés inexpliqués au cours de sa vie d'homme actif qui a produit une œuvre féconde, s'est rarement penché sur lui et se sent l'obligation de le faire, main-

tenant. Sa petite enfance, sa jeunesse, des actes, des sentiments, des guérisons inattendues s'éclairent, mais après quel patient travail de dépouillement. On ne résiste pas à cette plongée un peu haletante dans un passé parfois heureux, souvent lourd, inquiétant parce qu'inexpliqué, comme tous les passés. Mais le docteur Allendy possède une clé magique et il lit dans son passé comme nous voudrions tous lire dans le nôtre. Par cet effort difficile, épuisant même, encore plus que par son stoïcisme de médecin lucide et sa douleur d'homme seul, il domine sa mort.

Francine BERIS.

LE LIVRE DE LA MONTAGNE, par *Paul Guiton*. (Arthaud Edit., Grenoble).

Delacroix avait raison quand il disait que la Nature est un dictionnaire où chacun cherche ses propres mots ; Paul Guiton répète après lui : « ce que nous appelons la beauté de la nature ne nous est pas donné gratuitement ». Il faut que nous coopérions avec elle, que nous nous efforcions en quelque sorte de recréer son architecture, tâche qui suppose avant tout du discernement, un choix. Autant dire qu'une initiation est nécessaire. Il n'est pas d'*apprentissage* que de la *ville*.

Que de travaux d'approche avant d'aborder l'escalade proprement dite ! Au propre comme au figuré la montagne ne se laisse pas interpeller ni dominer sans mal. S'il faut agir dans la nature, que ce soit par nos propres moyens, par l'auto, la bicyclette ou l'avion (autant de pièges pour capter des aspects nouveaux, inédits, du paysage) le mode le plus parfait, selon notre auteur, d'une conquête du monde par l'*être* total, par le corps et par l'esprit, est l'alpinisme.

Là Paul Guiton est vraiment original. La psychologie de l'alpiniste, il est le premier à l'avoir dégagée du fatras pittoresque où les écrivains dits « touristiques » l'avaient confinée. Beau portrait, non statique mais cueilli en pleine action, plus exactement succession d'images happées sur le vif, véritable film. Me mesurant avec le rocher et le glacier, je ne pense « qu'à la prise qu'il me faut saisir, à la marche de glace où, pour le moment, je dois

poser le pied. C'est l'expérience complète et continue. Il ne m'est pas permis de traiter la nature avec le dilettantisme d'un contemplateur. Je l'étreins et, non sans risque, je me collète avec elle. »

L'alpiniste, le voici loin des foules, au cœur de sa « solitude peuplée ». Au milieu de la nature, il n'est pas annihilé, écrasé, absorbé. Il est quelqu'un. Il exerce sur le monde qui se couche à ses pieds une authentique royauté.

Mais pourquoi, grands dieux, tant de fatigues et de périls, que le commun flétrit comme inutiles ? Nous contenterons-nous d'exalter l'alpinisme comme école de volonté ? Ce ne serait déjà pas si mal. « L'acte alpin est d'une telle énergie qu'elle apparaît dans le langage qui l'exprime. Le montagnard ne dit pas : j'ai fait l'ascension du Cervin, du Greppon, mais : j'ai fait le Cervin, le Greppon, je vais faire la Meije. Il traduit ainsi l'immédiateté de son effort, la rude et intime union avec la montagne qu'il escalade. » C'est mieux que « condenser un maximum d'embêtements dans un minimum de temps ». Et Paul Guiton ramène cet effort à l'exaltant plaisir de l'acte pur. « C'est le témoignage qu'il s'agit d'une des actions les plus libres et les plus pleines que je puisse accomplir. »

N'est-ce rien, cette affirmation joyeuse d'une liberté qui sait prendre ses risques, d'un amour du monde véritablement franciscain, d'une humanité agrandie parce que surmontée ? Elle donne le ton de l'ouvrage, dont nous n'avons malgré tout pu donner qu'un résumé fort incomplet, tant il fourmille d'idées et d'aperçus neufs. La question de « l'abstraction sportive » à elle seule mériterait une controverse attentive. Et celle du ski, donc...

Car Paul Guiton sait s'intéresser et nous intéresser à tout. Son style vif, alerte, lumineux, amusant, n'apporte pas une seconde d'ennui et même quand ses théories nous heurtent nous sommes contraints de les discuter avec une bienveillance souriante que nous ne sommes pas toujours disposés à accorder aux graves auteurs contemporains.

Jean-Marie DUNOYER.

L'Art, cet incompris, par *André Boll* (Corrêa).

André Boll est de la famille des esprits encyclopédiques. Dans son cas, cela signifie plus apporter une modification harmonieuse ou dynamique au tout que mettre son esprit à tout connaître. Après nous avoir parlé du décor de théâtre, de la musique et du cinéma, de l'urbanisme et de l'habitation moderne et contribué à une copieuse histoire de l'Art, c'est vers ce dernier qu'il dirige plus particulièrement aujourd'hui son esprit précis et lucide. A ce souci de clarté, de mise au point et de marges nécessaires dans l'inspectative spirituelle, un manque de passion et de parti pris est le risque. André Boll ne tombe que par à-coups dans ce travers. Lorsqu'il différencie l'artiste de talent du génie, il sait nous dire des choses que nous savions déjà ; du moins les dit-il avec une mesure et un goût de construction destinés à faire degré au temple plein de magie actuelle qu'il fait de l'art. Traité de pure esthétique si l'on veut que *l'Art, cet incompris* ; mais Boll nous démontrera soigneusement quelle place toute réalisation artistique doit laisser à l'intuition, et l'échec que furent les théories de Taine, Locke, Helvétius qui surent la soumettre un peu trop à la règle morale. L'art à ses yeux n'est pas ennemi du progrès, du social, et Boll tient qu'inoculée avec persévérance la beauté est parfaitement contagieuse. Nous nous en doutions, mais de telles appréciations ne sont jamais inutiles. On aime croire avec lui que tout principe d'art se puise dans la liberté.

Etablissant ses arguments sur la donnée psychologique et l'intuition de l'individu, Boll écrit en posant le problème du musée : « Le vrai musée, c'est l'exposition temporaire, celle qui fait prendre l'air aux grandes œuvres, celle qui les sort de leur atmosphère compassée, celle qui les ragaillardit, en les présentant en liberté. » Donc moins de fiches et de poteaux indicateurs. Si le musée manque en général d'attraits, c'est sans doute que les directives qu'il subit s'occupent fort peu du goût social. On aimerait que Boll approfondisse dans ce sens sa critique, mais aussi bien cela dépasserait le cadre qu'il a fixé à son essai. Ne donnant point dans la persuasion baudelairienne qui veut que tout art (ou à peu près) soit émotion sensuelle bien avant le premier

Barrès, il reste soucieux du bien-être de l'individu. Et quel exemple à ce titre pouvait-il choisir qui fût meilleur que les lignes de Giraudoux sur la tenue de la ville, de la banlieue et de la France, qui restera règle pour le commun. Certes. Mais où l'on suit un peu moins André Boll, ceci entendu avec lui et Giraudoux que l'urbanisme est un ensemble de droits, c'est quand il nous déclare qu'un peuple a plus urgent besoin de logis et de meubles que de « Poussin » ou de « Matisse ». Il y a là une part de vérité, mais qui demanderait pour être agréablement admise un développement qui ne nous est guère permis ici. Ou plutôt le vrai ici n'est qu'un argument pour un autre « vrai » qui ne nous est pas moins cher.

Jean SARDE.

LA RONDE DES ETOILES, par *René Morax*. (Editions de la Librairie de l'Université. Fribourg).

Qui, en relisant les contes de Perrault et de Mme d'Aulnoy, n'a pas regretté de ne plus avoir la conscience d'un enfant ouvert aux prodiges des fées, des lutins, des chats bottés et des oiseaux porteurs de messages ? C'est un peu de ce regret qu'on éprouve en parcourant les récits de René Morax, *la Ronde des Etoiles*, dans la société de Chenillard, de Myrtil et de Citronelle ; là aussi un monde enchanté et minuscule dialogue, s'attriste et sourit, tissant de page en page un mystérieux univers à la fois aérien et terrestre qui nous rappelle que nous avons perdu le secret d'une innocence et de fables bien plus belles que celles du réel. René Morax est un poète ; peu lui chaut l'auréole du vers. Il trouve chez l'auteur du *Chaperon rouge* bien plutôt qu'en Wilde l'excuse de ne point participer à la réalité. Doué d'antennes sensibles, il fait éclore des floraisons discrètes pleines de bougies et de guirlandes dorées. On ne saurait trop recommander aux vieux enfants que sont la plupart des hommes la lecture de *Pied-d'Oie grincheux* et de *l'Oiseau et l'Enfant malade*, qui tiennent de Walt Disney et d'Andersen. C'est tout ce qu'on peut dire de ce livre discret et clair qui s'ouvre comme une fenêtre dans le ciel noir de nos préoccupations.

Jean SARDE.

LETTRES D'OC

A PROPOS DE BAPTISTE BONNET

Même si le centenaire de Baptiste Bonnet n'avait pas coïncidé avec la création de cette Chronique dont les Lettres d'Oc devront l'existence à Jean Ballard, c'est à l'auteur de « *Vie d'enfant* » que j'en eus consacré les prémices. Car il me plaît, qu'ouvrant ici le cours d'une série d'articles où je m'efforcerai d'exercer une critique sincère des œuvres littéraires de la langue d'Oc, elle s'adresse pour commencer à l'écrivain le plus net de toute compromission, le plus spontané, le plus libre, en un mot le plus authentique.

La Renaissance provençale, voulue et déclenchée par Mistral, mais non créée par lui, a beaucoup souffert et souffre encore de l'absence d'une critique méridionale. Le poète de Maillane, chef politique du mouvement, institua dès l'abord, par diplomatie autant que par bonté naturelle, une sorte de bénédiction égalitaire qui confondait sous les mêmes fleurs les talents et la médiocrité. Assez limité en ses débuts, le jeune mouvement avait besoin du nombre. Tout patoisant, tout fabricant de gaudrioles, tout pipeur de mirliton qui lui adressait ses œuvres était sûr de recevoir une belle lettre autographe où il était qualifié de « *beau poète* », comparé tantôt au laurier d'Apollon, tantôt au chêne de Dodone et promis à une éternité sans condition sous les feux d'une impérissable gloire. Cet exercice était même devenu si habituel à la plume du Maître qu'un vrai poète comme Joseph d'Arbaud voyait son recueil « *Le Laurier d'Arles* » gratifié d'une préface de la même encre, ce qui dans la circonstance est assez cocasse comme effet.

Les disciples du Poète, figés dans le plus sourcilleux des fétichismes n'ont pas manqué d'adopter pieusement ces méthodes à l'eau bénite, ne faisant qu'en accuser l'absence totale d'analyse et le ton de familiarité bonhomme, qui, patriarcal chez le seigneur Mistral, a dégénéré dans leurs mains en platitude et vulgarité.

Le résultat de cette absence de critique est que tout talent d'Oc doit recevoir d'abord l'estampille de Paris

avant que d'être reconnu par les siens, qui, d'ailleurs, préfèrent parler des morts, ce qui est plus facile et plus reposant. Mais la conséquence la plus fâcheuse est à coup sûr l'absence d'échelle des valeurs et le mélange effroyable où le talent se trouve effacé par une médiocrité que rien ne bride.

Baptiste Bonnet n'a point échappé malgré l'éclatante valeur de son œuvre et le son pleinement humain qu'elle rend, à la loi commune. Et comme Lamartine avait proclamé dans Paris le génie de Mistral, comme, après lui, Maurras devait couronner Joseph d'Arbaud, c'est Alphonse Daudet qui devait du jour au lendemain, à la parution de « Vie d'enfant », tirer Baptiste Bonnet de l'ombre et le jeter dans les feux de la gloire.

Ce fut une merveilleuse aventure. Né à Bellegarde, fils d'ouvrier agricole, et tâcheron lui-même, élevé dans le langage provençal, Bonnet, sur la route de Maillane, trouve son chemin de Damas. Qu'il aille à Paris, comme commis de librairie d'abord, comme employé de ministère ensuite, rien n'étouffera le vivant souvenir de son origine. Son œuvre ce sera lui. Lui dans sa seule vérité, exprimé dans la seule langue capable d'épouser les modulations de sa pensée : le provençal. Paris l'affina sans doute, le cultiva, lui donna ce ton unique d'une pensée sur soi repliée et s'enivrant de son chant, que donne la culture française ; mais le flux était originel en lui et sous le vêtement de l'employé c'était un paysan provençal qui se penchait sur sa « *sonore citerne* » et qui s'enivrait de ce que nul ne pouvait ni lui rendre ni lui prendre.

« *La guitare fait pleurer les songes* ». Il les écoutait dans ses nuits de Paris et tout Paris s'effaçait devant le divin qui illuminait sa mémoire. Et il eût eu conscience de se trahir si les mots par lesquels il tâchait à appréhender et à exprimer son enchantement n'avaient pas été les mots seuls qui avaient éveillé son oreille et pris au réel la profondeur de leur résonance. C'était magie, et elle demeure, inoubliable. Il poursuivait l'incantation de son enfance. Il sauvait du néant des minutes d'émotion unique. Et toujours l'instrument dont il se servait était le seul possible et sans lequel tout charme aurait été rompu. Mistral mis à part, il est peu d'écrivains d'oc chez qui l'on ne sente parfois le vouloir de parler en oc. Cela se devine. On a tout à coup l'impression d'un dé-

guisement. Cela se sent chez beaucoup de fétichistes mistraliens plus grands lecteurs des saintes écritures du Maître que pratiquants du parler provençal. On les reconnaît aux mots, toujours les mêmes, vocabulaire restreint, cartonné, dirait-on, et sous lequel ne roule pas le flot sombre et chaud de la vie.

Bonnet n'est pas de ceux-là. Pour lui, écrire en provençal, parler en provençal, était aussi naturel que respirer, ou pour une rose que répandre son parfum même si la nuit est déserte ; même si nul ne vous lira jamais. Il écrivait, il travaillait sans relâche, poursuivant la perfection de ce qu'il voulait atteindre et qui donne à son œuvre cette vibration étrange qu'on ne connaît qu'à l'épiderme de la vie. Ce goût du travail est même une chose rare chez un Méridional. Il unissait tous les dons, ceux de poésie, ceux qui vous permettent de sentir et de cueillir le moindre reflet, la moindre inflexion de l'instant et joignait à ceci le vouloir de chanter et la vertu de patience. Le sens de la poésie n'est pas rare dans le Midi, ni le goût de la poésie. Mais le solaire amour de la contemplation rassasie l'âme de telles voluptés que s'en trouve souvent étouffé tout désir d'éterniser l'instant, toute velléité de chanter.

Il aura fallu que cette enfance paysanne ait été la source chantante dont le murmure ne cessa jamais tout au long d'une vie, loin de sa terre, pour que s'impose au déraciné le désir de la traduire et de l'éterniser.

Tous les hommes se ressemblent, et pourtant, chacun est une fleur unique, telle que la même jamais ne se vit et jamais plus ne se verra. Dans la foule immense très rares sont ceux qui expriment leur être. Que de merveilles disparues. Et parmi ceux qui l'expriment combien ont assez de jeunesse éternelle, de pureté, et de sincérité aussi ,pour faire entendre le son juste d'une âme en sa nudité solitaire. Bonnet fut de ceux-là. Et son message est d'un incomparable prix. Alors que tant d'œuvres s'attachent à nous rendre la vie paysanne sous des aspects dont la gamme va de l'idéalisme enrubanné au réalisme le plus abject, combien en peut-on compter dont l'authenticité s'avère indiscutable et conserve le parfum, la vibration, la lumière d'un instant pur entre tous les instants d'une vie ? Je ne connais en France que Baptiste Bonnet.

Et telle est la pureté de ce cristal, telle est la fraîcheur

de cette mémoire sur soi penchée comme sur une conque, tel l'enchantement d'une âme extasiée d'être, que cette prose du plus grand écrivain provençal rayonne à tout instant de la plus vive, de la plus chaude, de la plus frémissante poésie.

Max ROUQUETTE.

LA PEINTURE

AUTRES ALBUMS : VARIATION SUR LA MODE ET LA SOLITUDE

Les choses de l'art ne sont peut-être jamais moins vaines qu'au moment où elles paraissent le plus anachroniques, devant le malheur et la mort. Et il faut louer les « Editions du Chêne » qui ont donné, au cours du printemps, deux albums également heureux (1). L'un, le plus fidèle de la série des peintres modernes, dont on a déjà parlé ici, est consacré à seize tableaux de Bonnard des dernières années, et André Lhote en a rédigé l'introduction ; l'autre, « un siècle d'élégance française », est une revue des modes et des mondanités au 19e siècle, composée par J. Masui avec un groupe de collaborateurs, pour qui Léon-Paul Fargue a composé la broderie amusante de quelques pages de préface. Cela se feuillette comme un album de famille : des photographies anciennes — ce sont à jamais les plus belles, — des gravures et des tableaux y alternent, pleins d'ironie et de souvenirs. Un texte animé met un lien dans la foule de ces images, qui évoquent successivement des figures célèbres, les petites modes d'antan, les divertissements de plein air (sports, plages et villes d'eau), et enfin ces fêtes de la société et du théâtre, fêtes « dans l'or et le velours », pour lesquelles la société parisienne a toujours eu tant de prédilection, et dont on peut, en passant, regretter qu'on ne lui ait pas fait une part plus large. Film alerte et composite du passé, roman silencieux des souvenirs les plus faciles et les plus profonds : Cora Pearl, la beauté blonde du Second Empire décli-

(1) J'ai déjà parlé des publications de ces éditions dans deux chroniques : « Albums ». Cahiers du Sud d'Octobre 1943 et « Le beau et la peinture moderne ». N° d'Avril-Mai 1944.

nant et les demoiselles enjuponnées de 1860, donnent la main à Réjane et à la fabuleuse Odette de Crécy, tantôt sous les palmes du salon, tantôt sous les tilleuls de l'avenue. On devait craindre la séduction équivoque de ce mauvais goût bourgeois et national dont le décor Second Empire et surtout le décor 1900 marquent l'épanouissement irrécusable et monstrueux ; ce qui soustrait cet album à ses atteintes, ce qui fait son charme et sa qualité, c'est la décision de préférer les grandes œuvres aux petits documents, le tableau célèbre au catalogue de nouveautés. On retient ainsi du passé ce qui survit à l'anecdote : Guys et Manet, Toulouse-Lautrec et Degas, par leur seule présence, élèvent la matière frivole à un niveau moins périssable, et communiquent une vérité nouvelle aux vaines immortalités de la photographie. Les modes de ce siècle apparaissent souvent avec la morne extravagance des grâces fanées, mais une strophe de Baudelaire, une lumière de Renoir font oublier le ridicule de la crinoline évasée et de la robe à tournure trop serrée à la taille. Les égarements de la mode sont métamorphosés par l'art.

Ce siècle d'élégance tient, en fait, dans le demi-siècle qui sépare l'époque de la machine à vapeur de celle de l'électricité, et les chemins de fer de l'automobile. Les rapports humains qui commençaient à perdre, vers 1840, la lenteur et la solennité classiques, subissent, dès 1890, l'accélération et la dislocation modernes. Deux périodes de vingt ans séparées par la guerre et la défaite, par la crise républicaine, sont pourtant parvenues à leur donner une forme et un style. La cour orgueilleuse des années 50 à 70, les villes d'eau et les plages, l'érotisme et le luxe d'un monde léger traversé d'un pâle rayon de gloire napoléonienne, nous ont légué ces visages masculins à l'éternelle dignité impériale, les grands yeux des Bovarys attristées et l'ondulation perverse du drap et de la soie foisonnant sur d'épais vertugadins. Dans les vingt dernières années du siècle, ce sont les notables éloquents et guindés, cette espèce de cour républicaine des salons, les revues militaires, les premiers sportsmen, la vanité et la bassesse du boulevard, les robes plus étroites, le style floral envahissant quelques beaux visages prétentieux et crispés, les poses littéraires et les rêveries trop apparentes, les habitudes théâtrales dont le souvenir s'attarde encore sous bien des formes parmi nous. Dans les deux cas, le règne des salons et de quel-

ques belles femmes, le snobisme triomphant, un fond de bonne grâce et de sottise, avec peut-être plus d'élégance vraie dans le premier ensemble, qui va d'Ingres à Manet, plus d'aisance et de liberté, dans le second, de Degas à Bonnard. Près de ces grands noms qui encadrent la fête des modes et des frivolités, les dames et les snobs apparaissent soudain comme des artistes de l'éphémère ; ils traitent, sous leurs artifices capricieux, une matière qui est souvent aussi celle des grands peintres, car cette beauté, cette élégance, ce frémissement sensuel de la modernité, c'est ce que Manet et Renoir transportent dans la durée incertaine et mystérieuse de l'art.

Un album bien fait a ainsi le privilège d'exciter une rêverie émouvante : quelques scènes de Manet, des portraits de Degas, un Bonnard, un Vuillard, des toiles célèbres jetées au milieu des visages fardés et des poses apprêtées des artistes ou des clubmen, sont, comme la feuille séchée de verveine ou de rose entre les pages roussies de l'album ancien de famille, l'indice d'une autre vie, chaleureuse et tendre, dont le souvenir ne se confond pas tout à fait avec les images monotones de la mondanité. Ce qui semble tout extérieur n'est pas si loin d'une possession esthétique de la vie. Mais rien n'éveille mieux dans l'esprit ce dialogue de l'artiste et du monde, que la rencontre presque fortuite de l'album des modes panier et de l'album des œuvres récentes de Bonnard.

Au temps des Nabis, au temps de Maurice Denis, de Vuillard et de ce bon K.-X. Roussel qui vient de mourir, juste après une belle rétrospective de son œuvre, on appelait Bonnard le Japonard. Il avait, paraît-il, la défiance, l'humour, la gentillesse et le laconisme d'un Oriental, avec toute la curiosité frémissante et toute la fantaisie possibles. C'est de ce monde de 1900 dont il sentait délicieusement le charme et le ridicule, qu'il s'est dégagé avec adresse. Les images de l'album de l'élégance, montrent les rues, les silhouettes, l'atmosphère gracieuse, les scènes même qui ont séduit la jeunesse de Bonnard, elles révèlent aussi les tentations et les facilités qu'il a dû traverser. Les seize peintures de 1939-1943 conduisent à ce qu'il a su obtenir de lui-même et de son art, après une vie de recherche joyeuse et calme ; elles enseignent ce que peut la solitude intérieure, faite d'impatience et de fidélité, chez un homme qui

est pris par la volupté miroitante des choses, par la légèreté même de son temps. C'est une leçon saisissante. Il y a peu d'œuvres de peinture plus savoureuses et plus hardies, peu de tableaux aussi libres et aussi pleins, condensant avec ce naturel tant de rapports inédits, paradoxaux et chatoyants, que ces grasses natures mortes, ces nus irisés et même ces deux ou trois petits paysages du Midi, d'une facture détendue et d'une nonchalance amusée. Tout est fruit, pulpe et fraîcheur, comme une coupe à travers la grenade multicolore du réel ; et d'autres fois, le regard du peintre saisit à volonté entre les objets caressés le principe essentiel des mauves et des verts phosphorescents. En quelques pages exactes et sûres, A. Lhote analyse les conditions techniques, les raisons picturales de cette féerie désaltérante et lumineuse. « Un artiste éveillé », « un héros de la sincérité », tel est en effet Bonnard. Mais il a précisément acquis tous ses pouvoirs dans ce monde d'artifice complaisant et de somnolence heureuse qui a triomphé de 1890 à l'autre guerre.

Par leurs inventions passionnées et par leur jeu gratuit, les artistes construisent le monde tel qu'on le verra après eux. Mais chaque partie de l'édifice s'élève dans l'ignorance des autres. Le génie d'un peintre n'aide en rien celui des autres, même s'ils doivent être associés dans l'avenir : rien n'est plus trompeur que le fait d'être contemporains. Celui qui, comme Bonnard ou Picasso, multiplie les trouvailles, doit rester seul jusqu'au bout avec son inépuisable secret. Avec ses succulences bleues, ses touches furtives, ses demi-teintes délibérées librement fécondées par l'intensité des rapports, Bonnard ressemble à une source qui a pris enfin toute sa clarté et toute sa profondeur. Il possède à sa façon le monde auquel il appartient, non seulement le monde sensible, mais même le monde humain ; il détient la loi intérieure d'un univers qui n'est pas indigne de l'univers réel qu'il réfléchit et recompose. La nature est une immensité monotone de vert, un amas confus de tons mornes. Mais le peintre sait trouver sous ce vert et ce gris désespérants, le contre-point d'orangé et de rouge nécessaires pour dégager la mélodie bleue et mauve de sa poésie singulière. Dans ce filet coloré, un nu entre deux portes, des sardines fraîches dans un pot brun, un petit chien sur un chemin nocturne, une fille dans sa baignoire, prennent l'air irréel et vrai des objets sous-

traits à la corruption du jour et à la sottise de la vie. Mais cet ennoblissement voluptueux des apparences, dont l'artiste devient le maître prestigieux, en dépit de la banalité de son temps, c'est aussi ce que cherche le dandy avec son élégance, la grande dame avec son luxe et, sous ses apparences frivoles, sous son éclat passager, c'est ce qui donne à la mode la plus folle et la plus inconsciente, un peu d'insolite grandeur.

André CHASTEL.

DOMAINE NEERLANDAIS

Un des événements littéraires des années à venir pourrait bien être la découverte, par le public français, des littératures contemporaines de langue néerlandaise. *Les Cahiers du Sud* d'avant-guerre, par la plume de Fr. Closset, ont été les seuls que je sache à consacrer une rubrique aux nouveautés littéraires des Pays-Bas. Encore faudrait-il disposer d'un nombre suffisant d'ouvrages représentatifs de ce domaine en traduction française pour que le lecteur puisse s'assurer de leur valeur. En attendant, voici quelques traductions et études, sporadiques encore, mais qui montrent l'intérêt grandissant que suscite le domaine néerlandais.

Faut-il encore dissiper le malentendu qui veut que le flamand soit une langue, que le hollandais n'en soit pas une, etc. ? Le hollandais, parlé des neuf millions d'habitants du royaume des Pays-Bas, est en outre la langue officielle des cinq millions de Flamands belges qui parlent le flamand, dialecte hollandais, ce qui donne parfois une saveur particulière aux écrits des Flandres.

Faire ici un résumé historique de l'évolution, de l'interpénétration des deux littératures, montrer comment l'ensemble du roman hollandais, avec des fortunes inégales, par une lente décantation de la prose et les efforts de quelques romanciers comme Van Schendel et de critiques comme Du Perron a fini, aux environs de 1935, par rejoindre le niveau de la poésie hollandaise, puis retracer la continuité de celle-ci depuis 1880, montrer comment l'extrême abondance du vocabulaire, favorable à la poésie, a pu retarder l'essor du roman, c'est là tout un travail bien délicat et bien malaisé à entreprendre,

car rien n'est plus éloigné du ton didactique que les lettres néerlandaises depuis Du Perron. Et c'est même ce qui les distingue essentiellement de leur passé, proche ou lointain.

Il fallait tout de même que ces choses-là soient dites, et dites hors des Pays-Bas, depuis que les meilleurs auteurs de langue néerlandaise intéressent l'Europe entière. C'est ce que, pour la partie historique du moins, vient de faire M. Closset dans un petit ouvrage, *Esquisse des Littératures de Langue Néerlandaise.* (1) Les lettres hollandaises et flamandes y sont traitées des origines jusqu'à 1942. Nous avions déjà, grâce à M. Tielrooy, un *Panorama de la Littérature Hollandaise Contemporaine* (2), qui date de 1938. M. Tielrooy passe pour appartenir à un cénacle dont le moins qu'on puisse dire est qu'il a manqué d'audace lorsque l'heure était à l'émancipation des lettres néerlandaises. Le chapitre sur la littérature hollandaise qu'il donna à L'Encyclopédie Française a été ici même (3) l'objet d'une vive attaque de la part de M. Closset, qui à juste titre estimait cet article indigne de son sujet. Depuis, bien des choses se sont passées. Les événements n'ont pas plus épargné l'auteur du « *Panorama* » que la renaissance du roman hollandais qu'il avait prévue. Le roman flamand continue, mais s'il commence à pénétrer en France, il n'en est pas de même des lettres hollandaises de nos jours qui demeurent l'objet d'une ignorance et d'un isolement quasi-complets. Avec le recul de ces quelques années pleines de surprises et à l'instant même où l'édition française gratte les fonds du tiroir scandinave, M. Closset fait la part des choses. Si on peut lui reprocher un certain manque de relief, s'il omet de situer tels auteurs et telles tendances à l'échelle des lettres européennes, son livre marque un progrès très net sur celui de M. Tielrooy. Seules les exigences de la collection scolaire où il a paru l'empêchent d'être plus qu'un manuel.

Il y a actuellement en Flandre et en Hollande une production littéraire de tout premier ordre, et trop d'excellents romans pour ne pas réduire à leurs justes proportions certains romanciers verbeux et bavards qui ont tenu le haut du pavé en attendant de disparaître à ja-

(1) Didier, Paris.
(2) Sagittaire, Paris.
(3) Cahiers du Sud.

mais des manuels comme celui-ci. Dans ce sens, M. Closset a fait du bon travail. Querido a gagné sa place d'illisible curiosité et le Flamand Timmermans, « notre bouffon national », comme l'appellent ses compatriotes, se voit relégué loin derrière Streuvels, Elsschot, Walschap et Roelants. Justice est faite du tam-tam mené à l'étranger autour de quelques phénomènes. Car rien ne sert de gloser sur l'inique isolement dont pâtit cette littérature, tant que son prestige reste à la merci de l'anarchie complète qui règne en matière de traductions. Le monde est ainsi fait, et la remarque ne vaut pas seulement pour les lettres néerlandaises. Dans la faible mesure où celles-ci sont connues, c'est par leurs productions les plus insignifiantes. (Même un Louis Coupérus ne l'est pas par « *Les Petites Ames* », « *Les Vieilles Gens* » ou « *Graduellement* », chefs-d'œuvre que ses traducteurs anglais, allemands et même français ont souverainement négligés.) Dans un monde où MM. Farrère et Maurois passaient pour les incarnations même du génie français, il était en Hollande des pondeuses de romans et des auteurs habiles qui ne se doutaient probablement point de l'immense tort qu'ils ont causé au prestige de leur nation. Ce ne sont pas là mauvais écrivains, ce sont esprits médiocres à prétentions littéraires, n'ayant qu'un rapport bien lointain avec l'art, et dont la production correspond aux légitimes besoins des bibliothèques de gare et de sous-préfecture. Or, jusqu'à nouvel ordre, ils sont censés représenter l'esprit hollandais à l'étranger. Notamment la Hongrie, l'Allemagne, l'Angleterre et la Suède semblent particulièrement friandes de ce genre de romans qu'on n'aimerait guère rencontrer au coin d'un feu. Puisse le livre de M. Closset faire connaître les hiérarchies du domaine néerlandais en France.

On souhaiterait cependant que le goût incontestable de M. Closset aille de pair avec une certaine méfiance à l'égard des classifications trop rigoureuses. Le lecteur non prévenu se voit ici rapidement noyé dans un flot d'« ismes » qui, sans rien expliquer, sont encore souvent appliqués à tort. Je retrouve ici le terme « vitalisme » qui ne correspond à rien de concret sinon à une velléité de Marsman. C'est par ce terme qui a déjà créé plus de confusion que d'adeptes que M. Closset désigne un certain nombre de poètes profondément hétérogènes. Mais que dire du mot « paganisme » qu'on est tout étonné de voir couvrir l'œuvre de Vestdijk et de Du Perron ?

Le relief qui manque forcément aux pages de l'historien, on le trouvera dans celles d'un essayiste. Les *Marginales* de M. Guido Eeckels (4) qui, autant que je sache seront suivies d'un autre volume consacré au roman néerlandais, s'intitulent modestement « Notes sur le lyrisme néerlandais ». Nerveuses, brillantes, écrites au hasard de l'actualité lyrique des Pays-Bas du Nord et du Sud, elles sont de loin ce qu'il y a de mieux, en français, sur le thème qui nous occupe ici. M. Eeckels vous évoque tel climat, telles réactions de la bouillonnante vie littéraire des Pays-Bas, il campe tel auteur en peu de lignes saisissantes et ne prétend point encore donner ici le tableau complet qu'il nous doit désormais. Mais ses pages pénétrantes et judicieuses sur les dernières œuvres lyriques de Marsman, de du Perron et de tant d'autres me font regretter de ne pas trouver ici d'évocation du monde barbare et désespéré de Slauerhoff, ni même de l'œuvre du plus grand de tous, Roland Holst. Pourtant, vingt ans après des vers de cette veine :

« Enveloppé du souvenir de vos silences
comme en un vêtement tissé de crépuscule... »

ce dernier venait de publier ses recueils « Hiver à la Mer » et « En Route », sans compter « Légitime Défense », œuvres capitales de la poésie européenne et que nul mieux que Guido Eeckels ne saurait introduire en France. Mais voici des pages sur la création poétique, la présentation de quelques jeunes poètes flamands que j'ignorais et de brusques échappées dans le domaine du roman : « On peut imaginer l'étonnement du lecteur auquel on offrirait en traduction certains livres de Simon Vestdijk, de F. Bordewijk, de Johan van der Woude... »

A part justement Vestdijk lui-même, je ne vois personne, même en Hollande, qui analyse de façon aussi lucide et aussi passionnée la poésie de l'entre-deux-guerres néerlandais. Les citations sont données dans le texte : un tort peut-être, mais qui pourrait inciter plus d'un germaniste, au bout de son allemand, à se tourner vers le Pays-Bas. Rappelons le mot de Stefan George : « Souhaitons que la plus proche et la plus glorieuse sœur de la poésie allemande puisse devenir bientôt si accessible qu'il nous semblera comme un devoir de la comprendre sans intermédiaire ». On le trouve dans l'anthologie

(4) Toison d'Or, Bruxelles.

« Spiegel der Niederlande », poésie hollandaise contemporaine en traduction allemande par Wolfgang Cordan (5), qui comporte entre autres plusieurs strophes de « Hiver à la Mer », le poème de Roland Holst déjà cité.

Michel Seuphor s'est attelé à une tâche des plus ingrates, dont il s'est sorti brillamment : de rendre en français le délicat et simple lyrisme de Guido Gezelle (6). Dans l'indifférence générale, les travaux comme ceux d'Eeckels et de Seuphor sont menés avec beaucoup d'amour et beaucoup de soin et c'est ce qui leur assigne d'ores et déjà une place d'honneur lorsque les lettrés français se seront occupés plus nombreux du domaine néerlandais. Seuphor a mis ses qualités de traducteur au service du dernier mystique flamand et je ne vois pas pourquoi il hésiterait désormais à introduire en France cet autre grand Flamand qu'est Karel van de Woestijne. Il est regrettable qu'une diffusion restreinte a empêché ce petit recueil de trouver le public plus large qu'il mérite.

Guido Gezelle, prêtre et poète, père de la poésie flamande, qui, né en 1830 expira en 1899 entouré du deuil d'un pays tout entier, ne faisait pas de littérature. Il est plus près de Saint-François que du moine que se faisait Rilke dans son « Livre d'Heures ». Il est le chantre de la nature, du petit univers qui reflète Dieu et où résonne l'écho du Créateur. On aimerait citer abondamment les traductions que nous offre ce cahier, car le charme de Gezelle ne s'analyse guère. Primitif ? Oui, si l'on veut, comme cette peinture qu'on s'obstine à qualifier de primitive et qui nous émeut plus que Raphaël. Nous sommes loin de l'hermétisme propre à la plupart des mystiques, loin du Saint-Sulpice de tant de chrétiens, loin du pittoresque facile des Timmermans et loin de tout problème. Seuphor ne donne que vingt-deux poèmes, dont « La Ferme », déjà fort remarquée lors de sa parution dans « Mesures ». Mais l'œuvre de Gezelle s'échelonne sur quarante ans d'un siècle où l'industrialisation frénétique a provoqué des esthétiques souvent outrancières. Comme Péguy, Gezelle nous fait sentir qu'au milieu du tintamarre nous n'avons jamais cessé d'appartenir au Moyen-Age. Sa poésie est vraiment inactuelle. Raison de plus, en 1944, pour la lire.

---

(5) Tiefland-Verlag, Amsterdam-Leipzig.

(6) Cahier « Résurrection », Rodez.

En Hollande, le XIX[e] siècle, aussi stupide qu'ailleurs et pas plus que le nôtre, a provoqué une véhémente réaction qui s'appelle Multatuli (1820-1887). Marcel Brion a exprimé ici récemment sa déception à la lecture de *Max Havelaar* dans la nouvelle traduction d'Edouard Mousset (7). Tout hybride et baroque qu'il soit, ce roman du pamphlétaire, ce pamphlet du romancier, cette âpre satire du poète que fut Multatuli, serait-il, de nos jours, méconnu à ce point ? Du Perron, l'un des esprits les plus lucides de notre temps, voyait en l'auteur des « *Idées* » le Nietzsche hollandais. Sans doute faudrait-il d'autres traductions, et notamment des « *Idées* », pour pouvoir juger Multatuli hors de son pays. Anatole France, dans sa préface à l'anthologie-Multatuli d'A. Cohen, notait : « Multatuli est un écrivain très extraordinaire : il dit ce qu'il pense. Ce Hollandais qui écrivait de 1859 à 1887 a un peu la manière d'un Français du XVIII[e] siècle. Il rappelle les philosophes d'avant la révolution par l'audace des idées, la liberté de l'esprit, la vivacité de l'expression, et par une bienveillante ironie ». Ajoutons que les philosophes « éclairés » n'eurent point à lutter contre un puritanisme poussé à l'absurde, comme ce fut le cas de notre auteur, dans un pays où, de même qu'en Angleterre, le culte de la Bible et l'engouement du pédantisme étaient un perpétuel défi au goût de l'élite et au bon sens de tous.

Mais la réédition des *Pages Choisies* de Multatuli (8), due aux soins de MM. Roelandt et Poulaille va valoir d'autres amis à l'attachant et singulier Hollandais. Dans son introduction, négligeant le styliste, Henry Poulaille situe celui que l'on considère trop souvent comme le seul auteur de « *Max Havelaar* » :

« On ne se rend pas assez compte qu'il est aux côtés de Proudhon, Stirner, Bakounine, Nietzsche, un des grands destructeurs anarchistes. L'un des premiers anarchistes avoués — non pas socialiste. Il avait la même phobie qu'Herbert Spencer pour ce mot. »

Et de citer D.-H. Lawrence, qui ne mâche pas ses mots :

« La grande force dynamique chez Multatuli est la haine, une haine passionnée, une haine honorable. Il

(7) Toison d'Or.

(8) Office Français du Livre, Paris.

est honorable de haïr Muflard et Multatuli le haïssait. Il est honorable encore de haïr une bureaucratie couarde et Multatuli la haïssait. Parfois même il est honorable et nécessaire de haïr l'humanité comme souvent il arrive à Multatuli de le faire. Quand il n'y aura plus de gouverneurs-généraux, plus de Glaireux, alors *Max Havelaar* sera passé de mode. Ce livre est une pilule plus qu'une dragée. La confiture de la pitié sert à faire avaler la pilule. Nos pères et nos grands-pères se sont contentés de lécher la confiture. Quant à nous, nous pouvons prendre la pilule. Car la constipation sociale est plus tenace que jamais. »

Lawrence parlait en connaissance de cause, et un peu trop pour sa paroisse. On ne saura jamais ce qu'a pu penser Léon Daudet du tempérament qu'était Multatuli avant tout. Mais Poulaille propose à notre méditation ces lignes tirées d'une des étonnantes lettres de Multatuli : « Je sympathise avec les mécontents, je suis mécontent moi-même. Mais je prétends qu'ils se trompent dans le choix de leurs adversaires comme sur les moyens de les combattre. Je suis même anti-socialiste : les socialistes veulent rendre l'Etat tout puissant ; j'insiste pour qu'on réduise son intervention au strict nécessaire ».

Ces morceaux choisis font connaître quelques aspects du génial poète non-conformiste. Je regrette, avec Henry Poulaille, l'absence de pages comme « Dans la salle de jeu » et de telle éblouissante diatribe contre le parlementarisme, qu'avait publiées A. Cohen dans l'édition aujourd'hui épuisée du Mercure. On a prétendu que si Multatuli avait écrit son *Max Havelaar* en anglais ce livre eût eu le retentissement de « La Case de l'Oncle Tom ». Rien de plus faux : le récit larmoyant de Mme Beecher-Stowe n'aurait jamais connu la célébrité s'il n'avait pu servir certains buts politiques. Or, ni la personnalité toute aristocratique du Hollandais, ni même son premier livre ne sauraient jamais servir de propagande politique. Contre l'hypocrisie individuelle et collective, contre le parlementarisme et l'impérialisme, Multatuli défendait la dignité humaine. Allez donc lui prédire une carrière d'autorité officielle à notre époque !

Serge Guy-Luc.

Juin 1944.

UN TEMOIGNAGE POETIQUE

Au cours d'une conférence qu'il a récemment prononcée au Foyer Universitaire de Marseille, sous le patronage du C.N.I., notre collaborateur Jean Tortel a été amené à porter sur le lyrisme de l'événement des jugements qui correspondent à ce que pourra être, selon toute vraisemblance, l'appréciation de l'histoire littéraire. On saura gré à Jean Tortel d'avoir atteint à une sérénité d'autant plus digne d'intérêt qu'elle est une conquête de l'intelligence, qu'elle est le fait d'un poète dont l'œuvre et l'action sont d'un authentique résistant.

Toute une position se dégage du titre même de la conférence de Jean Tortel. Ce fut en effet *Résistance de la Poésie* et non Poésie de la Résistance.

Ainsi par une simple inversion de termes se trouve posé le primat du lyrisme personnel, ainsi se trouvent à nouveau conciliées les notions en apparence contradictoires d'activité gratuite de l'esprit, d'élaboration formelle, d'expression et de service. Enfin et surtout l'argumentation de Jean Tortel a eu raison de l'impératif qui pèse sur notre Poésie depuis la guerre, et particulièrement depuis l'armistice de 40.

Ainsi, le poète de « *Du jour et de la nuit* », où le drame de l'époque n'est jamais explicite mais se lit en filigrane au travers même du chant spontané, proclame l'autonomie du lyrisme et son caractère parfaitement instinctif.

A ses yeux il n'y eut pas attitude concertée mais réflexe de défense. « *Pas plus que la Nation la Poésie n'avait en réalité à choisir, elle n'avait qu'un chemin par où passer... une espèce de nécessité vitale l'obligeait donc à ne pas accepter, à résister...* » On eût pu certes concevoir une protestation qui se fut traduite par le silence. Par l'entremise des revues repliées en zone Sud les poètes affirmèrent au contraire dès le début leur foi dans le verbe créateur et par là même, dans la mesure où ils usaient du langage français, dans les destinées de notre peuple.

Le verbe est action. Pour n'être pas une arme, un poème n'en est pas moins efficace. La résistance, qui ne fut

pas toujours purement verbale, des poètes, n'a pas eu qu'une portée symbolique, elle a revêtu un sens profond.

Elle se trouva être le signe de l'identification du nouveau lyrisme avec l'âme nationale. Puisque seule la Poésie demeurait libre, libre dans la mesure même où l'oppresseur la tenait pour négligeable, elle devenait un moyen d'écouter la France dans les œuvres passées, de donner voix à la France dans celles qui s'élaboraient.

Du même coup se renouait une tradition millénaire qui triomphait du « divorce » de la Poésie et du public et les poètes se découvraient « *moins détachés de la nation qu'ils ne semblaient l'être* ». Cette « Poésie commune » qu'un Voronca pressentait dès 1935, il appartenait à la Résistance de lui donner le jour. « *Honneur des hommes, saint langage* », le vers célèbre de Valéry a ainsi trouvé son accomplissement au moment où les poètes eurent effectivement à sauver l'honneur. Un texte désormais classique d'Eluard, bouleversant acte de foi dans la liberté, est significatif à cet égard.

De cette « résistance » de la Poésie Jean Tortel met en lumière des exemples historiques empruntés à tous les pays, d'Aubigné à Rimbaud en passant par Hugo, les témoins de l'Espagne et surtout Lorca, le premier poète inscrit au martyrologe commun où se sont ajoutés depuis ceux de Saint-Pol Roux, Gabriel Péri, Jean Prévost. Il souligne combien cette « résistance » s'est manifestée également dans le lyrisme d'Eluard, de Guillevic, de Tardieu, et dans celui, plus calqué sur l'événement d'Aragon, de Jean Wahl, d'Emmanuel, de Masson, de Frénaud. Il évoqua les absents, Supervielle, Jouve, Saint-John Perse, rendit hommage à nos amis captifs. Son exposé s'acheva par un examen succint des œuvres clandestines, notamment du « *Musée Grévin* » et des « *Sept poèmes d'amour en guerre* ». L'intérêt exceptionnel de ces textes est qu'ils constituent un exemple d'humanisation par anonymat. Qu'importe que cet anonymat soit percé, il propose à la Poésie actuelle sa méthode de libération : Si le poème-tract est à dépasser il ne s'agit pas moins de concilier rigueur et simplicité d'expression. « *Un jour, parce qu'il le fallait, des poètes ont écrit avec leur cœur* ». Dans cette constatation de Jean Tortel réside pour l'historien du lyrisme l'intérêt essentiel de la Poésie de cette période.

Marseille N° 98 L. G. G.

Cahiers du Sud

PARAISSANT CHAQUE MOIS

Directeur : JEAN BALLARD
Rédacteurs en Chef : Léon Gabriel GROS et Gabriel BERTIN
Correspondants : Joë BOUSQUET (à Carcassonne)
Emile DERMENGHEM (à Alger)

SERVICE PUBLICITE (Extra Régionale)
AGENCE GENERALE D'EDITION ET DE PUBLICITE
Directeur : J.-M. LE BRASSEUR
24, Rue du Quatre-Septembre, 24
PARIS. — Tél. Richelieu 61.36

AGENTS GENERAUX

Paris (et région Parisienne) : José CORTI, 11, rue Médicis
Suisse : Editions d'Art A. SKIRA, 4 b, Passage des Lions, Genève

La Revue est en vente dans les librairies principales des villes de France, d'Afrique du Nord et de la Suisse.

Conditions d'Abonnement :

FRANCE ET COLONIES

Un An : 165 francs - *Six Mois :* 100 francs - *Prix du N°* 20 francs

ETRANGER

Un An : 225 francs - *Six Mois :* 125 francs - *Prix du N°* 25 francs

Tout abonnement encaissé par nos soins sera majoré de 10 fr. pour frais de recouvrement

Compte chèques postaux Marseille 137.45

Toute la correspondance administrative et littéraire doit être adressée au siège de la Revue, 10, Cours du Vieux-Port, Marseille. Le Directeur reçoit le mercredi de 18 h. à 20 heures.

Téléphone : D. 53-62

Les manuscrits non insérés ne sont retournés que s'ils sont accompagnés de timbres représentant les frais d'envoi.

1939
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS
8° Z 24027 (20)

chez RENÉ JULLIARD
à Sequana
33, RUE DE NAPLES — PARIS

ESSAIS - HISTOIRE - RÉCITS - POÉSIE

Aegerter et Labracherie - Guillaume Apollinaire. 48 frs
André Berry - Les Esprits de Garonne *(2 vol.)*. 150 frs
La Belle sans Nom *(poèmes) (225 ex.)*... 375 frs
Jean Effel - La vie naïve d'Adam et Eve *(2.000 ex.)* 150 frs
Turelune le cornepipeux *(3.000 ex.)*.... 300 frs
Kléber Haedens - Une histoire de la Littérature française.................. 80 frs
P. Heidsieck - Rayonnement de Lyautey *(éd. abrég.)* 30 frs
P. Labracherie - La vie inimitable d'A. Berry. 45 frs
Fernand Lequenne - Mon ami le jardin ...... épuisé
La vie d'Olivier de Serres............ 60 frs
Plantes sauvages .... à paraître
Th. Monod - L'Hippopotame et le Philosophe.. épuisé
Dr J. Nédélec - La réforme de la Médecine.. 48 frs

La première œuvre :

Jean Albert-Sorel - Le chemin de croix 1939-1940. 30 frs
Gisèle d'Assailly - S. S. A. .... 45 frs
Raymond Latarjet - Laponie .... épuisé
Robert Morel - L'Annonciateur - *Vie de St-Jean*. 40 frs
La Mère - *Vie de Marie*........... à paraître
Claude Roy - Suite Française .... 40 frs
Clair comme le jour *(poèmes) (900 ex.)*.. 120 frs
Dieu reçoit sur rendez-vous *(nouvelles)*. à paraître

THÉATRE

Paul Haurigot - Napoléon Noir - Marie-Caroline. 45 frs
Méditerranée - La femme punie...... à paraître
Georges Neveux - Le voyage de Thésée - Juliette ou la clé des songes - Ma chance et ma chanson. 45 frs
Claude-André Puget - Les Jours heureux - Echec à Don Juan - Nuit et jour.............. 45 frs
Le grand Poucet - Un petit ange de rien du tout.................. à paraître

l'année littéraire

l'année littéraire

ROMANS

Paul Haurigot - L'ange .... épuisé
René Laporte - Le Cheval Volant .... 60 frs
Lucien Maulvault - Nausicaa .... épuisé
Thyde Monnier - Nans le Berger .... 60 frs
Romain Roussel - Le Chien de Pique *(nouvelles)*. 36 frs

La première œuvre :

Claude Boncompain - Le Cavalier de Riouclare. 40 frs
Gil Buhet - Une femme rousse dans une île .. 40 frs
Jean Gomès - Feux intérieurs .... 45 frs
Jane Loisy - Eva et l'Ombre .... 40 frs
Un fragment de la vie de Catherine Baron. 45 frs
Claire Mars - La maison si tranquille .... 40 frs
Charles de Peyret-Chappuis - Beist Pagès. à paraître
Alice Rivaz - Nuages dans la main .... épuisé

OOLLEOTIONS

HIER ET DEMAIN *dirigée par François Le Grix* - Chaque volume est composé d'un essai ou d'une nouvelle suivi de notes et mises au point *(7 vol. parus)* ...... 36 frs

LES MAITRES DE DEMAIN *dirigée par Francis Carco* I. Roland Oudot - II. Kostia Téréchkovitch - III. Jacques Thévenet - IV. Raymond Legueult - V. André Planson VI. Maurice Brianchon - VII. André Chastel - VIII. Roger Limouse - IX. Jules Cavaillès - X. André Caillard. *Chaque volume illustré de 32 reproductions* ...... 20 frs

LITTÉRATURE — Une collection d'un genre nouveau, consacrée aux jeunes écrivains et particulièrement aux débutants de talent. Chaque volume réunit des textes inédits : nouvelles, essais, contes, poèmes, etc... 36 frs

chez **RENÉ JULLIARD**
à Sequana
33, RUE DE NAPLES — PARIS

nrf

ROMANS

Pierre de la Batut : L'Homme d'Affaires........ 35. »
Jeanne Galzy : Pays perdu.................... 31. »
Th. Fontane : Madame Jenny Treibel........... 32. »
Pierre Luccin : La Taupe...................... 26. »

ESSAIS - CRITIQUE - LITTÉRATURE

Paul Léautaud : Théâtre de Maurice Boissard (Tome II)........................ 74. »
Michel Mohrt : Montherlant, Homme Libre....... 34. »
Jacques Rivière : De la Sincérité envers soi-même. 27. »

RELIGION - ARTS - HISTOIRE

Hubert Pernot : Les Quatre Évangiles.......... 92. »
Paul Landormy : La Musique Française de César Franck à Claude Debussy.............. 46. »
Jacques d'Avout : La Querelle des Armagnacs et des Bourguignons (Collection " La Suite des Temps ")........................ 96. »
Jacques Madaule : Histoire de France. Tome I (des origines à 1715). (Collection " La Suite des Temps ")................... 72. »

GÉOGRAPHIE - SCIENCES

André Siegfried : Vue générale de la Méditerranée. 59. »
Joseph Magrou : Des Orchidées à la Pomme de Terre (Collection "L'Avenir de la Science"). 38. »

COLLECTION
MÉTAMORPHOSES
dirigée par JEAN PAULHAN

A Paraître

LÉON-PAUL FARGUE

TANCRÈDE
suivi de
LUDIONS

Un vol. : 22 Fr.

★ ★ ★

CLEF DE LA POÉSIE

MARCEL LECOMTE

L'ACCENT DU SECRET

Vient de Paraître

HENRI J.-M. LEVET

POÈMES
Préface de
LÉON-PAUL FARGUE et VALERY LARBAUD

Un vol. : 20 Fr.

nrf

Le
BON D'ÉPARGNE
est émis au porteur et RAPPORTE UN INTERET DE 3 % dont la moitié est payable à la souscription. Il est exempt de tous impôts présents et futurs touchant les valeurs mobilières et bénéficie des mêmes facilités que le Bon du Trésor.

En outre,

le
BON D'ÉPARGNE
peut être remboursé à toutes époques, sur demande du porteur.

*** dans certains cas précis (maladie grave, intervention chirurgicale, invalidité, naissance, mariage, décès, acquisition d'un bien rural, sinistre, retour de captivité, etc...)*

d'une manière générale

en cas d'événement imprévu et de caractère exceptionnel entraînant pour le porteur la nécessité de mobiliser tout ou partie des bons qu'il détient.

On souscrit aux BONS D'EPARGNE dans toutes les Caisses publiques, les Perceptions, les Bureaux de Poste, à la Banque de France, aux Caisses d'Epargne, dans les Banques, chez les Notaires, etc...

ASSURANCES TOUS RISQUES
TERRESTRES ET MARITIMES

LA CONCORDE
Société Anonyme Capital 40.000.000 (1/2 versé)
Siège Social : 5, Rue de Londres, PARIS
R.C. Seine 96.129

LES ASSURANCES COMMERCIALES
Société Anonyme. Capital : 8.000.000 (1/2 versé)
Siège Social : 72, Rue Saint-Lazare, PARIS
R.C. Seine 272-680 B

Succursale de MARSEILLE :
2, Place Maréchal-Joffre. — *Tél.* : Dragon 14.89 - 14.95

NOUVEAUTES :

RENÉ BARJAVEL
LE VOYAGEUR IMPRUDENT

Roman extraordinaire

Par l'auteur de : « RAVAGE » .... 45 fr.

GILBERT DUPE
LA FERME DU PENDU

Roman

Le meilleur roman de l'auteur de « La Foire aux Femmes » et de « La Figure de Proue » .... 45 fr.

JEAN MILO
L'ESPRIT DE FAMILLE

Roman

Prix des « Deux Magots 1943 » .... 56 fr.

CHARLES AUTRAN
HOMÈRE

et les origines sacerdotales de l'épopée grecque

TOME III .... 288 fr.

Le dernier volume d'une œuvre monumentale qui renouvelle l'histoire de la pensée et de la religion grecques.

Rappel : TOME I........ 39 fr. — TOME II........ 65 fr.

JACQUES DE FOURCHAMBAULT
CHARLES-LOUIS-PHILIPPE
LE BON SUJET

Dans la collection : « L'Œuvre et la Vie » .... 48 fr.

L'auteur a reçu le message suivant :

« *J'ai lu avec une vive émotion cette évocation très exacte d'un passé amical et qui nous demeure très cher. Assez vivant, dans la peinture que vous en faites pour intéresser (je le souhaite) même ceux qui n'ont pas connu Charles-Louis-Philippe.* » ANDRÉ GIDE.

ALBERT SEROUILLE
BEZONS A TRAVERS LES AGES

avec une préface de Céline et dix clichés hors-texte.......... 57 fr.

Ce charmant volume d'une présentation soignée, est le premier titre d'une collection intitulée « A la ronde du Grand Paris » où l'on étudiera l'histoire, les traditions et les vestiges du passé de chaque commune.

ÉDITIONS DENOËL

AUBIER EDITIONS MONTAIGNE, PARIS-VI^e

Dernières Nouveautés

J.-J. ROUSSEAU **DU CONTRAT SOCIAL**

Avec une introduction, des notes et un commentaire par Maurice Halbwachs, professeur à la Sorbonne (**Bibliothèque philosophique**) .... 75 fr.

PSEUDO-DENYS L'ARÉOPAGITE **ŒUVRES COMPLÈTES**

Traduction nouvelle, préface et notes par Maurice de Gandillac (même collection) .... 65 fr.

BERKELEY **ŒUVRES CHOISIES**

Traduction, Préface et notes de André Leroy.
1^er Tome.......... 90 fr. — 2^me Tome.......... 66 fr.

AIMÉ FOREST **CONSENTEMENT ET CRÉATION**

(Collection « **Philosophie de l'Esprit** ») .... 40 fr.

BLAISE ROMEYER

LA PHILOSOPHIE RELIGIEUSE DE MAURICE BLONDEL

Origine, évolution, maturité et achèvement .... 90 fr.

FÉLIX PONTEIL **LA CHUTE DE NAPOLÉON I^er**

et la Crise Française de 1814-1815 (collection Les Grandes Crises de l'Histoire, dirigée par J. Calmette .... 80 fr.

HENRI SUSO **ŒUVRES**

Traduction originale et préface de J. Ancelet-Hustache, collection **Les Maîtres de la Spiritualité Chrétienne** ...... 90 fr.

ROMANS

EMIL STRAUSS **LE MIROIR** 36 fr.

KLEIST **LA MARQUISE D'O** 36 fr.

JEAN PAUL **LA VIE DE FIXLEIN** 56 fr.

COLLECTION BILINGUE

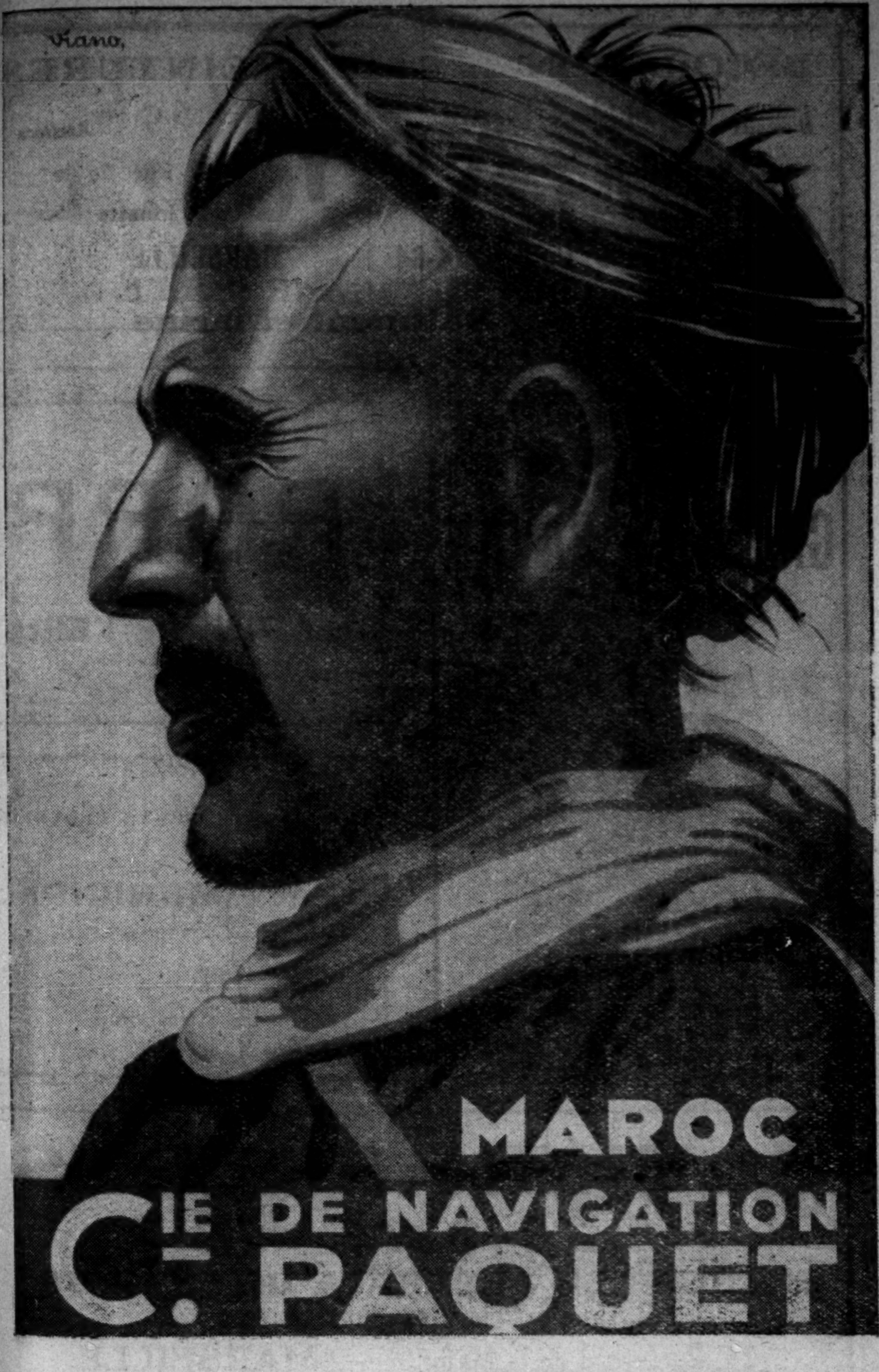
SIR PHILIP SIDNEY **ASTROPHEL ET STELLA** 36 fr.

GOTTFRIED KELLER **SEPT LÉGENDES** 40 fr.

RILKE **LES ÉLÉGIES DE DUINO - SONNETS A ORPHÉE** 56 fr.

HOELDERLIN **POÈMES** 75 fr.

STEFAN GEORGE **CHOIX DE POÈMES** (*alfa*) 80 fr.



MARSEILLE : Siège Social et Services : 90, Bd des Dames, 90
PARIS : Cie de Navigation Paquet - Agence Générale 43, Rue Lafayette

DECORATION — PEINTURES

Bureaux : 2, Rue Vincent-Leblanc

APY

Ateliers : 74, Rue de la Joliette

Tél. : Colbert 14-84. — MARSEILLE

Théâtre - Bâtiment - Marine

Transports Rapides

GRANET - RAVAN

Allées Léon-Gambetta

MARSEILLE

▼

ORAN
ALGER
TUNIS
CASABLANCA

ROPP

La Pipe de l'Elite

CASINO AIX-EN-PROVENCE
MUNICIPAL

Tous les Jeux.
Toutes les Attractions.

ALTIÉRI FRÈRES
S. A.

ENTREPRISE GENERALE DE PEINTURE

—— DECORATION PAPIERS PEINTS ——

26, Boulevard de la Major. — MARSEILLE

C. 07.68 - C. 66.70

SOCIÉTÉ DUMEZ

TRAVAUX PUBLICS — BÉTON ARMÉ

5, Rue de Prony —///— 46, Cours Pierre-Puget

PARIS **MARSEILLE**

ACIERIES ET FONDERIES DU DOUBS

Société Anonyme au Capital de 4.500.000 francs

Usine : Ste-SUZANNE (Doubs)

Spécialité d'Acier Moulé

Sté du VOUTAIN et du BÉTON LÉGER

POUR PLANCHERS ET TOITURES

Béton de Ponce dans toutes ses applications

—— *Références* : ——

Ponts et Chaussées Mm - Marine - Guerre - P.L.M. - Offices H.B.M., etc...

11, Boulevard National — MARSEILLE — Tél. : N. 46-35

CINÉ MADELEINE

Sté Anonyme au capital de 500.000 Frs

36, Avenue Maréchal-Foch

Les plus beaux spectacles cinématographiques dans une très belle salle.

MARSEILLE

L'ENTREPRISE MARITIME ET COMMERCIALE

78, Rue de la République — MARSEILLE

ACCONAGE — MANUTENTION

Téléphone : Colbert 30.38 68.55 - 68.54

Agences à ALGER - ORAN - BONE MOSTAGANEM — PHILIPPEVILLE

HOTEL NAUTIQUE

7, Quai des Belges - MARSEILLE

VUE SUR LE VIEUX PORT TÉLÉPHONE : D. 72.70

Sté Gle DE REMORQUAGE
et de TRAVAUX MARITIMES

Cie CHAMBON

148, Rue Sainte — MARSEILLE

Tél. C. 33.95 Quai des Anglais C. 23.99

Société Provençale de Remorquage

63, Bd des Dames - MARSEILLE

L'ELECTRICITE NAVALE ET INDUSTRIELLE

APPLICATIONS GÉNÉRALES DE L'ÉLECTRICITÉ
MARINE — INDUSTRIE — BATIMENT

434-436, Bd National - MARSEILLE N 15.74
Ad. Tél. : ELECNAVAL-MARSEILLE

5, Rue Beauvau **Cie DE Non FRAISSINET** MARSEILLE

La Corse

Ses montagnes aux cîmes neigeuses.
Son maquis aux senteurs exquises.
Ses rivages baignés de soleil.

LA COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE

Dakar, Guinée, Côte d'Ivoire, Dahomey

par paquebot poste, cargos et navires bananiers

LES TRAVAUX DU MIDI

Société anonyme au Capital de 1.000.000 de Fr.

2, Rue Dejean
MARSEILLE
Tél. : D. 87.46

Entreprise de travaux publics et particuliers
Béton armé - - - -
Adductions d'eau - -

ENTREPRISE GENERALE
— de —
TRAVAUX MARITIMES

DI SCALA

41, Rue Fauchier, 43
MARSEILLE

Tél. : COLBERT 28-3C

Tous travaux de nettoyage, piquage, carénage, ramonage et piquage des chaudières par procédés modernes, décapage au jet de sable, marteaux pneumatiques, appareils modernes pour piquage des tubes de chaudières, nettoyage de ballasts, soutes et tanks à mazout, peinture, charpentage, menuiserie, calfatage

RENSEIGNEMENTS ET DEVIS SUR DEMANDE

MESSAGERIES MARITIMES

12, Boulevard de la Madeleine
PARIS

Services Maritimes Postaux
au départ de FRANCE
assurés en temps de paix dans
les directions ci-après :

EXTREME-ORIENT
PACIFIQUE
COTE ORIENTle d'AFRIQUE
MÉDITERRANÉE ORIENTle

Les MESSAGERIES MARITIMES possèdent une organisation touristique réputée qui assurait avant-guerre des CROISIÈRES dans toutes les régions desservies par leurs paquebots de luxe

R. C. Seine 81.016-176.390

« Actuellement, économiser du combustible, c'est augmenter les possibilités de production »

UTILISEZ LA METHODE ET LES DISPOSITIFS DE VAPORISATION

LE WILLIAM'S

Si vous voulez : Economiser le combustible ; disposer d'un supplément de puissance ; obtenir la siccité parfaite de la vapeur à toutes les allures de marche; éviter les corrosions; supprimer les frais d'entretien intérieur des chaudières.

Adoptez les Vannes Spéciales

« LE WILLIAM'S »

rendant possible l'évacuation journalière des boues, sels calcaires, graisses, quelle que soit la nature des eaux d'alimentation

CONVOQUEZ, sans engagement

7bis, Quai de la Tourette, Colbert 28.17

Casimir BEZ et ses Fils

Adresse télégraphique : LEWILLIAMS
(Paris, Marseille, Lyon, Bordeaux, Lille, Nantes, Léran (Ariège), etc.)

Établissements JULIEN

FABRICANTS DE

PEINTURES - VERNIS - SICCATIFS

1, Traverse de la Madrague. — MARSEILLE

Tél. National 01.48 et 05.02

THÉ DE L'ÉLÉPHANT

P.-L. BIGONNET & Cie

IMPORTATEURS

MARSEILLE - LE HAVRE

Rendez-vous d'Artistes

chez BOSTAND

LA CASCADE

Ses Coquillages
Sa Bouillabaisse
Ses Grillades

MÉNÉLIK

5, Quai de Rive-Neuve, 5

Tél. C. 27.37

Face au Vieux-Port

Cie de

FIVES-LILLE

CONSTRUCTIONS METALLIQUES

7, Rue Montalivet
PARIS (8e)

54, Rue Paradis
MARSEILLE

COMPAGNIE D'ASSURANCES

Le Secours

Accidents - Incendie - Vie - vol

AGENCE :

Direction de Marseille :
M. Maurice DELANGE
1, Rue de la République
Téléphone : C. 23-89

Dyens - Fleuriste

16, Square de la Bourse - **MARSEILLE** — Tél. : D. 56-50

G. BORNAND, Joaillier

6, Rue Paradis, MARSEILLE. — Maison fondée en 1779

BIJOUX de STYLE — HORLOGERIE de HAUTE PRÉCISION

Seul concessionnaire de la Montre PATEK Philippe,

Téléphone : D. 48.76 Représentant Montres ROLEX, etc.

Fernand BARRY

Marcel ROGLIANO

Courtiers Maritimes

AFFRÊTEMENTS

CONSIGNATION

14, Rue Beauvau
Téleg. : BARIROGLI MARSEILLE

BRASSERIE DE STRASBOURG

« EMBASSY »

11, Place de la Bourse, 11

LE GRAND HOTEL

Ed. BORY, Propre

66, La Canebière, 66

Tout ce qui concerne l'ENTRETIEN, la PEINTURE

NAVIRES

CHEMINS DE FER

BATIMENT

OMNIUM - PEINTURE

Société Anonyme de Peinture Industrielle et Navale

69, Rue Saint-Lazare, 69

PARIS

AGENCES A *TUNIS - BONE*
ALGER - CASABLANCA

BUREAU CENTRAL REPLIÉ :
47, *COURS DU VIEUX-PORT*
MARSEILLE

Entrepôt et Usine : Rue du Tonkin

Ambulances Automobiles

Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de

NOIRAULT & Cie

Rue Pythéas, 1, angle Place de la Bourse — MARSEILLE

Téléphone : Colbert 06-09 et 16-15 (Jour et Nuit)

HYGIENE -- CONFORT -- RAPIDITÉ -- SECURITÉ

Ambulances 6 cylindres, PANHARD, HOTCHKISS et PEUGEOT

CHAUFFAGE CENTRAL

LE SPECIALISTE
DU BEAU CHAPEAU
ISOARD
3, Rue Paradis
MARSEILLE

CHEMISIER DE
L'ELITE ELEGANTE
GILL
5, Place de la Bourse
MARSEILLE

REY
Joaillier Orfèvre
39, La Canebière
Téléphone : C 11.56
MARSEILLE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

Félix Vassal
le faïencier verrier
Ses Porcelaines et Cristaux, ses Objets d'Art, ses Fantaisies,
ses Meubles, etc., etc...
CLASSIQUE -- ANCIEN -- MODERNE
118, rue Ed.-Rostand - Prado - MARSEILLE — Tél. : D. 74-61

Cahiers du Sud

PARAISSANT CHAQUE MOIS

Directeur : JEAN BALLARD
Rédacteurs en Chef : Léon Gabriel GROS et Gabriel BERTIN
Correspondants : Joë BOUSQUET (à Carcassonne)
Emile DERMENGHEM (à Alger)

SERVICE PUBLICITE (Extra Régionale)
AGENCE GÉNÉRALE D'EDITION ET DE PUBLICITÉ
Directeur : J.-M. LE BRASSEUR
24, Rue du Quatre-Septembre, 24
PARIS — Tél. Richelieu 61.36

AGENTS GENERAUX
Paris (et région Parisienne) : José CORTI, 11, rue Médicis
Suisse : Editions d'Art A. SKIRA, 4 b, Passage des Lions, Genève

La Revue est en vente dans les librairies principales des villes de France, d'Afrique du Nord et de la Suisse.

Conditions d'Abonnement :

FRANCE ET COLONIES
Un An : 165 francs - *Six Mois :* 100 francs - *Prix du N°* 20 francs
ETRANGER
Un An : 225 francs - *Six Mois :* 125 francs - *Prix du N°* 25 francs
Tout abonnement encaissé par nos soins sera majoré de 10 fr. pour frais de recouvrement

Compte chèques postaux Marseille 137.45

Toute la correspondance administrative et littéraire doit être adressée au siège de la Revue, 10, Cours du Vieux-Port, Marseille. Le Directeur reçoit le mercredi de 18 h. à 20 heures.

Téléphone : D. 53-62

Les manuscrits non insérés ne sont retournés que s'ils sont accompagnés de timbres représentant les frais d'envoi.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

nrf

ROMANS - RÉCITS

Gabriel d'Aubarède : Honnorin ou le Mauvais Esprit 35. »
Marcel Aymé : La Vouivre .... 35. »
J.-P. Falkberget : Lisbet sur la Montagne, *traduit du norvégien* .... 35. »
Marcel Jouhandeau : L'Oncle Henri............ 24. »
Maurice Toesca : Le Tournesol de M^r Picture, *700 ex. sur châtaignier, tirage en deux couleurs* ...... 100. »
Mika Waltari : Un Inconnu vint à la Ferme, *traduit du finnois* .... 24. »

ESSAIS - CRITIQUE - LITTÉRATURE

Maurice Blanchot : Faux Pas .... 53. »
Raymond Dumay : Mon plus calme Visage ...... 26. »
Louis-Martin Chauffier : Chateaubriand ou l'Obsession de la Pureté .... 70. »

THÉATRE

Jean Schlumberger : Théâtre.................. 63. »

HISTOIRE

Journal de l'Estoile, pour le règne de Henri III, présenté et annoté par L.-R. Lefèvre...... 100. »

SCIENCES

Pierre Devaux : Les Aventuriers de la Science.... 36. »
Marius Chadefaud : La Biologie des Champignons. 53. »

POÉSIE

COLLECTION BLANCHE

Vient de Paraître

AUDIBERTI

TOUJOURS

RENÉ LACÔTE

CLAUDE

Pour Paraître prochainement

CHARLES CROS

POÈMES

nrf

romans

La première œuvre :

CLAUDE BONCOMPAIN

LE CAVALIER DE RIOUCLARE

le roman d'où est tiré le grand film que Christian Jaque met en scène.

Édition courante .... **40 fr.**
Éd. originale 600 ex. sur offset. **80 fr.**

Le second roman de

JANE LOISY

EVA ET L'OMBRE

Édition courante .... **40 fr.**
Éd. originale 1.000 ex. sur offset. **80 fr.**

par l'auteur de
UN FRAGMENT DE LA VIE DE CATHERINE BARON
(Grand Prix de la Guilde du Livre, Lausanne 1942)

Nouvelles

ROMAIN ROUSSEL

LE CHIEN DE PIQUE

par l'auteur de **LA VALLÉE SANS PRINTEMPS** **36 fr.**

essais

JEAN-ALBERT SOREL

LE CHEMIN DE CROIX
1939-1940 **30 fr.**

EM. AEGERTER et P. LABRACHERIE

GUILLAUME APOLLINAIRE **48 fr.**

Dans le tome VII de

HIER ET DEMAIN

DANIEL ROPS
Comment connaissons-nous Jésus
suivi de notes, essais et mises au point par PIERRE LAFUE, ADRIEN DANSETTE, SERGE MOREUX, JEAN SAUVENAY, FRANÇOIS LE GRIX, etc... **36 fr.**

RENÉ JULLIARD
sequana

PAUL HAURIGOT

THEATRE

*

NAPOLÉON NOIR
MARIE-CAROLINE

* *

MÉDITERRANÉE
LA FEMME PUNIE

2 vols. Chaque vol. **45 fr.**

GEORGES NEVEUX

THEATRE

*

LE VOYAGE DE THÉSÉE
JULIETTE OU LA CLÉ DES SONGES
MA CHANCE ET MA CHANSON

Un vol. **45 fr.**

CLAUDE-ANDRÉ PUGET

THEATRE

*

LES JOURS HEUREUX
ÉCHEC A DON JUAN
NUIT ET JOUR

* *

LE GRAND POUCET
UN PETIT ANGE DE RIEN DU TOUT

2 vols Chaque vol. **45 fr.**

RENÉ JULLIARD
sequana

Ce qu'il faut savoir
des
BONS DU TRÉSOR

- Ils vous permettront de tirer profit de tout l'argent liquide dont vous n'avez pas immédiatement besoin.
- Les échéances sont à 6 mois, 1 an, 2 ans
- Les coupures sont de 1.000 francs, 5.000, 10.000 et au-dessus
- L'intérêt payé d'avance, est de :
  1,75 % pour un Bon à 6 mois,
  2,25 % pour un Bon à un an,
  2,50 % pour un bon à 2 ans.
- Les Bons sont délivrés au porteur ou à ordre.
- *VOUS TROUVEREZ DES BONS :*
  dans les Caisses Publiques et les Banques ; chez les Agents de change et les Notaires ; auprès des Caisses d'Epargne.

ASSURANCES TOUS RISQUES
TERRESTRES ET MARITIMES

LA CONCORDE
Société Anonyme Capital 40.000.000 (1/2 versé)
Siège Social : 5, Rue de Londres, PARIS
R.C. Seine 96.129

LES ASSURANCES COMMERCIALES
Société Anonyme. Capital : 8.000.000 (1/2 versé)
Siège Social : 72, Rue Saint-Lazare, PARIS
R.C. Seine 272-680 B

Succursale de MARSEILLE :
2, Place Maréchal-Joffre. — *Tél.* : Dragon 14.89 - 14.95

FORMES ET COULEURS

Revue d'Art et de Littérature

Paraît six fois par an à Lausanne (Suisse).

◆ ◆ ◆

DIRECTEUR : ANDRÉ HELD.

Rédacteur en Chef pour la France : Maurice NOEL.

◆ ◆ ◆

Illustré en noir et en couleurs.

Le N° 4 de 1943 est consacré aux *BEAUX-LIVRES* :

Le Nouveau Testament, par François MAURIAC, de l'Académie Française ;

Sur une édition princeps de la Chartreuse de Parme, par Paul HAZARD, de l'Académie Française ;

La Bibliothèque d'un Honnête Homme du XX^{me} *siècle*, par Jean FRETEVAL.

LA GRAVURE DANS LE BEAU LIVRE DE DEMAIN :

Dunoyer de Segonzac illustre les « Géorgiques », par Jacques DE LAPRADE ;

Jean Frelaut en tête-à-tête avec la nature, par ROGER-CLAUDE ;

Les « Phosphorescences » d'Herbert Lespinasse, commentées par Jules SUPERVIELLE ;

Panorama de l'année littéraire, par Emile HENRIOT ;

L'activité poétique, par Léon-Gabriel GROS ;

L'avenir du Cinéma, par Jean PRÉVOST ;

L'Edition et le Livre de luxe en Suisse, par A.-J. BATAILLARD ;

Maurice Barraud, illustrateur, par François FOSCA ;

Etc., etc...

◆ ◆ ◆

ABONNEMENTS. — On peut souscrire des abonnements d'un an (six numéros) à n'importe quelle date. Nous assurons un service régulier de notre Revue aux abonnés français, par envoi postal recommandé. Collections complètes 1942 disponibles : frs 240. — Années 1939 à 1941 épuisées. — PRIX DE L'ABONNEMENT pour 1943 : un an, frs 270. — S'adresser : Maison du Livre Français, Service FORMES ET COULEURS, Rue de la Quarantaine, 18, à Lyon. — Notice sur demande.

PRIX DE LA PLÉIADE

Le Jury du Prix de la Pléiade a tenu sa dernière réunion le mercredi 23 février.

Au cours de ses réunions précédentes, il avait distingué une trentaine de manuscrits, parmi les 450 qui lui avaient été soumis. Par éliminations successives, ce chiffre s'était trouvé réduit à six.

Après délibération, le jury a désigné Enrico par neuf voix sur onze.

Le manuscrit avait été déposé le 19 octobre 1943 sous la devise « Une hirondelle ne fait pas le printemps ».

L'enveloppe, ouverte conformément au règlement du prix, renfermait le nom de M. Mouloudji.

C'est donc M. Mouloudji qui reçoit, pour l'année 1944, le prix de la Pléiade, d'une valeur de Cent mille francs. M. Mouloudji est né d'un père kabyle et d'une mère bretonne ; il a vingt et un ans et il s'est déjà fait connaître comme acteur. Il a débuté au cinéma à 12 ans 1/2 dans « Jenny » de Carné et a joué depuis des rôles importants après avoir gagné sa vie comme ouvrier maçon. Il est venu récemment au théâtre, il a tenu l'emploi du berger dans « Le bout de la route » de Giono. Le manuscrit couronné est son premier ouvrage. Mais il a depuis écrit plusieurs nouvelles et il prépare un roman.

Le Jury avait retenu jusqu'au dernier tour les cinq manuscrits suivants : Le pressoir mystique, Figures. Ceux de la Bonne-Auberge, Mes Inscriptions, La clef des sources, dont les auteurs, après ouverture des enveloppes, se sont trouvé être respectivement Noël Devaulx, Jean Tardieu, G. Wodli, Jean Scutnaire, Dr Gaston Baissette.

Le prix de la Pléiade, qui vient ainsi d'être décerné pour la première fois, est annuel.

Ses conditions pour l'année 1945 seront publiées par la Presse.

MARSEILLE : Siège Social et Services : 90, Bd des Dames, 90
PARIS : Cie de Navigation Paquet - Agence Générale 43, Rue Lafayette

DECORATION PEINTURES

Bureaux : 2, Rue Vincent-Leblanc

APY

Ateliers : 74, Rue de la Joliette

Tél. : Colbert 14-84. — MARSEILLE

Théâtre - Bâtiment - Marine

Transports Rapides

GRANET - RAVAN

Allées Léon-Gambetta

MARSEILLE

ORAN
ALGER
TUNIS
CASABLANCA

ROPP

La Pipe de l'Elite

CASINO AIX-EN-PROVENCE
MUNICIPAL

Tous les Jeux.
Toutes les Attractions.

ALTIÉRI FRÈRES
S. A.

ENTREPRISE GENERALE DE PEINTURE

—— DECORATION PAPIERS PEINTS ——

26, Boulevard de la Major. — MARSEILLE

C. 07.68 - C. 66.70

SOCIÉTÉ DUMEZ

TRAVAUX PUBLICS — BÉTON ARMÉ

5, Rue de Prony —///— 46, Cours Pierre-Puget

PARIS **MARSEILLE**

ACIERIES ET FONDERIES DU DOUBS

Société Anonyme au Capital de 4.500.000 francs

Usine : Ste-SUZANNE (Doubs)

Spécialité d'Acier Moulé

Ste du VOUTAIN et du BÉTON LÉGER

POUR PLANCHERS ET TOITURES

Béton de Ponce dans toutes ses applications

——— *Références* : ———

Ponts et Chaussées Mm - Marine - Guerre - P.L.M. - Offices H.B.M., etc...

11, Boulevard National — MARSEILLE — Tél. : N. 46-35

CINÉ MADELEINE

Sté Anonyme au capital de 500.000 Frs

36, Avenue Maréchal-Foch

Les plus beaux spectacles cinématographiques dans une très belle salle.

MARSEILLE

L'ENTREPRISE MARITIME ET COMMERCIALE

78, Rue de la République — MARSEILLE

ACCONAGE — MANUTENTION

Téléphone : Colbert 30.38
68.55 - 68.54

Agences à ALGER - ORAN - BONE
MOSTAGANEM — PHILIPPEVILLE

HOTEL NAUTIQUE

7, Quai des Belges - MARSEILLE

VUE SUR LE VIEUX PORT TÉLÉPHONE : D. 72.70

Sté Gle DE REMORQUAGE
et de TRAVAUX MARITIMES
Cie CHAMBON
148, Rue Sainte — MARSEILLE

Tél. C. 33.95 Quai des Anglais C. 23.99
Société Provençale de Remorquage
63, Bd des Dames - MARSEILLE

L'ELECTRICITE NAVALE ET INDUSTRIELLE

APPLICATIONS GÉNÉRALES DE L'ÉLECTRICITÉ
MARINE — INDUSTRIE — BATIMENT

434-436, Bd National - MARSEILLE N 15.74
Ad. Tél.: ELECNAVAL-MARSEILLE

5, Rue Beauvau **Cie DE Non FRAISSINET** MARSEILLE

La Corse

Ses montagnes aux cîmes neigeuses.
Son maquis aux senteurs exquises.
Ses rivages baignés de soleil.

LA COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE

Dakar, Guinée, Côte d'Ivoire, Dahomey

par paquebot poste, cargos et navires bananiers

LES TRAVAUX DU MIDI

Société anonyme au Capital de 1.000.000 de Fr.

2, Rue Dejean
MARSEILLE
Tél. : D. 87.46

Entreprise de travaux publics et particuliers
Béton armé - - - -
Adductions d'eau - -

ENTREPRISE GENERALE
— de —
TRAVAUX MARITIMES

DI SCALA
41, Rue Fauchier, 43
MARSEILLE
Tél. : Colbert 28-30

Tous travaux de nettoyage, piquage, carénage, ramonage et piquage des chaudières par procédés modernes, décapage au jet de sable, marteaux pneumatiques, appareils modernes pour piquage des tubes de chaudières, nettoyage de ballasts, soutes et tanks à mazout, peinture, charpentage, menuiserie, calfatage

—: *RENSEIGNEMENTS* :—
ET DEVIS SUR DEMANDE

MESSAGERIES MARITIMES
12, Boulevard de la Madeleine
PARIS

Services Maritimes Postaux
au départ de FRANCE
assurés en temps de paix dans
les directions ci-après :
EXTREME-ORIENT
PACIFIQUE
COTE ORIENT^le d'AFRIQUE
MÉDITERRANÉE ORIENT^le

Les MESSAGERIES MARITIMES possèdent une organisation touristique réputée qui assurait avant-guerre des CROISIÈRES dans toutes les régions desservies par leurs paquebots de luxe

R. C. Seine 81.016-176.800

« Actuellement, économiser du combustible, c'est augmenter les possibilités de production »
UTILISEZ LA METHODE ET LES DISPOSITIFS DE VAPORISATION

LE WILLIAM'S

Si vous voulez : Economiser du combustible ; disposer d'un supplément de puissance ; obtenir la siccité parfaite de la vapeur à toutes les allures de marche; éviter les corrosions; supprimer les frais d'entretien intérieur des chaudières.

Adoptez les Vannes Spéciales
« LE WILLIAM'S »
rendant possible l'évacuation journalière des boues, sels calcaires, graisses, quelle que soit la nature des eaux d'alimentation

CONVOQUEZ, sans engagement
7bis, Quai de la Tourette, Colbert 28.17

Casimir BEZ et ses Fils
Adresse télégraphique : LEWILLIAMS
(Paris, Marseille, Lyon, Bordeaux, Lille, Nantes, Léran (Ariège), etc.)

Établissements JULIEN

FABRICANTS DE

PEINTURES - VERNIS - SICCATIFS

1, Traverse de la Madrague. — MARSEILLE

Tél. National 01.48 et 05.02

THÉ DE L'ÉLÉPHANT

P.-L. DIGONNET & Cie

IMPORTATEURS

MARSEILLE - LE HAVRE

Rendez-vous d'Artistes chez ROSTAND

LA CASCADE

Ses Coquillages
Sa Bouillabaisse
Ses Grillades

●

MÉNÉLIK

5, Quai de Rive-Neuve, 5
Tél. C. 27.37
Face au Vieux-Port

Cie de

FIVES-LILLE

CONSTRUCTIONS METALLIQUES

7, Rue Montalivet
PARIS (8e)

54, Rue Paradis
MARSEILLE

COMPAGNIE D'ASSURANCES

Le Secours

Accidents - Incendie - Vie - vol

AGENCE :

Direction de Marseille :
M. MAURICE DELANGE
1, Rue de la République
Téléphone : C. 23-89

Dyens - Fleuriste

16, Square de la Bourse - **MARSEILLE** — Tél. : D. 56-50

G. BORNAND, Joaillier

6, Rue Paradis, MARSEILLE. — Maison fondée en 1779
BIJOUX de STYLE — HORLOGERIE de HAUTE PRÉCISION
Seul concessionnaire de la Montre PATEK Philippe,
Téléphone : D. 48.76 Représentant Montres ROLEX, etc.

Fernand BARRY
Marcel ROGLIANO
Courtiers Maritimes
AFFRÊTEMENTS
CONSIGNATION
14, Rue Beauvau
Télég. : BARIROGLI
MARSEILLE

Tout ce qui concerne l'ENTRETIEN, la PEINTURE
NAVIRES
CHEMINS DE FER
BATIMENT
OMNIUM - PEINTURE
Société Anonyme de Peinture Industrielle et Navale
69, Rue Saint-Lazare, 69
PARIS

AGENCES A *TUNIS - BONE*
ALGER - CASABLANCA

BUREAU CENTRAL REPLIÉ :
47, *COURS DU VIEUX-PORT*
MARSEILLE
Entrepôt et Usine : Rue du Tonkin

BRASSERIE DE STRASBOURG
« EMBASSY »
11, Place de la Bourse, 11

LE GRAND HOTEL
Ed. BORY, Propre
66, La Canebière, 66

Ambulances Automobiles
Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de
NOIRAULT & Cie
Rue Pythéas, 1, angle Place de la Bourse — MARSEILLE
Téléphone : Colbert 06-09 et 16-15 (Jour et Nuit)
HYGIENE -- CONFORT -- RAPIDITÉ -- SECURITÉ
Ambulances 6 cylindres, PANHARD, HOTCHKISS et PEUGEOT.
CHAUFFAGE CENTRAL

LE SPECIALISTE
DU BEAU CHAPEAU
ISOARD
3, Rue Paradis
MARSEILLE

CHEMISIER DE
L'ELITE ELEGANTE
GILL
5, Place de la Bourse
MARSEILLE

REY
Joaillier Orfèvre
39, La Canebière
Téléphone : C 11.56
MARSEILLE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

Félix Vassal
le faïencier verrier
Ses Porcelaines et Cristaux, ses Objets d'Art, ses Fantaisies,
ses Meubles, etc., etc...
CLASSIQUE -- ANCIEN -- MODERNE
118, rue Ed.-Rostand - Prado - MARSEILLE — Tél. : D. 74-61

Cahiers du Sud

PARAISSANT CHAQUE MOIS

Directeur : JEAN BALLARD
Rédacteurs en Chef : Léon Gabriel GROS et Gabriel BERTIN
Correspondants : Joë BOUSQUET (à Carcassonne)
Emile DERMENGHEM (à Alger)

SERVICE PUBLICITE (Extra Régionale)
AGENCE GENERALE D'EDITION ET DE PUBLICITE
Directeur : J.-M. LE BRASSEUR
24, Rue du Quatre-Septembre, 24
PARIS. — Tél. : Richelieu 61.36

AGENTS GENERAUX

Paris (et région Parisienne) : José CORTI, 11, rue Médicis
Suisse : Editions d'Art ALBERT SKIRA, 4 bis, Passage des Lions, Genève

La Revue est en vente dans les librairies principales des villes de France, d'Afrique du Nord et de la Suisse.

Conditions d'Abonnement :

FRANCE ET COLONIES

Un An : 165 francs. — *Six Mois* : 100 francs. — *Prix du N°* 20 francs

ÉTRANGER

Un An : 225 francs. — *Six Mois* : 125 francs. — *Prix du N°* 25 francs

Tout abonnement encaissé par nos soins sera majoré de 10 frs. pour frais de recouvrement

Compte chèques postaux Marseille 137.45

Toute la correspondance administrative et littéraire doit être adressée au siège de la Revue, 10 Cours du Vieux-Port, Marseille. Le Directeur reçoit le mercredi de 18 h. à 20 heures.

Téléphone : D. 53-62

Les manuscrits non insérés ne sont retournés que s'ils sont accompagnés de timbres représentant les frais d'envoi.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE

collections

HIER ET DEMAIN

en tête du

TOME VIII

GERMAINE BEAUMONT

L'enfant du lendemain

suivi de notes, essais et mises au point

par

PIERRE LAFUE, SERGE MOREUX,
ADRIEN DANSETTE, JEAN SAUVENAY,
FRANÇOIS LE GRIX, etc...

I vol. **45** fr.

TOME IV

de

LITTÉRATURE

nouvelles, essais, poèmes,
contes, comédies

par

ROBERT ANTELME, LOUISE BRESSON,
JEANNE DE CASTRO, JEAN-LOUIS CURTIS,
JEAN LARCENA, RENÉ LEFÈVRE,
FERNAND LEQUENNE, JEAN LOISY,
JEAN MASSIN, C.-A. PUGET, HENRI RODE,
MAURICE TOESCA, NICOLE VEDRÈS.

I vol. **40** fr.

RENÉ JULLIARD
sequana

nouveautés

CLAUDE ROY

LA MER A BOIRE

nouvelles

par l'auteur de **SUITE FRANÇAISE**

I vol. **45** fr

JEAN GOMÈS

OUI, A LA MAJORITÉ

roman.

par l'auteur de **FEUX INTÉRIEURS**

I ort vol. **60** fr.

ALPHONSE MÉTÉRIÉ

LES CANTIQUES DE FRÈRE MICHEL

poèmes

600 exemplaires numérotés sur chiffon. **50** fr.

ALBERT RÈCHE

VIE DE JEAN MERMOZ

un homme...

I vol. **45** fr.

D[R] MARC NEDELEC

ESSAI SUR LA RÉFORME DE LA MÉDECINE

Un livre qui intéressera aussi bien les médecins que les malades d'aujourd'hui et de demain.

I vol. **48** fr.

RENÉ JULLIARD
sequana

MUSIQUE ENREGISTREE

L'ETOILE, *d'Emmanuel Chabrier.*
(Sélection en cinq disques *Pathé*)

Créée assez obscurément en 1877, l'*Etoile* a du attendre plus d'un demi-siècle la consécration que donne le succès auprès du grand public. Tenue depuis longtemps en haute estime par les musiciens avertis, cette œuvre charmante s'affirma aux yeux de tous, lors de sa reprise à l'Opéra-Comique en 1941, comme un authentique chef d'œuvre. Qu'une partition aussi remarquable, débordante de jeunesse et d'esprit, ait pu être à ce point méconnue et aussi longtemps, voilà qui nous étonnerait si nous ne savions que c'est le sort commun à toutes les œuvres vraiment originales de devoir se frayer péniblement leur voie à travers les préjugés et les routines. Et si nous nous félicitons de cette éclatante réhabilitation, nous ne pouvons nous défendre de penser que ceux-là mêmes qui redent aujourd'hui justice à Chabrier conservent peut-être dans leurs oubliettes des ouvrages qui devront s'imposer contre eux, et dont nos petits-fils s'indigneront à juste titre qu'ils n'aient pas trouvé auprès de nous l'accueil qui leur est dû.

Donc, l'*Etoile* a enfin pris sa place au firmament musical, et parmi les astres de première grandeur. Le livret, de Leterrier et Vanloo, qui parut complètement loufoque aux critiques de 1877, ne saurait dérouter désormais un public habitué aux gags de Charlot et des frères Marx ; malgré nombre de détails saugrenus, il faut bien reconnaître que son point de départ est intéressant et qu'il sait tirer le meilleur parti d'une

VIENT DE PARAITRE

MAURICE GENEVOIX

EVA CHARLEBOIS

Roman

Un Volume .... 35 frs

FLAMMARION

Robert Laffont, *Editeur.*

" SOUS LE SIGNE D'ARION "

Une collection d'ouvrages en vers et en prose et relatifs à la poésie.

Ouvrages déjà parus :

LUC ESTANG
Invitation à la poésie.... 33 francs

TOURSKY
Connais ta liberté....... 40 francs

G. E. CLANCIER
Le paysan céleste .... 33 francs

Ouvrages à paraître :

GABRIEL AUDISIE
Poèmes du lustre noir

ANDRÉ SALMON
Odeur de poésie

MICHEL MANOLL
Gouttes d'ombre

RENÉ-GUY CADOU
La vie rêvée

Tous les ouvrages de cette collection paraissent sous la même présentation, dans le format in-8° Tellière. Il est fait pour chaque volume un tirage restreint sur papier de Rives à la forme.

19, rue Venture **Marseille**

intrigue aux perpétuels rebondissements. Chabrier, musicien du cocasse, y trouva un terrain de choix, et son génie de la fantaisie y fit éclore les floraisons les plus baroques, les plus aériennes. Avec une étonnante sûreté de touche, il tire des effets imprévus de tous les éléments mis en jeu, rythmes capricants, orchestration malicieuse, et cette mélodie souverainement aisée, qui peut sans effort aller de la parodie grotesque à la plus délicate poésie. De ce qui aurait pu n'être qu'une farce assez banale, il fait un véritable joyau musical, auprès duquel Messager paraît lourd et Offenbach sans verve. Toutes proportions gardées, c'est aux fantaisies shakespeariennes qu'on songe en feuilletant cette partition à la fois si riche et si légère ; écoutez plutôt la rêveuse romance de l'étoile, dans ses voiles couleur du temps, le pétulant rondeau du Colporteur, les couplets de Laoula, où la ligne mélodique la plus exquise nous conduit à un irrésistible effet comique, la scène du Pal, et ce duo de la Chartreuse verte, où Chabrier se moque éperdûment des procédés dramatiques chers au grand opéra des Halevy et des Donizetti. Mais je m'arrête, il faudrait tout citer.

Du moins pourrez-vous entendre l'essentiel de ce chef-d'œuvre en écoutant la sélection en cinq disques que vient d'éditer Pathé. Une brillante distribution réunit autour de Fanely Revoil (Lazuli) et de Lucie Thelin (la princesse Laoula), René Herent (Ouf 1er), André Balbon (Siroco). René Bonneval, Jeanne Mattio et Alban Derroja ; les chœurs et l'orchestre de l'Opéra-Comique sont dirigés par Roger Desormière. Je ne crois pas que l'*Etoile* puisse être mieux réalisée ; ces cinq disques doivent rencontrer le plus franc succès, aussi bien auprès des amateurs délicats qu'auprès du grand public.

Je vous parlerai prochainement d'une autre grande sélection lyrique : l'Othello de Guiseppe Verdi. (*Columbia*).

Gaston MOUREN.

LANZA DEL VASTO

LE PELERINAGE AUX SOURCES

L'Opinion de la Critique

Ce récit a une valeur littéraire qui suffirait à en rendre la lecture très précieuse. Il est écrit dans une langue sonore, pleine d'un rythme à la fois solennel et simple et telle qu'elle fait parfois songer, sans aucun souci d'imitation, aux puissantes coulées de la prose claudélienne.

Maurice BLANCHOT.

...La confirmation d'un grand talent par un beau livre où rien n'est inutile.

(CANDIDE)

...Je ne connais guère d'aussi bons livres (mis à part ses autres mérites) pour introduire à l'étude de l'Inde passée, présente — et peut-être future.

René DAUMAL.

Le « Pèlerinage aux Sources » *est un livre qu'on n'épuise pas en une seule lecture. Son accent d'aventure risque d'effacer dans l'esprit la voix grave qui s'extasie en de véritables poèmes en prose sur les splendeurs de la faune et de la flore, qui dénombre les trésors d'une vieille civilisation et qui médite sur la condition de l'homme. La voix de l'artiste et du penseur est à retrouver sous celle du voyageur qui retient d'abord.*

Luc ESTANG.

Un fort vol. 62 fr. **EDITIONS DENOËL**

S. N. C. F.

La S. N C. F rappelle qu'en application des textes officiels, le Chemin de Fer n'est actuellement tenu d'assurer le transport des Voyageurs que par les trains réguliers et dans la seule limite des places disponibles,

Les circonstances exceptionnelles ont imposé ces conditions de rigueur. Dans une nécessité d'ordre public, la S.N.C.F. doit veiller à la stricte exécution des règles applicables à l'admission des Voyageurs dans les voitures. Le Voyageur qui n'a pu louer sa place et qui se déclasse est ainsi tenu de payer le supplément prévu par les tarifs, ainsi que la jurisprudence a eu à le reconnaître maintes fois dans les cas de l'espèce.

LE

BON D'ÉPARGNE

par les avantages qui lui sont attachés : intérêt 3 % net d'impôts sur les valeurs mobilières, facilités de remboursement anticipé, etc...

Constitue le placement le plus avantageux et le plus commode.

Placez vos disponibilités en

BONS D'ÉPARGNE

BE 14

nrf

ROMANS

André Dhotel : Nulle Part .... 35. »
'ules Illyès : Ceux de Puztas .... 45. »
Alfred Jarry : La Dragonne .... 50. »
James Joyce : Dedalus .... 50. »
Ernst Jünger : Jeux africains .... 40. »

NOUVELLES

Raymond Dumay : Le Printemps des Hommes ... 36. »

THÉATRE

Paul Claudel : Le Soulier de Satin, *édition pour la scène, établie en collaboration avec J.-L. Barrault*. 42. »
Shakespeare : Othello, *texte français de Georges Neveux* 27.50

COLLECTION MÉTAMORPHOSES

Marcel Lecomte : L'Accent du Secret .... 30. »

HISTOIRE - SCIENCES

Jérôme Carcopino : Le Maroc Antique, *Collection "La Suite des Temps"* .... 130. »
Jean Rostand : La Vie des Vers à Soie, *Collection "HISTOIRES NATURELLES"* .... 55. »

RENE MASSAT NOUS PARLE DE VERLAINE

AU THÉATRE DES FLEURS

Le mercredi 26 avril, la saison du Théâtre des Fleurs faisait sa clôture en beauté. Une remarquable conférence de René Massat rendait hommage à Verlaine, à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance.

« Nul homme ne ressemblait autant à sa légende », a-t-on dit de Verlaine ; et cela, certes, n'était pas flatteur pour lui, car la légende était triste. Mais chez les créateurs, les pires légendes s'effacent devant l'œuvre ; c'est elle qu'il faut juger et non pas les circonstances qui ont pu lui servir de prétexte : tel est l'avertissement que nous donne René Massat en abordant la tragi-comédie conjugale du « pauvre Lélian ».

Sachons-lui gré de ne s'être pas aventuré, après cette prise de position catégorique, dans la dissection impudente où certains biographes se sont complus, et de ne s'être attaché aux détails de la vie que dans la mesure où ils expliquent l'homme et l'œuvre.

Massat nous présenta l'œuvre de Verlaine encadrée dans sa biographie, seule formule possible pour ce poète de la sincérité.

Passant sur les détails connus mais nécessaires, je me contenterai de noter quelques idées et jugements nouveaux glanés, çà et là, dans cette riche conférence.

Appeler Verlaine le poète de la sincérité peut sembler banal, tout poète étant, par définition, sincère. Il n'en est rien, hélas ! car en art, plus que partout ailleurs, il est des sincérités spécieuses. Les poètes ne sont pas sincères parce qu'ils sont lyriques.

Cette défiance tombe quand nous abordons Verlaine. Dédaigneuse des orchestrations bruyantes, sa poésie donne « *une impression d'écoute venue du plus lointain de l'être* ». Le rythme est commandé par la sensation, et c'est ce qui explique toute l'originalité de Verlaine.

Cette originalité n'est que formelle, les thèmes qu'il a chantés, sont ceux des Romantiques, mais alors que chez eux la sensation aussitôt née est embrigadée par la raison qui l'enfle et la déforme pour tâcher de lui donner une portée générale, chez Verlaine, elle chemine nue, dans une « *indécise précision* », *pareille à une image furtive où les ombres et les tâches de lumière se mélangent.*

Massat définit très bien ce mode d'expression si intime — « *cette montée d'un moment intense de nous-même dans le temps* » — en le qualifiant de mode « *mineur* », par opposition au « *majeur* » de la poésie ouverte en pleine lumière sur le général.

Verlaine est le poète de la sensation, mais non de la pensée ; là-dessus, sa vie s'accorde avec son œuvre. La conversion n'implique chez lui aucun renoncement de l'esprit. Il admet tout le dogme sans discussion — et pour cela, l'Eglise peut, à bon droit, le revendiquer, — mais

aux

EDITIONS DU SEUIL

1, rue des Poitevins, Paris VIe

ABRAHAM
SACRIFIANT

TRAGÉDIE FRANÇAISE
DE
THÉODORE DE BÈZE

20 LITHOGRAPHIES
DE
LÉON GISCHIA

Un volume in-4° 28 × 22,5 de 124 pages, *composé* en Garamond corps 18 romain et italique, *imprimé* par le Maître-artisan Raymond Jacquet, *orné* de vingt lithographies de Léon Gischia tirées sur les presses à bras de Mourlot frères par Célestin pressier, *plié* en feuilles dans une couverture rempliée, sous cristal, avec double emboîtage imprimé au balancier. Chaque exemplaire est numéroté à la presse.

JUSTIFICATION DU TIRAGE

3 ex. sur Japon Impérial dont 2 hors-commerce, numérotés de 1 à 3	10.000 fr.
5 ex. sur Mûrier d'Annam, numérotés de 4 à 8	5.000 fr.
10 ex. sur Auvergne à la main du Val de Laga, numérotés de 9 à 18	3.500 fr.
12 ex. sur Vélin pur chiffon des Papeteries d'Arches, numérotés de 19 à 30.	3.000 fr.
Chacun de ces 30 premiers exemplaires est accompagné d'une suite des illustrations sur Chine.	
238 ex. sur Vélin pur chiffon des Papeteries d'Arches, numérotés de 31 à 268.	2.000 fr.

★

POÈTES et GRAVEURS

PIERRE EMMANUEL

Memento des vivants — ***Eau-forte de M. Gromaire***

ANDRÉ FRÉNAUD

Les Mystères de Paris — ***Pointe sèche de J. Villon***
Préface de P. Eluard

JEAN TARDIEU

Poèmes — ***Burin de R. Vieillard***

★

LANZA DEL VASTO

Choix — ***Bois originaux de l'auteur***

Chaque volume 24,5 × 19 de 64 et 72 pages, composé en Baskerville corps 12 et 14, imprimé pour la typographie et les bois par l'imprimerie Louis Jeanrot et pour les frontispices par les Maîtres-tailledouciers Roger Lacourière et Leblanc. Couverture rempliée sous cristal.

JUSTIFICATION DU TIRAGE

12 ex. sur Vélin filigrané des Papeteries d'Arches, numérotés de 1 à 12....	500 fr.
5 ex. sur Vélin filigrané des Papeteries de Lana, numérotés de 13 à 17 ...	350 fr.
Chacun de ces 17 premiers exemplaires sont accompagnés d'un état des gravures sur Chine, Japon ou Arches.	
195 ex. sur Vélin filigrané des Papeteries de Lana, numerotés de 18 à 213.	200 fr.

il n'est pas vraiment Chrétien car le sens profond du péché, si violent chez Baudelaire, lui manque : ce qui lui en tient lieu, c'est le sens des convenances sociales. Durant son aventure avec Rimbaud, sa grande souffrance morale est de se sentir en marge de la société, et c'est là, comme l'a très bien montré Massat, le fossé qui sépare si profondément les deux poètes.

Rimbaud est un primitif, né avant le péché, il ignore la socialisation des sentiments et vit sa vie psychologique propre, sans se soucier des lois de masses qui ne l'affectent pas : en un mot il est immoraliste.

Verlaine, au contraire, reste toujours en plein conformisme sentimental. Il ne peut suivre Rimbaud jusqu'au bout dans son évasion car il se sent lié à la société ; il reste un civilisé. Et lors de sa conversion, il n'est pas seulement le pêcheur repentant mais aussi le civilisé heureux de rentrer dans la norme et de reprendre le joug social de sa race. Alors que Rimbaud fut un mage, Verlaine ne fut qu'un trouvère, et c'est pourquoi il n'eût pas de continuateurs.

Des poèmes nombreux et bien choisis illustraient la conférence. La maîtrise de diction de M. René Fleur, avec son art de faire ressortir le moindre détail et sa virtuosité dans la fantaisie, l'ingénuité très « *Bonne-Chanson* » de Mlle Georgette Debord, nous rendirent au mieux la magie du poète-musicien.

Cette poésie, en effet, rejoint la musique et dans ce qu'elle a de meilleur.

Néanmoins, l'art de Verlaine est trop subtil pour s'accommoder d'une mélodie arbitraire qui viole fatalement son rythme propre « *Le clair de lune* », de Fauré, est une belle mélodie, mais ce n'est plus le poème de Verlaine, c'est une *chose différente*.

Pourtant, le récital des mélodies qui suivit, et où se rencontraient Charles Bordes, Debussy, Chausson et Fauré n'était pas déplacé. Mlle Hélène Debrabant, bien secondée par l'accompagnement nuancé de Mlle Martin-Philippart, eût toute la subtilité nécessaire pour interpréter ces fragiles chefs-d'œuvre qui ne s'accommodent que de la perfection.

Ils n'ajoutent rien au charme de Verlaine, sans doute, mais ils apportent quelque chose à sa gloire.

R.-A. HUGUET.

REY

Joaillier - Orfèvre

39, La Canebière

Téléphone : C. 11.56

MARSEILLE

"LA BELLE ÉTOILE"

C'est le titre d'une collection nouvelle d'ouvrages inédits *dont le tirage, exécuté en deux couleurs par les meilleurs imprimeurs de Paris, sera limité à 25 exemplaires sur papier d'Arches et 950 exemplaires sur vélin de Renage, numérotés.*

Le premier volume est un récit de

DOMINIQUE ROLIN

ANNE LA BIEN-AIMÉE

avec une eau-forte
en frontispice par
l'auteur

Les admirateurs des "Marais" retrouveront ici l'étrange force d'évocation, ce sens du tragique, cette imagination puissante qui ont classé Dominique Rolin au premier rang de la jeune littérature.

L'exemplaire sur Arches . . . . 550 fr.
L'exemplaire sur vélin de Renage . . . . . 250 fr.

Paraîtront ensuite des ouvrages inédits de Rainer Maria Rilke, Lanza del Vasto, Luc Dietrich, etc.

CHEZ DENOËL

LORENZY-PALANCA

PARFUMEURS

& Cie

Siège Social : 62, Boul. des Dames - MARSEILLE

La bonne vieille marque

à renommée méditerranéenne

8 Maisons de Vente :

MARSEILLE : 41, La Canebière
31, Rue Saint-Férréol
62, Rue de la République

ALGER : 16, Rue d'Isly
28, Rue Bab-Azoum
25, Rue de la Bouzaréah
29, Rue Mogador

ORAN : 10, Boulevard Clémenceau

INSTITUTS DE BEAUTÉ : 41, La Canebière, Marseille
16, Rue d'Isly - Alger
10, Bd Clémenceau - Oran

REVUE DES REVUES

L'Echo des Etudiants a consacré récemment un numéro à un hommage à Valéry-Larbaud. Malgré quelques articles intéressants, le numéro était assez maigre et l'hommage incomplet : aussi, nous attendons celui qu'annonce *Confluences*. Un retour à Larbaud ? Ce serait l'indice d'un retour à la Littérature. Il est plus à souhaiter qu'à craindre (sous l'égide de Larbaud), puisque celui-ci a précisément restitué à l'idée de littérature son vrai sens. Son œuvre souligne qu'elle est la connaissance de l'art d'écrire et qu'ainsi elle ne s'oppose pas à la vie ; au contraire, elle s'y enracine. Et puis, Larbaud est à l'origine de tant de choses...

Depuis bien longtemps nous n'avions plus eu la joie de voir son nom inscrit sur un sommaire. *Poésie 44* (n° 17), nous la procure avec *Sous l'Invocation de Saint-Jérôme*, réflexions sur le Traducteur et l'Art de la traduction : toujours ce « beau souci » du métier littéraire qui occupe Larbaud, chez qui l'humaniste sert l'artisan. Cet essai s'apparente aux meilleures pages de *Technique*.

Oté ce texte, le sommaire du numéro reste riche. Un bel ensemble de poètes : Jouve, Leiris, Emmanuel, Frénaud. Un essai d'Albert Camus, les Chroniques habituelles. Cependant, une revue comme *Poésie 44* se doit non seulement de servir à la re-présentation des noms illustres ou classés de notre époque, mais encore de provoquer la révélation de noms nouveaux. Je suis très exigeant — on doit l'être pour des amis qu'on estime — mais j'aimerais qu'elle s'appliquât à cette tâche plus encore qu'elle ne le fait.

Le numéro 11 de *Méridien* s'ouvre par un poème de Pierre Emmanuel. Parmi les autres textes intéressants qu'il renferme, signalons les poèmes de G.-E. Clancier et de J.-M. Gerbault, la prose d'Henri Rode. Les notes et chroniques de *Méridien* sont toujours pertinentes.

Henri Lemaître essaie de justifier le titre, *Psyché*, que *Pyrénées* donne à son dernier numéro. Ce titre est beau ; était-il nécessaire ? J'avoue que j'aperçois mal cette nécessité. C'est un numéro de revue dont les textes se relient, ni mieux ni plus mal que ceux d'une autre revue. Certains sont excellents, et je citerai l'essai sur Mozart de Pierre Darmangeat et le poème d'Audiberti.

Le cheval qui court multiplie
la musique de son profil.
Du col à la croupe polie
elle vole. Ainsi vole-t-il.

Je suis très en retard avec *Confluences*. Essayons de ne pas oublier l'essentiel des 27, 28 et 29. Il y a un texte magnifique par numéro. C'est beaucoup — et que demander de plus ?

N° 27 : *La Lettre*, de Michaux :

« *...La mort prit les uns. La prison, l'exil, la faim prit les autres. De grands sabres de frisson nous ont traversés, l'abject et le sournois ensuite nous ont traversés...*

...L'ardeur en secret, l'adieu à la vérité, le silence de la dalle, le cri du poignardé, l'ensemble du repos glacé et des sentiments qui brûlent a été notre ensemble et la route du cheval perplexe, notre route... »

Numéro 28 : Le poème de Lewis Caroll, traduit par Henri Parizot. Le commente, s'y appesantisse qui voudra. Moi je ne peux pas, j'ai été trop heureux en le lisant. Trop long pour être cité, il est admirable — loufoque et beau, d'un bout à l'autre. S'il déchaîne irrésistiblement le rire, il faudrait insister sur la qualité, sur l'évidence de ce rire. Mais on alourdirait tout.

Numéro 29 : la nouvelle de John Steinbeck.

Signalons encore les poèmes d'Atlan, de Luc Decaunes, de T. Tristan, ceux de Victor-Michel Sager, les *Brefs* d'Alain Borne, les nouvelles de Paroutaud et de Rode. Un très beau texte de Thomas de Quincey accompagne l'essai de Georges Lafourcade. La partie compte rendus, excessivement nourrie est parfois, de ce fait, un peu confuse. On retient pourtant les chroniques de Jacquier, François Cuzin et Bertelé.

Le premier numéro de *Messages*, nouvelle formule, arrive trop tard pour que j'en parle aujourd'hui. Comme il est important, nous y reviendrons.

Jean TORTEL.

ECHO

Le jury du Roman populiste, réuni sous la présidence de Léon Lemonnier, vient d'attribuer son prix annuel à Jean Merrien, auteur de *Bord à bord*. C'est le roman d'une amitié ; le personnage qui raconte l'histoire a un ami auquel il est tout dévoué, qui a toutes les qualités d'un artiste, mais aucun sens moral ; l'homme s'emploie constamment à sauver ce malheureux.

Jean Merrien, qui a été longtemps marin, est actuellement libraire à Rennes ; il a déjà publié deux autres romans aux Editions de la N.R.F.

Des voix sont allées également à Jean-Paul Coutisson pour son roman *Rien que des hommes*, qui est l'histoire d'un groupe d'hommes se livrant au travail obligatoire.

Cahiers du Sud

PARAISSANT CHAQUE MOIS

Directeur : JEAN BALLARD
Rédacteurs en Chef : Léon Gabriel GROS et Gabriel BERTIN
Correspondants : Joë BOUSQUET (à Carcassonne)
Emile DERMENGHEM (à Alger),

SERVICE PUBLICITE (Extra Régionale)
AGENCE GENERALE D'EDITION ET DE PUBLICITE
Directeur : J.-M. LE BRASSEUR
24, Rue du Quatre-Septembre, 24
PARIS. — Tél. : Richelieu 61.36

AGENTS GENERAUX

Paris (et région Parisienne) : José CORTI, 11, rue Médicis
Suisse : Éditions d'Art ALBERT SKIRA, 4 bis, Passage des Lions, Genève

La Revue est en vente dans les librairies principales des villes de France, d'Afrique du Nord et de la Suisse.

Conditions d'Abonnement :

FRANCE ET COLONIES

Un An : 165 francs. — *Six Mois* : 100 francs. — *Prix du N°* 30 francs

ÉTRANGER

Un An : 225 francs. — *Six Mois* : 125 francs. — *Prix du N°* 35 francs

Tout abonnement encaissé par nos soins sera majoré de 10 frs. pour frais de recouvrement

Compte chèques postaux Marseille **137.45**

Toute la correspondance administrative et littéraire doit être adressée au siège de la Revue, 10 *Cours du Vieux-Port, Marseille. Le Directeur reçoit le mercredi de* 18 *h. à* 20 *heures.*

Téléphone : D. 53-62

Les manuscrits non insérés ne sont retournés que s'ils sont accompagnés de timbres représentant les frais d'envoi.

nouveautés

ROBERT MOREL

LA MÈRE

Vie de Marie

Édition originale : 600 ex. 1 vol. in-16 Jésus, vignettes et lettrines de LE CAMPION.... **100 fr.**

Édition courante........................ **50 fr.**

A. LAVONDES

LE ROYAUME DES ABEILLES ET SES TRÉSORS

Préface de Marc Bernard

"Épousailles en plein ciel"

1 volume................................ **45 fr.**

FERNAND LEQUENNE

PLANTES SAUVAGES

"Un livre de botanique ?... Non, un Voyage au pays des merveilles"

Édition originale : 1000 ex. avec vignettes et lettrines de LE CAMPION, 1 vol. in-16 Jésus .... **120 fr.**

Édition courante........................ **60 fr.**

romans

THYDE MONNIER

LA DEMOISELLE

roman

"Dans le Cycle de Nans le Berger"

Édition originale : 600 ex. 1 vol. in-16 Jésus, vignettes et lettrines de LE CAMPION.... **120 fr.**

Édition courante, 1 vol.................. **60 fr.**

ANNE FERNIER

LA SAINT-HUBERT

"Le roman de la Forêt"

roman

1 volume................................ **36 fr.**

J.-B. CHERRIER

GÖTA-CANAL

"Paris... Stockholm"

du 48e au 60e degré de latitude Nord

Préface de Marc Bernard

1 vol. **45 fr.**

RENÉ JULLIARD

sequana

VIENT DE PARAITRE :

DOMINIQUE ROLIN

LES MARAIS

ROMAN

Edition de luxe, illustrée de trente et une compositions aux deux crayons par l'auteur

Ce roman, qui a classé d'emblée son auteur au premier rang de la jeune littérature, attendait la consécration d'une édition de luxe. Par une coïncidence rare, Dominique Rolin possède des dons d'illustrateur égaux à ses dons d'écrivain : même sens poétique, même union du réalisme et du fantastique, même sens de la composition. Cette édition dont nous avons surveillé de très près l'exécution, comptera parmi les meilleures réalisations graphiques de ces dernières années.

Il a été tiré de cet ouvrage :

1 *exemplaire sur Japon Impérial, portant le N° 1, accompagné de cinq dessins originaux aux deux crayons d'une suite en noir et d'une suite en deux couleurs des illustrations sur papier du Japon* .... (*souscrit*)

10 *exemplaires sur velin d'Arches numérotés de 2 à 11 accompagnés d'un dessin original aux deux crayons, d'une suite en noir et d'une suite en couleur des illustrations sur papier d'Arches* .... 8.000 fr.

9 *exemplaires sur velin d'Arches, numérotés de 12 à 20, accompagnés d'un dessin original à la mine de plomb et d'une suite en noir des illustrations sur papier d'Arches* .... 6.000 fr.

430 *exemplaires sur velin de Lana numérotés de 21 à 450* .... 2.000 fr.
Tous ces exemplaires sont livrés sous emboîtage

L'ouvrage composé en Baskerville corps 14, a été tiré au format in-8° raisin (16,5x25 cm.) en deux couleurs sur les presses de Georges Girard. Les illustrations de Dominique Rolin ont été tirées pour le noir par Duval et pour la couleur sur les presses lithographiques de Mourlot.

EDITIONS DENOËL
19, RUE AMÉLIE, PARIS (7e)

EDITIONS DE LA GALERIE CHARPENTIER

76, Faubourg Saint-Honoré - PARIS

VIENT DE PARAITRE

CONTES FANTASTIQUES

de

LÉON-PAUL FARGUE

illustrés de 21 eaux-fortes de

ANDRÉ VILLEBŒUF

Ouvrage in-quarto raisin (25 x 33) imprimé sur les presses de Daragnès sur vélin à la forme des Papeteries Lana, tiré à 195 exemplaires numérotés.

Prix : 7000 frs

Il a été tiré en outre, 35 exemplaires numérotés, sur papier pur fil des Papeteries de Rives, auxquels on a joint une suite des eaux-fortes.

Prix : 14.000 frs

MERCURE-PUBLICITÉ

Ce qu'il faut savoir des

BONS DU TRESOR

★ Ils vous permettront de tirer **profit** de tout l'argent liquide dont vous n'avez pas immédiatement besoin.

★ Les **échéances** sont à 6 mois, 1 an, 2 ans.

★ Les **coupures** sont de 1.000 francs, 5.000, 10.000 et au-dessus.

★ **L'intérêt payé d'avance**, est de :
1.75 % pour un Bon à 6 mois,
2,25 % pour un Bon à un an,
2,50 % pour un bon à 2 ans.

★ Les Bons sont délivrés au **porteur** ou **à ordre**.

★ *VOUS TROUVEREZ DES BONS :*
dans les Caisses Publiques et les Banques ; chez les Agents de change et les Notaires ; auprès des Caisses d'Epargne.

nrf

ROMANS

Georges Simenon : Le Rapport du Gendarme. 25. »

Georges Simenon : Signé Picpus *(714 pages)* .. 70. »

POÉSIE

Marcel Béalu : Mémoires de l'Ombre .... 38. »

Louis Emié : Le Nom du Feu .... 30. »

Marius Grout : Poèmes.................. 30. »

Henri Michaux : L'Espace du Dedans........ 40. »

THÉATRE

Drieu La Rochelle : Charlotte Corday - Le Chef. 32. »

Armand Salacrou : Théâtre *(Tome II)*........ 48. »

LITTÉRATURE - ARTS - PHILOSOPHIE

Georges Bataille : Le Coupable .... 42. »

Paul Claudel : Pages de Prose .... 75. »
Choisies et commentées par le Père Blanchet

Bernard Dorival : Les Étapes de la Peinture Française Contemporaine : Le Fauvisme et le Cubisme.......................... 70. »

SCIENCE - HISTOIRE

Professeur Jeannel : Les Fossiles vivants des Cavernes .... 160. »

Léon Lemonnier : La Ruée vers l'Or en Californie .... 100. »

LETTRE DE SUISSE

L'image du Rhône que l'on a le mieux dans l'œil et la mémoire, c'est celle du grand beau fleuve qui heurte avec violence les ponts de Lyon, qui emprunte à Valence et à Tarascon leur couleur de pierre ocreuse ensoleillée. Mais le Rhône est aussi ce fleuve étroit et rapide qui s'est creusé une vallée d'un gris dur dans un pays de montagnes, dans ce Valais que Rilke trouvait un peu espagnol et dont Chateaubriand disait orgueilleusement lorsque Napoléon l'y nomma ambassadeur que c'était un monde de torrents ». On sait que René ne vint pas occuper la jolie demeure qui aurait dû être la sienne, à Sion, et qui est restée inchangée.

Les fleuves nous conduisent où l'on veut aller, n'est-ce pas Pascal qui l'a dit ? Ainsi, bien souvent, le Rhône m'a conduit vers vous, amis de Lyon, d'Avignon, de Marseille... Vous savez que le Rhône « se perd » entre Genève et Bellegarde, on continue tout de même sa route parce qu'on sait bien qu'on le retrouvera. Avec les meilleurs amis, il y a comme ça des absences, des disparitions. Il ne faut pas trop s'en alarmer, mais continuer son chemin. A Genève, j'avais vu le Rhône sortir du lac pour passer aussitôt au travers de barrages et de machines. Après les machines, il y a vous, et j'aurais voulu aller vous voir. Ce sera pour une autre fois. Ce jour-là, je suis remonté le long de ce lac que nous partageons avec vous, puis j'ai retrouvé le Rhône plus jeune, toujours plus jeune et je suis remonté presque à sa source, vers « les montagnes saintes » d'où il sort selon l'exclamation de Claudel.

En longeant le fleuve, je pensai à vous et à cette *lettre à Igor Strawinsky* que Ramuz rêvait de confier au Rhône pour la porter au musicien fixé en ce temps-là (1929) sur les bords de la Méditerranée. Ma lettre d'aujourd'hui prendra un chemin moins simple.

« Il est très inhumain d'aimer l'hiver parce que c'est la prépondérance du minéral » assure Ramuz. Je suis pourtant allé dans les rochers couverts de neige, où il y a des sapins qui ne sont pas du règne minéral. Il y avait aussi des oiseaux qui chantaient dans les après-midis ensoleillées. De ces hauteurs, je voulais vous écrire, mais quand on parle de ses amis à d'autres amis, qui sont aussi les vôtres, affectueusement, longuement, on est découragé à la pensée de leur écrire ensuite trop brièvement, trop simplement... Surtout n'allez pas croire que cette discrétion soit à la mesure de notre attachement !

Sur ce balcon au-dessus du Rhône, où il y avait des amis, les livres ne manquaient pas.

N'est-ce pas dans vos *Cahiers* que j'avais lu ce poème de Cayrol *écrit sur un mur* qui commence ainsi :

> J'appartiens au silence
> A l'ombre de ma voix
> Aux murs nus de la Foi
> Au pain dur de la France

Ce poème, je le retrouve avec une poignante émotion dans le recueil *Miroir de la Rédemption* que nous offrent *Les Cahiers du Rhône* d'Albert Béguin, et la rencontre n'est pas unique. *Le tam-tam du silence* de Gassol (N° 246, mai 1942), lui aussi, je le retrouve dans les Cahiers à la voile latine, en un bouquet de *Fleurs :*

> Elles s'ouvrirent de nuit, une à une,
> Pour ne pas soulever de leur sommeil
> Le moindre des zéphirs, ni le soleil
> Nuisible à leurs secrets de clair de lune.

(*Pêcher*).

LA VIE LITTÉRAIRE

ROMANS

LÉONCE PEILLARD
FRANCOISE 48 fr.

GILBERT CESBRON
LES INCONNUS DE PARIS 60 fr.

MARCEL MARTINET
LE SOLITAIRE 54 fr.

CHARLES PLISNIER
LA MATRIOCHKA 350 fr.
(avec illustrations en couleurs de CHEM)

C. F. LANDRY
ROUTE D'ESPAGNE 45 fr.

PIERRE MOLAINE
HAUTES ŒUVRES 39 fr.

COLETTE
TROIS, SIX, NEUF
(avec illustrations en couleurs de Dignimont)

MARIA LE HARDOUIN
SAMSON ou LE HÉROS DES TEMPS FUTURS 36 fr.

POÉSIE

JACQUES BOUR
AMOUR TERRESTRE 36 fr.

CHARLES PLISNIER
PÉRIPLES 33 fr.

CHEZ
CORRÉA

Tout à l'heure, nous parlions de l'amitié, de ses éclipses et de ses violences, de ce qu'elle a parfois d'indicible. Connaissez-vous cette de lettre de Delacroix à Georges Sand (du 21 novembre 1844) où il écrit : « On dit toujours la paisible amitié : il n'y a pas plus de paisible amitié que de paisible amour : elle est une passion comme l'amour... »

Pierre Courthion a bien fait de reprendre cette lettre dans le choix de textes qu'il consacre à Delacroix, dans la collection *Le Cri de la France*. On a critiqué le titre de cette collection, affirmé que la littératude française n'est en aucun cas « un cri ». Or, savez-vous qui donne la justification de ce titre aigu ? Bossuet lui-même ! Dans cette même collection, dans son *Bossuet*, Georges Haldas cite ces mots du *Sermon de Notre Seigneur sur la Montagne, XLII° jour* : « Miséricorde, mon Dieu, miséricorde. C'est ce qu'il faut crier nuit et jour ; c'est ce que notre besoin crie sans cesse ». Et dans le *Sermon du XXII° jour*, il s'explique mieux encore : « Pourquoi l'appelle-t-il un cri ? Un grand besoin fait crier. Un enfant ne crie que lorsqu'il souffre ou qu'il a besoin. Mais à qui est-ce qu'il crie dans son besoin, sinon à son père, à sa mère, à sa nourrice, à tous ceux dans qui la nature lui font sentir quelque chose de paternel ? » On édite beaucoup de vos livres chez nous. Si vous ne les recevez pas tous, il en restera pour plus tard, et qui vous feront plaisir. Le plus charmant de ces livres, ce sera peut-être bien le *Livre des Chansons*. Un livre de chansons, oui, pourquoi pas : *Le livre des Chansons neuf belle chansons anciennes choisies et commentées par Henri Davenson*. Cela va du *Roi Renaud* au Pierrot du *Clair de lune*. Pourquoi n'écouterait-on pas des chansons ? Gilles, le poète-chansonnier revenu de Paris, émeut d'innombrables cœurs avec sa chansons du 14 *Juillet*. Le même Jean-Villard Gilles, par amour pour vos provinces, a publié dans un hebdomadaire une lettre ouverte pour protester contre l'esprit du film *Le Corbeau*, et la carrière suisse de ce film en a été sérieusement entravée. Le talent qui y est déployé ne suffit à apaiser nos attachements ombrageux.

Des étudiants lausannois ont monté *Partage de Midi*. Pas le plus petit strapontin ne resta libre, nombreuses même furent les personnes qui durent renoncer à approcher du théâtre. On chuchota qu'une représentation supplémentaire serait donnée. Hélas, le lendemain même, une lettre arriva qui disait la tristesse du poète qu'on eut passé outre à son vœu : ainsi la représentation resta unique, mais elle prouva que l'admirable tragédie passe admirablement la rampe, comme on dit.

Sodome de Jean Giraudoux venait de paraître en une édition de bibliophiles, quand on apprit que des représentations en langue allemande seraient données à Zurich. Savez-vous ce qu'il arriva ? Des amis du théâtre et de la France — certains même n'entendant pas la langue de Gœthe — n'hésitèrent pas à faire 300 kilomètres pour assister à l'une des représentations. Trois cents kilomètres, en Suisse, ce n'est pas une bagatelle, j'aime autant vous le dire. Les trains sont bien astiqués et sentent le vernis frais et le tabac blond, mais les tarifs sont loin d'être négligeables !

Deux recueils de vers : *Thrènes* et *Lancelot* ont prouvé qu'un des meilleurs poètes de langue française de la jeune génération est un grec fixé à Lausanne : Constantin Mavromichalis. Il n'a que 26 ans et devant lui un bel avenir. On vient de représenter sa première pièce : *Les Noces de Cana*. Œuvre poétique, haute et belle qui surprit et saisit le plus difficile des philes quand on apprit que des représentations en langue allemande en publics. Que pensez-vous de ceci :

> Il n'est de consolation que dans la douceur de l'instant,
> Il n'est de rareté que dans sa perfection.
> Voici la pointe extrême de l'aventure.
> Le songe est le passé,
> Le songe est l'avenir...

LES ÉDITIONS DU RAISIN

présentent...

CANTIQUE D'AMOUR DIVIN
ENTRE JÉSUS-CHRIST ET L'AME DÉVOTE
par le Bienheureux Père JEAN DE LA CROIX

DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE
OU LE CONTR'UN
par ESTIENNE DE LA BOÉTIE

REMARQUES sur la LANGUE FRANÇAISE
par CLAUDE FAVRE DE VAUGELAS

LES DIX LIVRES D'ARCHITECTURE
de Vitruve

QUELQUES POÈMES DE BAUDELAIRE
choisis et illustrés au burin par ROBERT BONFILS

LA CONNAISSANCE DU SOIR
Poèmes de JOË BOUSQUET

Ces ouvrages ne sont ni déposés ni communiqués — Spécimens sur demande.

LES EDITIONS DU RAISIN
PARIS (VI^e) — 4, Rue Hautefeuille — Odéon 56-76

On prépare de nouveaux nuages pour de nouvelles ondées.
On dresse de grands lilas sur le front du ciel.
Les chevaux ont passé.
La fenêtre a claqué.
La fraîcheur s'est assise sur le seuil.
Le temps est mort.

Ce dont je vous parle ne fait pas toute notre vie. Ainsi quand un écrivain moraliste parla de la France « pays de 40 millions d'habitants », à la suite de M. Smuts, il lui fut répondu vertement de mille côtés et rappelé que la France et son Empire comptent cent millions d'habitants... Nous avons des tristesses, vous le devinez parce que je ne vous dis que ce qui est aisé à dire...

Au revoir, amis.

Le printemps du calendrier est venu il y a trois jours, tout serré encore par l'hiver. Sur ma table, un *Cahier* de Ramuz est ouvert à la page : « On ne vit pas de l'hiver, on vit *contre* l'hiver. L'hiver est une punition qu'il nous faut subir avec humilité... » Une hirondelle fend l'air devant ma fenêtre — tous les journaux du lendemain la salueront. Pourquoi me suis-je laissé prendre à la fausse sagesse populaire et ai-je pensé qu'« une hirondelle ne fait pas le printemps » ? Mais si ! Je l'ai bien vu quand je suis sorti pour aller promener mon chien. Nous allons vers les saisons qui rendent la vie...

Lausanne, 25 mars 1944.

A.-J. BATAILLARD

REY

Joaillier - Orfèvre

39, La Canebière

Téléphone : C. 11.56

MARSEILLE

EDITIONS ALBIN MICHEL

ROMAN

JEAN GUIREC

LA COURONNE D'OMBRE

Un Vol. in-16, **38** fr. — Un drame de l'air

POESIE

LÉO LARGUIER
de l'Académie Goncourt

MES VINGT ANS ET MOI

Un Vol. in-16 **46 fr.**

"Du Temps passé j'apporte des nouvelles"
BÉRANGER

ESSAIS

D. MEREJKOWSKI

DE JESUS A NOUS

PAUL - AUGUSTIN - FRANÇOIS D'ASSISE - JEANNE D'ARC

Traduction de
GEORGES TOLSTOI et JEAN CHUZEVILLE

Un Vol. in-8 **84** fr.

Quatre grands saints
Quatre étapes du Christianisme

PAUL CHANSON

LE DROIT A L'AMOUR

SELON GEORGE SAND

Un Vol. in-16 : **36** fr. — de l'amour libre à l'amour conjugal

HISTOIRE

A.-D. TOLEDANO

LA VIE DE FAMILLE

SOUS LA RESTAURATION ET LA MONARCHIE DE JUILLET

Un Vol. in-16 illustré **68** fr.

Un temps de paix et de bonheur pour la famille

PAGES CATHOLIQUES

H. PINARD DE LA BOULLAYE S.J. - L'ORAISON MENTALE A LA PORTÉE DE TOUS
(Méthodes de Saint Ignace) — Un Vol. in-16 : **8** fr.

R. POULET - VIE DE SAINT JEAN DE LA CROIX — Un Vol. in-16 : **8** fr.

HENRI POURRAT - LA MAISON DIEU
(Vie de Saint Robert) — Un Vol. in-16 : **10** fr.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Une création en Languedoc

PIERRE-es-LIENS

de B. A. TALADOIRE

Les *Escholiers de Languedoc* ont récemment donné à l'Opéra de Montpellier une représentation au cours de laquelle a été créée une pièce écrite en captivité par B.-A. Taladoire, professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier.

Le public qui n'était pas — comme on pourrait le supposer — entièrement trié sur le volet et ne comprenait pas que des étudiants et des jeunes, a fait à cette pièce un chaleureux accueil.

Ce n'est pas une pièce facile. Elle est dense, riche, sévère, parfois dure, voire impitoyable.

L'auteur a représenté la condition du prisonnier de tous les temps. Car, bien que B. Taladoire en ait interprété le rôle dans son propre costume, celui-là même qu'il portait pendant qu'il était prisonnier, le spectateur « voyait » aussi bien en scène le Croisé de l'Ile-de-France retenu en Tunisie que le matelot provençal gardé par les Sarrasins ou le garde-française languissant en Autriche. Le texte est sans âge. Cette « passion du captif », écrite dans une langue colorée, relevée, juteuse, dont on a plein la bouche, aurait pu tout aussi bien avoir pour cadre quelque scène primitive du moyen-âge.

L'acte unique se joue dans une cellule étroite et nue. Le prisonnier y est tantôt seul, tantôt conversant avec ses gardiens, tantôt aux prises avec les tentations : oubli, jouissance, haine, mort.

Un gardien laisse entrevoir la fin de la guerre pour Pâques. Aussitôt, le prisonnier invente son retour à ce moment de l'année, *le plus beau, après les vents et les grêles, quand la terre devine l'eau et que l'eau se gonfle d'herbes neuves, et que les corneilles virent, comme folles, plus haut que les cloches, plus haut même que les arbres. Point trop de vent, ni trop peu : juste ce qu'il faut de vent pour porter les odeurs du terreau, fraîchir la peau des hommes et flatter le poil des bêtes...*

Joie de courte durée. Un autre gardien se moque : *Ne te presse pas trop de plier ton bagage. La guerre n'a pas dit son dernier mot, et, finie, rien ne dit, au surplus, que tu sortiras d'ici comme un criquet de sa boîte. Les parlottes sont longues et les hommes sont de bonne prise, tant qu'elles durent.*

VIENT DE PARAITRE

ROGER PEYREFITTE

LES AMITIÉS PARTICULIÈRES

Roman

Edition originale à tirage limité

I Vol. in-4° 250 fr.

AIMÉ LAFONT

PAUL VALÉRY

L'HOMME ET L'ŒUVRE

Illustrations de JEAN TEXCIER

I Vol. in-8° écu .... 75 fr.

GASTON BAUDOIN

LE PAIN FIER

Roman

I Vol. in-8° coq .... 45 fr.

GABRIEL BERTIN

SUPPLICES DE LA NUIT

Frontispice de TOURSKY

I Vol. in-8 coq........... 36 fr.

HENRY HOUSSAYE

LUCRECE

Roman

La passion d'un grand bourgeois

I Vol. in-8° coq .... 45 fr.

ILARIE VORONCA

L'INTERVIEW

Roman

Frontispice de HALICKA

I Vol. in-3° coq.......... 40 fr.

JEAN TORTEL

DU JOUR ET DE LA NUIT

Poèmes

Frontispice de TOURSKY

édition numérotée

I Vol. in-8° coq .... 40 fr.

JEAN VIGNEAU
MARSEILLE

Alors, avec le sommeil, viennent les tentations. *L'Oubli*, d'abord, l'unique ami des mauvais jours. L'Oubli se penche vers le prisonnier et lui murmure à l'oreille : *Cela te tourmente de penser à eux... parce que tu n'es jamais très sûr qu'ils se souviennent de toi... Sois franc : y as-tu songé souvent, toi, à tes morts, quand tu étais libre et vivant ?... Maintenant, c'est toi qui es mort. A ton tour de cogner à la mémoire des autres. Porte de bois !... Oublie...*

Mais la *Jouissance*, écartant l'*Oubli*, s'approche à son tour : *Hé là ! ne t'agite pas si fort, mon garçon ! Tu retrouveras tout quelque jour, c'est justement là ce que je suis venu te dire. Le bon vin n'a jamais manqué pour personne, ni la bonne chère, ni les femmes, pourvu qu'on les estime à leur prix d'or et qu'on se donne quelque peine pour y mordre... Elles sont encore là, toutes les femmes, à peine plus blettes et les filles plus désirables d'avoir mûri deux étés de plus... Y en a cent, mille, dix mille, à commencer par la femme de ton voisin, petit monstre ! Des brunes lascives comme des chèvres, des caillettes blanches, des tendrons aigrelets qui te mettront aux dents la démangeaison de mordre et des corps de trente ans savoureux comme la bonne venaison à mettre en broche...*

Alors, la *Haine*, puis la *Mort* interviennent. Tous quatre persécutent le prisonnier qui se débat d'un cauchemar à l'autre, exténué par cette lutte qui se prolonge et que rendent plus atroce le va-et-vient des gardiens, la cloche d'alarme, l'évasion d'un captif, toute la vie nocturne et accablante de la prison.

Mais voici qu'apparaît Prisca à la robe blanche. Elle représente la foule des joies méconnues. La table mise à l'heure en est une. Et aussi le lit parfumé de lavande. Et encore la foi enfantine, les cantiques, le bleu du ciel, simples bonheurs dont l'accoutumance avait diminué le prix. Toute la vie est à découvrir. Il faut seulement la mériter, se faire une âme plus digne de cette attente.

Le prisonnier retrouve un sommeil calme. Un coq chante. L'aube est proche.

La musique de M. Geoffrey, à notre avis un peu envahissante, s'adapte bien à cette œuvre poignante. On souhaite l'entendre dans un théâtre plus petit et conduite d'une main plus légère afin de laisser franchir la rampe à tout le texte, qui est très beau et résiste à l'épreuve de la lecture.

Pourquoi B. Taladoire ne publierait-il pas *Pierre-es-Liens ?* On aurait grand plaisir à lire, sans hâte, savourant chaque mot, une pièce aussi riche dans sa brièveté.

H. DIBON.

FORMES ET COULEURS

REVUE D'ART, DE LITTÉRATURE ET DE MUSIQUE

Paraissant à Lausanne (Suisse)

Six facicules par an

Directeur : André HELD

Rédacteur en Chef pour la France : Maurice NOEL

SOMMAIRE DU N° 6-1943 : « ARTS D'AUJOURD'HUI »

SOUVENIR DE BOUSSINGAULT, par *André Villebœuf*

ECOLE DE PARIS, texte d'*André Warnod*, accompagné de nombreuses illustrations.

DE ROLAND OUDOT A PLANSON, par *Roger-Claude*.

MAURICE BRIANCHON, par *Léon-Paul Fargue*.

LEGUEULT OU L'IVRESSE DES COULEURS, par *Pierre Gueguen*.

RECHERCHES DES JEUNES PEINTRES, par *Jean Bazaine*.

REVOLTE CONTRE LE TABLEAU DE CHEVALET, par *Jean Lurçat*.

LE MONDE ET LE MUR, par *Louis Cheronnet*.

MEDITATIONS SUR LES PSAUMES, par *Paul Claudel*.

JEAN VERDIER, par *Ed. Muller*.

GLOSES ET PRETEXTES — LES LIVRES.

ILLUSTRE EN NOIR ET EN COULEURS

Nous assurons un service régulier de notre Revue aux abonnés français, par envoi postal recommandé. Prix de l'abonnement pour 1944 : *Frs.* 300. *Autres années épuisées. Tirage limité. Notice sur demande. S'adresser : Maison du Livre Français, Service* FORME ET COULEURS, 18, *rue de la Quarantaine, à Lyon.*

LE PRIX
DE
LA PLÉIADE

FONDÉ PAR LES ÉDITIONS DE LA

nrf

SERA ATTRIBUÉ POUR LA DEUXIÈME FOIS
AU MOIS DE FÉVRIER 1945

Pour tous renseignements, s'adresser au secrétaire du Prix de la Pléiade, 5, rue Sébastien-Bottin, à Paris

MARSEILLE : Siège Social et Services : 90, Bd des Dames, 90
PARIS Cie de Nav. PAQUET, Agence Gle, 43, Rue Lafayette

DÉCORATION PEINTURES

Bureaux :
2, Rue Vincent
Leblanc

APY

Ateliers :
74, Rue de la
Joliette

Tél. : Colbert 14.84 — **MARSEILLE**

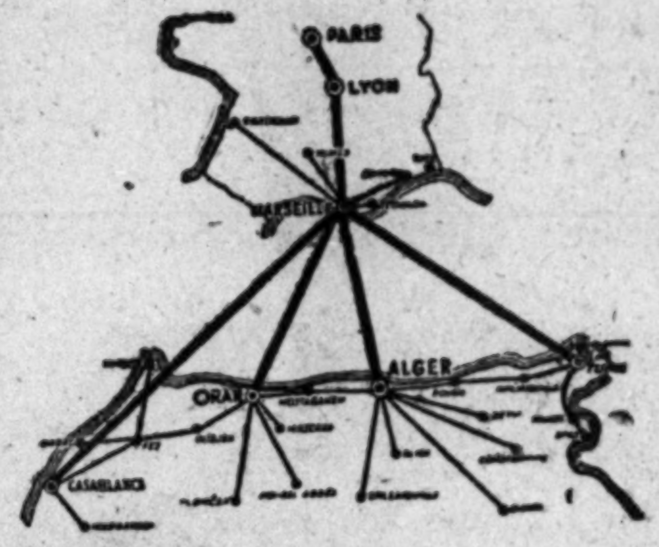
Théâtre - Bâtiment - Marine

Transports Rapides

GRANET-RAVAN

Allées Léon Gambetta

MARSEILLE



ORAN - ALGER - TUNIS
CASABLANCA

ROPP

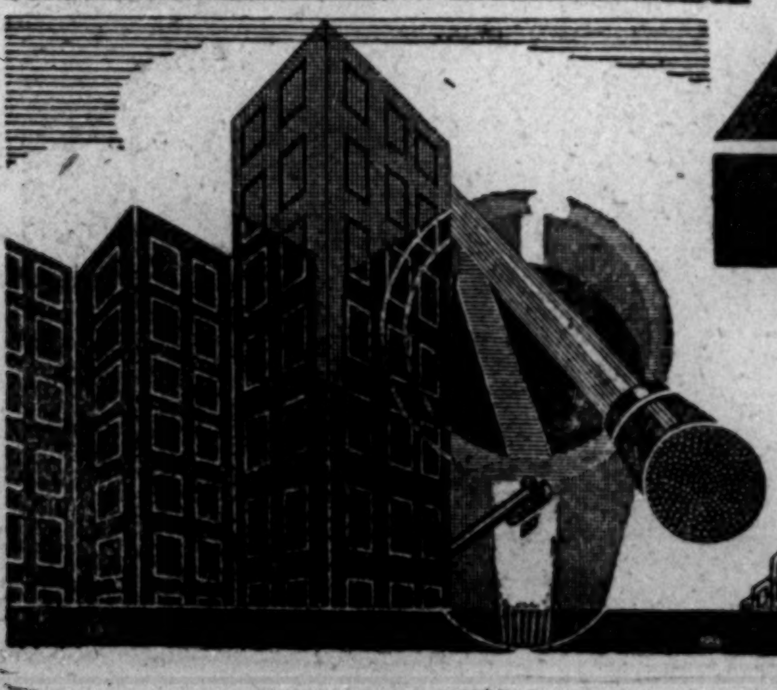
La pipe de l'élite

Casino **AIX-EN-PROVENCE**

Municipal

Tous les Jeux.

Toutes les Attractions.



ALTIÉRI FRÈRES

S. A. ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE PEINTURE
DÉCORATION PAPIERS PEINTS
26, Boul. de la Major
Ç. 07.68 — C. 66.70
MARSEILLE

SOCIÉTÉ DUMEZ

TRAVAUX PUBLICS - BÉTON ARMÉ

5, Rue de Prony — 46, Cours Pierre-Puget

PARIS — **MARSEILLE**

ACIERIES ET FONDERIES DU DOUBS

Société Anonyme au Capital de 4.500.000 Frs

Usine : Ste-SUZANNE (Doubs)

SPÉCIALITÉ D'ACIER MOULÉ

Ste du VOUTAIN et du BÉTON LÉGER

POUR PLANCHERS ET TOITURES

Béton de Poncé dans toutes ses applications

II, Boulevard National
MARSEILLE
Tél. Nat. 46-35

Références : Ponts et Chaussées Mne
Marine - Guerre - P.L.M.
Offices H. B. M., etc.

CINE MADELEINE

Société Anonyme au Capital de 500 000 frs

36, Avenue Maréchal - Foch

Les plus beaux spectacles cinématographiques dans une très belle salle.

MARSEILLE

L'ENTREPRISE MARITIME ET COMMERCIALE

78, Rue de la République - MARSEILLE

ACCONAGE — MANUTENTION

Téléphone : Colbert 30.38
68.55 - 68.54

Agences à ALGER - ORAN - BONE
MOSTAGANEM - PHILIPPEVILLE

HOTEL NAUTIQUE

7, Quai des Belges, MARSEILLE

VUE SUR LE VIEUX PORT — TÉLÉPHONE : D 72-70

STÉ GLE DE REMORQUAGE
ET DE TRAVAUX MARITIMES

Cie CHAMBON

148, Rue Sainte **MARSEILLE**

Tél. C 33.95 — **Quai des Anglais C 23.99**

Société Provençale de Remorquage

63, Bd des Dames **MARSEILLE**

L'ÉLECTRICITÉ NAVALE ET INDUSTRIELLE

APPLICATIONS GÉNÉRALES DE L'ÉLECTRICITÉ

MARINE - INDUSTRIE - BATIMENT

434-436, Bd National, MARSEILLE — N 15.74 — Ad. Tél. : ELECNAVAL-MARSEILLE

5, Rue Beauvau — **Cie de Non FRAISSINET** — MARSEILLE

La Corse — **Ses montagnes aux cîmes neigeuses. Son maquis aux senteurs exquises. Ses rivages baignés de soleil.**

LA COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE

Dakar, Guinée, Côte d'ivoire, Dahomey

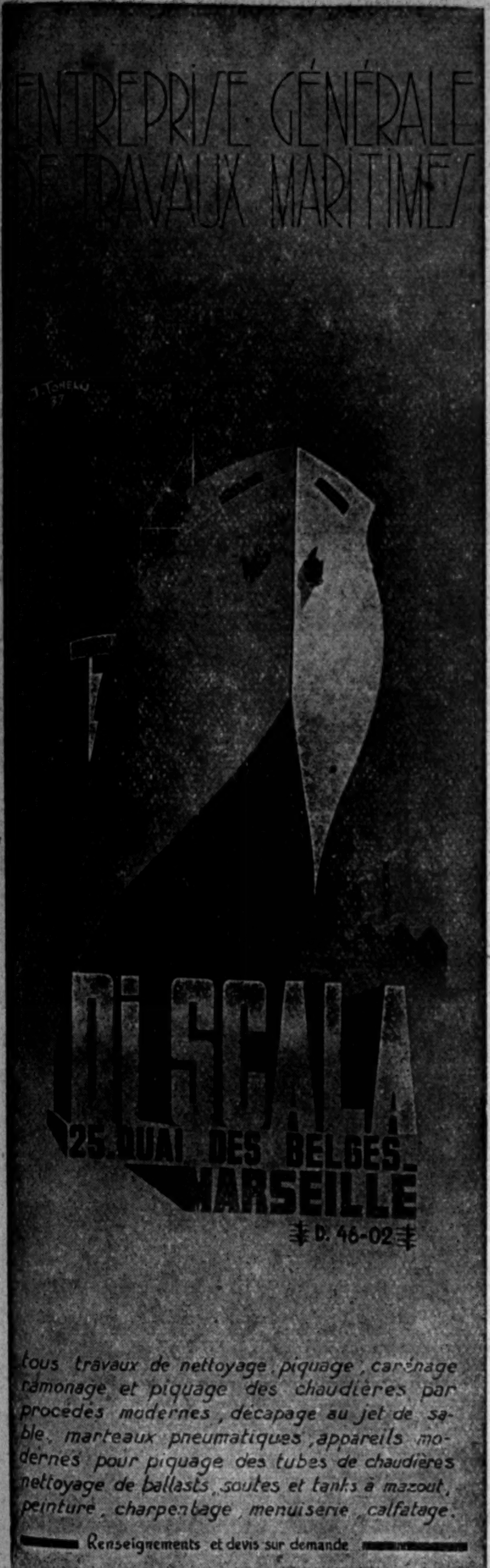
par paquebot poste, cargos et navires bananiers.

LES TRAVAUX DU MIDI

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 1.000 000 DE FR.

2, Rue Dejean
MARSEILLE
Télép. : **D. 87-46**

Entreprise de travaux
publics et particuliers
Béton armé
Adductions d'eau..



MESSAGERIES MARITIMES

12, Boulevard de la Madeleine
PARIS

Services Maritimes Postaux
au départ de FRANCE
assurés en temps de paix dans les directions ci-après :

EXTRÊME-ORIENT - PACIFIQUE
COTE ORIENTALE D'AFRIQUE
MEDITERRANEE ORIENTALE

Les MESSAGERIES MARITIMES possèdent une organisation touristique réputée qui assurait avant-guerre des CROISIÈRES dans toutes les régions desservies par leurs paquebots de luxe.

R. C. Seine 31.016-176.390

« Actuellement, économiser du combustible, c'est augmenter les possibilités de production»

UTILISEZ LA METHODE ET LES DISPOSITIFS DE VAPORISATION

LE WILLIAM'S

Si vous voulez : *Economiser le combustible disposer d'un supplément de puissance ; obtenir la siccité parfaite de la vapeur à toutes les allurres de marche ; éviter les corrosions ; supprimer les frais d'entretien intérieur des chaudières.*

Adoptez les Vannes Spéciales
" LE WILLIAM'S "
rendant possible l'évacuation journalière des boues, sels calcaires, graisses, quelle que soit la nature des eaux d'alimentation

CONVOQUEZ, sans engagement
7bis, Quai de la Tourette, Colbert : 28,17

Casimir BEZ et ses Fils

Adresse télégraphique : LEWILLIAMS
(Paris, Marseille, Lyon, Bordeaux, Lille, Nantes, Léran (Ariège), etc.)

Établissements JULIEN

FABRICANTS DE

PEINTURES, VERNIS, SICCATIFS

I, Traverse de la Madrague — MARSEILLE

Tél. National 01.48 et 05.02

Rendez-vous d'Artistes

chez ROSTAND

La Cascade

Ses Coquillages
Sa Bouillabaisse
Ses Grillades

●

Ménélik

5, Quai de Rive-Neuve, 5
Tél. C. 27.37
Face au Vieux-Port

Cie de

Fives-Lille

CONSTRUCTIONS
MÉTALLIQUES

7, Rue Montalivet
PARIS (8e)

54, Rue Paradis
MARSEILLE

Compagnie d'Assurances

"Le Secours"

Accidents - Incendie - Vie - Vol

AGENCE :

Direction de Marseille : M. Maurice Delange

I, Rue de la République
Téléphone : C 3. 89

Dyens - Fleuriste

16, Square de la Bourse, MARSEILLE - Téléphone : D. 56-50

G. BORNAND, Joaillier
6, Rue Paradis, MARSEILLE — Maison fondée en 1779
BIJOUX de STYLE — HORLOGERIE de HAUTE PRÉCISION
Seul concessionnaire de la **Montre PATEK Philippe,**
TÉLÉPHONE D. 48.76 Représentant **Montres ROLEX,** etc.

Fernand BARRY
Marcel ROGLIANO
Courtiers Maritimes
AFFRÊTEMENTS
CONSIGNATION
14, Rue Beauvau
Télég. : BARIROGLI
MARSEILLE

BRASSERIE
DE STRASBOURG
"EMBASSY"
11, Place de la Bourse, 11

LE GRAND HOTEL
Ed. BORY, Propre
66, La Canebière, 66

Tout ce qui concerne
l'ENTRETIEN, la PEINTURE
NAVIRES
CHEMINS DE FER
BATIMENT
OMNIUM - PEINTURE
Société Anonyme de Peinture
Industrielle et Navale
69, Rue Saint-Lazare
PARIS

Agences à Tunis - Bône
Alger - Casablanca

Bureau Central Replié :
47, Cours du Vieux-Port
MARSEILLE
Entrepôt et Usine : Rue du Tonkin

Ambulances Automobiles
Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de
NOIRAULT & Cie
Rue Pythéas, 1, angle Place de la Bourse, MARSEILLE
Téléphone : Dragon 06.18 et 16.18 (Jour et Nuit)
HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITÉ
Ambulances 6 cylindres, PANHARD, HOTCHKISS et PEUGEOT
CHAUFFAGE CENTRAL

LE SPÉCIALISTE
DU BEAU CHAPEAU

ISOARD

3, Rue Paradis
MARSEILLE

CHEMISIER DE
L'ÉLITE ÉLÉGANTE

GILL

5, Place de la Bourse
MARSEILLE

ASSURANCES TOUS RISQUES
TERRESTRES ET MARITIMES

LA CONCORDE

Société Anonyme. Capital : 40.000.000 (1/2 versé)
Siège Social : 5, Rue de Londres, PARIS
R. C. Seine 96.129

LES ASSURANCES COMMERCIALES

Société Anonyme au Capital de 8.000.000 (1/2 versé)
Siège Social : 72, Rue Saint-Lazare, PARIS
R. C. Seine 272-630 B

Succursale de Marseille :
2, Place Maréchal-Joffre - Tél. Dr. 14-89 - 14-95

Félix Vassal

le faïencier verrier

ses Porcelaines et Cristaux, ses Objets d'Art, ses Fantaisies, ses Meubles, etc...

CLASSIQUE
ANCIEN
MODERNE

- 118 -
rue Edd-Rostand - Prado
MARSEILLE - Tél. D 74-61

MUSIQUE ENREGISTRÉE

Après seize ans de silence, et alors qu'on pouvait croire que, dépassé par l'évolution du drame musical, il s'était comme naguère Rossini, résigné à la retraite, Giuseppe Verdi inaugurait à soixante-quatorze ans une manière nouvelle avec *Othello*. Je ne crois pas qu'il existe dans toute l'histoire de la musique, le cas de Gluck compris, un aussi extraordinaire redressement. Dans un monde musical, partagé entre les tenants de l'ancienne forme-opéra et les champions de la révolution wagnérienne, le vieux maître italien, renonçant à une formule qui lui avait valu une réputation mondiale, réalisait, « per altre vie, per altri porti » une réforme comparable à celle de Wagner, quoique essentiellement différente. Musicien moins doué et moins savant que son rival allemand, Verdi était, à un degré bien supérieur, homme de théâtre. Tandis que Wagner, symphoniste-né, transpose le drame de la scène à l'orchestre, doublant une action figée, encombrée de digressions philosophiques et dénuée de toute psychologie, par un admirable poème symphonique, Verdi, donnant au théâtre la primauté sur la musique, réalise avec *Othello* un drame vivant, puissant, dont le levier principal est l'opposition des passions et des caractères ; le chant demeure au premier plan, mais l'orchestre, intimement mêlé à l'action, la prolonge par un commentaire musical remarquablement expressif, soulignant tout ce qu'évoque le texte et nous rendant sensible le débat intérieur qui emplit les silences des personnages. C'est déjà, toutes proportions gardées, et la part faite des différences de tempérament et de race, la manière de Moussorgski (comparez l'évocation du rêve de Cassio par Iago avec le récit du prince Chouisky). *Othello*, malgré maints passages où l'ancien Verdi reparaît assez facilement, est donc une œuvre dramatique qui mérite à plus d'un titre de retenir l'attention.

Columbia a donc été fort bien inspiré en nous en présentant une sélection judicieusement composée. Ce découpage fait tenir en six disques l'essentiel de la partition : 1^er^ acte : duo d'Othello et Desdémone : 2^e^ acte : le célèbre Credo de Iago et le duo d'Othello et Iago, admirable page dont la puissance et la vérité psychologique égalent Verdi aux plus grands musiciens ; 3^e^ acte : duo d'Othello et Desdémone et monologue d'Othello ; 4^e^ acte, la mélancolique Chanson du Saule et la Mort d'Othello. La distribution groupe autour du ténor Georges Thill (Othello), le baryton José Beckmans (Iago), Mmes Jeanne Ségala (Desdémone) et Madeleine Sibille (Emilia) ; orchestre de l'Opéra sous la direction de François Rulhmann. Six disques pleins de vie et d'éclat,

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

qui occuperont une place de choix dans notre discothèque, au double titre du drame et de la musique.

Je vous signale tout particulièrement les *Prières* de André Caplet, chantées par Hélène Bouvier. Ce sont nos prières de tous les jours, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique et le Symbole des Apôtres. Ces paroles, chargées de tant de siècles de musique, retrouvent ici comme une virginité. C'est qu'au lieu de ne les considérer que comme prétexte et support d'une construction purement musicale, Caplet s'attache à les exprimer en leur simplicité primitive, et sa musique ne fait que prolonger en son univers mystérieux la ferveur même que le texte fait naître en nous. Musique pleine d'élans, qui part du cœur et va au cœur. (*Pathé*).

Et voici deux autres disques qui plairont aux mozartiens les plus difficiles : ils sont signés Lucette Descaves-Truc (piano) et André Asselin (violon). Il est impossible de mieux interpréter la *Sonate en Mi bémol K* 481 ; style impeccable, sonorités pures, et cette aisance, cette distinction dans la grâce qui sont le miracle même de cet art. (*Gramophone*).

Nuit, poème pour orchestre de Gustave Samazeuilh, est une page séduisante, où l'on trouve à la fois le sens du subtil et du rare chers à Debussy et une certaine abondance mélodique qui évoque Alfred Bruneau. Ses sonorités moelleuses et chatoyantes sont mises en valeur par la belle interprétation de l'orchestre des Concerts du Conservatoire que dirige Charles Munch. (*Gramophone*).

Le Deuxième Quatuor à cordes en Mi majeur de Vincent d'Indy figure assez rarement aux programmes des Sociétés de musique de chambre, et c'est dommage. Ecrite dans la forme cyclique chère au disciple de Franck, elle fait parfois songer par certaines lignes mélodiques et certaines couleurs à la manière du Quintette en fa et de la Sonate en la ; mais c'est une œuvre riche, remarquablement équilibrée, et dont l'écriture aisée, ingénieuse, fait oublier ce que la conception a de trop volontaire. Réalisation très soignée du Quatuor Gabriel Bouillon. (*Gramophone*).

Des difficultés dues aux circonstances actuelles n'ont pas permis aux Editions Musicales Pathé-Marconi de publier en temps utile la plaquette artistique éditée à propos de l'enregistrement de l'*Etoile* de Chabrier. Elle est maintenant en vente, et je ne saurais trop inciter ceux de mes lecteurs qui possèdent la belle sélection du chef-d'œuvre de Chabrier dont je vous ai entretenus dans ma précédente chronique, de se la procurer. Ils y trouveront un article de Charles Vildrac sur la reprise de l'*Etoile* à l'Opéra-Comique le 10 avril 1941, une pertinente analyse des éléments de la Sélection par Henry-Jacques, analyse qui permettra à ceux qui n'ont pu voir l'œuvre sur la scène, ni l'entendre en entier à la Radio, de situer chacun des fragments au cours de l'intrigue, une reproduction du portrait de Chabrier par Manet, des autographes — littéraires et musicaux — du compositeur, des compositions et dessins

inédits de Dignimont, qui créa les décors et les costumes pour les représentations de l'Opéra-Comique. Luxueusement présentée, sous une couverture originale de Jean-Gabriel Daragnès, cette édition à tirage réduit constitue le complément indispensable à l'enregistrement de l'*Etoile*, dont je me plais à redire qu'il constitue l'une des plus belles réussites des Editions Pathé-Marconi.

Gaston MOUREN.

LA PEINTURE

EXPOSITION IRA BELLINE (1)

Et d'abord échappons à la tentation d'évoquer le grand Théotocopouli et ses « opérations cosmiques d'appendicite », selon l'expression d'Aldous Huxley, à propos de cette exposition où des noms d'artistes célèbres furent appliqués presque à chacune des toiles. Ce fut un jeu aisé, peut-être même trop facile. Non seulement on nomma le Greco, mais aussi Goya, Fragonard, Picasso ; la subtilité littéraire poussa les comparaisons jusqu'à Baudelaire ! Mais où sont les femmes damnées ?... Après ces éblouissants feux d'artifice il reste Ira Belline et ses petits personnages féeriques vivant dans l'atmosphère qu'elle leur a judicieusement choisie. Artiste accomplie Ira Belline qui contribua naguère à la magie du théâtre de Giraudoux, s'est consacrée depuis peu à la peinture. Est-ce pour cela que les êtres qu'elle a créés n'ont point tout à fait terminé leur croissance ? Ils restent menus et participent d'une réalité différente de la nôtre. Souhaitons qu'ils ne grandissent pas trop vite. Tels quels, ils sont tout à fait charmants. Il suffit d'ouvrir les yeux pour les voir en rêve et de les fermer ensuite pour les rendre prisonniers de notre imagination. Une grande fantaisie les anime, les plus humbles même sont prêts à s'envoler ; il y a en eux quelque chose de touchant dans le tragique et la souffrance ne les accable pas de sa pesanteur. Ils dépendent tous de l'archange aux ailes frémissantes et lumineuses qui veille sur leur existence éphémère. Ephémère selon l'illusion qu'ils nous apportent d'eux-mêmes mais non dans leur construction plastique où des qualités permanentes se révèlent. Les emprunts pour Ira Belline se confondent avec les dons qu'elle a reçus. Ces dons sont fermes et vivaces et promettent un bel avenir pour cette artiste dans une voie où elle s'est résolument engagée avec un courage et une énergie que dissimulent une grâce et une flexibilité toutes féminines.

---

(1) Galerie Sébire.

LOUIS AUDIBERT (1)

Avec Louis Audibert nous abordons les climats tempérés de la peinture. Il est trop fin et aussi trop modeste pour nous en faire accroire sur son talent. A chacune de ses expositions, on le retrouve tel qu'il était sans que pourtant ses œuvres ne laissent en nous la moindre impression de monotonie et de fatigue. Les toiles qu'il nous présente, même si elles n'appartiennent pas toujours à une production récente, participent, en dépit de leur diversité, à un ensemble très personnel et très cohérent. Seulement la personnalité d'Audibert déteste le tapage. C'est un peintre qui ne force point son talent. La discrétion d'ailleurs lui convient à merveille et il s'en sert avec une remarquable habileté. Pour ma part j'aime son œuvre plus que je ne l'admire, mais j'ai néanmoins de solides raisons de l'aimer. Il y a quelque chose en elle d'apaisé et de détendu qui nous invite au recueillement. On est retenu, doucement captivé devant les paysages, les nus, les natures mortes exécutés semble-t-il avec une patience indolente qui approche de la perfection et qui l'atteint même parfois sans avoir l'air d'y toucher. Je revois par la pensée la claire serénité de Villeneuve-les-Avignon avec l'immuable Fort St-André dont l'énorme tour blanche regarde passer les nuages ; les moulins d'Allauch se détachant, un peu sombres, sur une lumineuse échancrure céleste ; ici une opulente nature morte ; là des commères non moins opulentes qu'enveloppe l'attendrissement crépusculaire ; plus loin des joueurs de boules aux gestes ensoleillés ou un groupe familial sagement assis sur l'herbe. Je songe aussi à ce nu aux formes pures et allongées qui domine la salle, à ces pêcheurs qui traînent bravement leur filet. Tout cela vit sans hâte d'un rythme harmonieux et pur. L'artiste qui l'a conçu s'exprime sans effort apparent, exempt de ces contractions de la pensée et de la main qui sont l'apanage des pseudo-génies. C'est un sage. Il se borne à reproduire fidèlement l'espace visible et il ne se presse point car, j'en suis certain, l'avenir est avec lui.

Gabriel BERTIN.

---

(1) Galerie Jouvène.

LETTRE D'ATHENES

25 Avril 1944.

Pendant l'hiver écoulé des amis grecs m'ont fait justement remarquer que j'aurais eu tout un nouvel article à écrire sur la vie intellectuelle d'Athènes, pour compléter celui que j'avais envoyé en août 43 aux « Cahiers du Sud ». C'est en effet à partir de l'automne que s'est manifesté, sur le plan de l'édition, un prodigieux « orgasme », comme on dit en grec, auquel l'été n'avait fait que préluder sourdement. Un recensement personnel, sans doute très incomplet, me fournit le total de 175 publications pour la période de cinq mois allant du 15 août 43 au 15 janvier 44. Sur ce nombre je relève 43 recueils de poèmes contre 41 romans ou nouvelles. Cette priorité en faveur de la poésie — qui nous a paru caractériser également la production française depuis 1940, du moins ce que nous en avons connu de loin et de près — est confirmée par l'intérêt passionné que provoquent, auprès des jeunes notamment, les discussions sur le problème poétique, sur le surréalisme et le bilan des expériences tentées jusqu'ici en Occident et en Grèce.

Un autre signe de cette étonnante vitalité intellectuelle est la floraison ininterrompue de revues et périodiques. Littéraires, théâtrales, cinématographiques, artistiques en général, estudiantines, j'en compte 17 paraissant en ce moment à Athènes, sans parler de six autres provisoirement en sommeil, faute de papier. La province, pourtant bien crucifiée, trouve encore une voix émouvante pour chanter quand même : Patras a sa revue, et Pyrgos et Chalcis, et même la toute proche Salamine. Quant à Salonique, depuis l'essaimage du Théâtre National dans la seconde capitale de la Grèce, elle paraît s'être bien réveillée sur tous les plans de la vie intellectuelle et les jeunes y font du bon travail.

Leur ardeur partout fait plaisir à voir et console des pertes qui frappent à coups redoublés l'hellénisme depuis trois ans. Il a pleuré cet hiver : en octobre, le grand sculpteur Costas Démétriadès, si apprécié en France et sur le compte duquel le regretté Louis Gillet s'était exprimé avec tant d'admiration ; — en décembre, le pédagogue Démètre Glinos, qui avait été un des directeurs de conscience de l'hellénisme ; — en janvier, le poète Napoléon Lapathiotis, fervent ami de notre pays (il avait composé pendant l'autre guerre un poème intitulé « France, Joie de l'Univers ») qui s'est suicidé ne pouvant porter plus loin un vieux fardeau de désespoir ; — en mars, Vassos Daskalakis, romancier de talent et traducteur de Hamsun en grec.

Parmi les livres saillants de la production de l'hiver il convient de

noter les deux tragédies du grand poète Anghélos Sikélianos : Dédale en Crète et La Sibylle, le second recueil d'Odysséas Elytis dont la place se situe décidément au premier rang de la jeune poésie « Soleil Ier », le roman de Myrivilis « Vassili l'Albanais », et surtout le dernier roman d'Elie Vénézis « Terre Eolienne ». Cette évocation de souvenirs d'enfance et de vie patriarcale en Asie-Mineure, toute gonflée de lyrisme et d'une chaude sensualité musicale a eu un tel succès qu'en 15 jours les 3.900 exemplaires de la première édition ont été vendus. Une nouvelle édition circule ces jours-ci, avec une enthousiaste préface de Sikélianos.

Les essais critiques les plus importants ont été celui de Constantin Dimaras sur la poésie (avec des références bibliographiques à Claudel, Brémond, Marcel Brémond, Maritain, Patrice de la Tour du Pin, le numéro spécial de Fontaine « De la poésie comme exercice spirituel »), Panayatopoulos sur la littérature de prose de l'entre deux guerres et sur Palamas. Au grand poète national les revues « Lettres » et « Foyer nouveau » ont consacré deux gros numéros spéciaux, en signe d'hommage, où ont été étudiés de nombreux aspects de la biographie, de la psychologie, de la pensée et de l'esthétique de Costis Palamas.

Le mouvement théâtral, moins brillant semble-t-il, a été marqué par le succès de « L'Etrange Intermède » de O'Neill, par la sobre mise en scène d'Hécube d'Euripide au Théâtre National par Socrate Carandinos qui prépare pour ces jours-ci Tartuffe. On a joué le Docteur Knock, Romance de Robert de Flers et on monte « Les jours heureux » d'André Puget, dans la traduction d'un jeune écrivain dramatique Georges Sévastikoglou. La jeune troupe du « Théâtre d'Art » qui va jouer cette pièce, s'est surtout spécialisée dans Ibsen (Le Canard Sauvage, Les Revenants, Rosmerholm) et dans Pirandello (Sept personnages en quête d'auteur). Le romancier et essayiste Georges Théotokas, sous l'influence impérieuse des événements, nous dit-il, a composé et publié un volume d'œuvres théâtrales.

Bien que privée de tout contact spirituel avec l'Europe, la Grèce reste accueillante aux littératures étrangères. Témoin tout cet effort de traductions qui a donné en grec cet hiver les Lettres à un jeune poète de Rainer Maria Rilke, l'Homme cet Inconnu de Carrel, la Vie de Van Gogh de Irving Stone et bien d'autres. C'est toujours vers les livres français que d'instinct et de préférence se tournent les traducteurs : Les Célibataires de Montherlant, Malaisie de Fauconier, le Beethoven de Romain Rolland traduit par Nassos Detzorzis qui, l'an dernier, avait si heureusement rendu le poème de Paul Stuard « Une seule pensée » (Fontaine, Juin 1942), ce madrigal à la Liberté. Le poète Mimicos a publié un choix de traductions de Samain. Le critique Cléon Paraschos, après avoir fait deux belles conférences sur Proust avec lecture d'extraits, par lui traduits, entreprend une tâche non moins difficile avec Montaigne. Les revues sont fidèles à Verlaine, à Gide, à Apollinaire. Et notre ami Papatzonis, profitant de l'autorisation accordée spéciale-

ment pour la Grèce par Claudel, vient d'achever une magnifique traduction du Partage de Midi, tandis qu'il travaille avec une belle passion sur les quatrains de Péguy révélés par l'édition de la Pléiade. Faut-il ajouter que toutes les informations, même les plus sèches, concernant le mouvement de la Littérature, du Théâtre, du Cinéma, des Arts, de la Musique en France sont accueillies ici avec avidité et gratitude ? « *Elles nous rappellent,* écrit le poète Costas Varnalis dans un quotidien du matin, *la vitalité spirituelle du Paris d'avant-guerre : noms connus et valeurs d'importance internationale qui continuent à se faire entendre et à œuvrer* ».

De leur côté les intellectuels grecs s'organisent pour la diffusion systématique à l'étranger après la guerre, de leur jeune mais riche trésor littéraire. Un « Institut pour la propagation et la protection des œuvres grecques à l'étranger » s'est constitué récemment et plusieurs traductions en français et en anglais sont déjà prêtes ou en chantier. Sur un plan voisin nos amis grecs nous apportent le plus précieux des concours pour l'élaboration de ce numéro spécial des « Cahiers du Sud » sur la Grèce que M. Jean Ballard nous a demandé et qui, espérons-le, pourra donner aux lecteurs européens une image suffisante de cette impérissable spiritualité hellénique dont le pouvoir de résurrection et de métamorphose n'a pas fini, croyons-nous, d'étonner et d'édifier le monde.

Roger MILLIEX.

REY

Joaillier-Orfèvre
39, La Canebière
Téléphone : C 11.56
MARSEILLE

LETTRE DE SUISSE

Avez-vous remarqué comme la gloire crée des malentendus ? Quand Max Jacob vint à Lausanne, en 1934, avec une troupe de « variétés » où il tenait la « vedette » avec sa causerie, tout le monde alla l'applaudir mais peu de gens osèrent l'approcher ensuite. Pourquoi aurait-on dérangé un homme aussi glorieux ! Ses amis et ses admirateurs devaient être si nombreux et si empressés à l'entourer qu'on estima inutile d'aller très simplement lui dire comment on l'admire ici. Et le malentendu fit que Max ne vit que peu de gens, et pas ceux qu'il eût souhaité de voir. Tout récemment, Auberjonois, notre plus grand peintre, nous racontait qu'il avait protesté vainement contre cette façon d'ingratitude. A Paris, comme c'était différent ! Si nos amis avaient su l'accueil que Max leur aurait fait, qu'il nous fit dans ce grand jardin d'un pensionnat situé en haut de la ville de Lausanne... Marlène Dietrich y venait tous les samedis de Paris, pour embrasser sa fille. Max assista-t-il à une de ces visites ? Peut-être, puisqu'il savait si bien les raconter. Le voilà parti... En dépit de son imagination, et de son sens divinatoire, on peut douter qu'il aurait prévu comme on saurait bien parler de lui, dans nos journaux, après sa mort. Charles-Albert Cingria, Edmond Jaloux, Gilbert Trolliet le saluèrent dignement, amicalement, admirativement. Radio-Lausanne le couronna de laurier tout comme Picasso dans un célèbre portrait qui fut sauvé *in extremis* d'une poubelle. (C'est Max qui le racontait). Sa *Vilanelle* est dans quelques mémoires et y restera plus longtemps que certains poèmes nés de l'Evénement, comme on dit. A un critique qui déplorait que l'admiration de quelques poètes passionnés de notre temps exclût le droit d'aimer des poètes moins « actuels », il se trouva quelqu'un dans la revue de Fouchet — ordinairement plus nuancée — pour contester ce droit élémentaire du lecteur de bonne volonté. C'est dommage. Une matinée poétique comme il y en eut une l'autre samedi au Théâtre Municipal de Lausanne eût-elle été possible si l'on eut montré tant d'exclusivisme dans le choix des poètes ? Un nombreux public répondit à l'appel de la Société Romande de Poésie dont c'était la première manifestation publique. C'est que nous avons une Société de Poésie ! L'initiative en revient à E.-H. Crisinel, l'un de nos tout premiers poètes. Il sut rallier à son projet MM. Edmond Jaloux, Gustave Roud. Ne fallait-il pas que le vivant mouvement poétique qui se développe présentement en Suisse française se manifestât collectivement. De Gérard de Nerval aux jeunes poètes contemporains, tel était le sujet de la matinée en question. Il y eut des commentaires d'Edmond Jaloux, et des lectures de poèmes de : Nerval, Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, Mallarmé, Henri de Régnier,

Valéry, Milosz, André Breton, Aragon, Catherine Pozzi, Patrice de la Tour du Pin, Pierre Emmanuel, Aliette Audra, Yanette Delétang-Tardif. Claudel, Péguy manquèrent à l'appel. Qu'importe : ils sont présents dans tant de jeunes mémoires. Une prochaine matinée sera consacrée tout entière à la poésie suisse romande, façon de parler. Il n'y a pas véritablement de « poésie romande » mais des poètes romands d'expression française, ce qui est mieux. Dira-t-on jamais assez la qualité exceptionnelle de la poésie d'un Pierre-Louis Matthey, montrera-t-on ce poète dans sa haute stature auprès de qui R.-L. Piachaud prend sa mesure, que des thuriféraires trop empressés pour d'autres raisons que poétiques, ont exagérément grandie ? Il sut pourtant faire passer des frémissements de vie dans ses derniers chants, ceux *de la vie et de la mort* où un pressentiment semblait mener sa plume.

Un grand événement littéraire ce fut, il y a quelques mois, la publication du choix de ses poèmes par P.-L. Matthey. Maints lecteurs émerveillés lui sont désormais acquis. Je ne résiste pas au plaisir de vous citer quelques vers :

Pallène où sous des vols criards de jeunes filles
Un fleuve abasourdi perd ses rauques détours,
Où par groupes énigmatiques, les familles
Piétinent les volcans, peuplant les carrefours !

....

Il me faut les suspens, les doutes, les reprises,
Tous les pâles travaux d'un sang musicien...
...Les baisers chagrinés sous les étoiles grises...
Les délices qu'aiguise un perfide entretien !...
Il me faut des longs pleurs les sillons mémorables !
Il me faut vous apprendre, inconnue agonie

....

Notre Société de Poésie publiera des cahiers collectifs, des recueils, accordera son aide à l'occasion, organisera des conférences-récitals consacrés à la poésie dans les villes et les bourgs. Souhaitons-lui autant de succès qu'aux nombreuses éditions de poèmes qui paraissent en Suisse romande. En tout premier lieu, les Cahiers du Rhône, qui maintiennent les plus précieux éléments d'une renaissance littéraire française, et spirituelle, sans être toujours bien compris, ici. Ce sont ceux qui ne veulent ou ne peuvent comprendre qui ont tort.

A Neuchâtel, les Ides Poétiques sont vouées, elles aussi, à la poésie de chez vous. Vous connaissez les premiers volumes parus : *En Francais dans le texte* par Aragon, *Le Chien de Pique* de Pierre Seghers, *Chroniques de la Grande Nuit* de Loys Masson, les *Cantos* de Pierre Emmanuel.

Si l'on ajoute que *Sodome*, le grand poème d'Emmanuel, paraît ces jours-ci à Fribourg, on n'en a pas fini avec la poésie pour autant.

Jean Cuttat, un poète-poète, pour parler comme M. de Lescoët, s'est associé avec P.-O. Walzer, critique-poète, pour fonder une maison d'édition à laquelle ils ont donné un nom qui vous touchera : *Les Portes de France*. Ce n'est pas à Stendhal qu'ils ont emprunté ce titre, encore qu'il ait écrit : « Comme je sentais ce nom : *Porte de France !* Comme j'aimais ce mot *France...* » S'ils ont adopté telle enseigne, c'est tout simplement parce qu'ils sont installés proche des *Portes de France* en leur ville jurassienne de Porrentruy. Ils se sont manifestés, comme éditeurs, et bien dignes de leur enseigne, avec des *Etudes Claudéliennes* de M. Friche, des poèmes : *Chansons du mal au cœur* de Jean Cuttat, que la Maison de Poésie de Paris, pour une fois à la bonne écoute, honora l'an dernier du Prix Edgar-Poë, *Lancelot* de Constantin Mavromichalis. Un beau succès a accueilli leur parfaite édition des poèmes de Louise Labé. Edmond Gilliard a commenté pour eux le *Discours sur la servitude volontaire* de La Boëtie. « A l'origine de toute « renaissance » il y a un sursaut de l'étonnement, un réveil du regard à la fois émerveillé et épouvanté. Subitement les choses apparaissent dans leur réalité naturelle, leur simplicité originelle, dans la nudité de leur « état indigène ».

Vous savez qu'Edmond Gilliard, qui est un de nos maîtres, ne laisse personne indifférent. Son essai *Reconnaissance Filiale* est une œuvre unique probablement dans la littérature : « Ma mère, c'est ma chair à passion, c'est ma pâte à martyre, mon engin de vie, mon outil à sentir. C'est ce qui continue à me fournir la joie et la douleur. C'est ce qui me sert à aimer. C'est avec cela que je touche, et c'est par là qu'on me touche. C'est la chose à vibration, le moyen du ravissement et de la détresse, le milieu de l'émoi... »

Dans la collection *Le Cri de la France*, il vient de présenter Montaigne de la manière la plus fervente et personnelle — et convaincante presque tout à fait. Ecoutez donc : « J'ai beaucoup trop parlé de Montaigne. Et, maintenant qu'il faut en écrire, les restes de cette parole traînent sur le chemin, et encombrent les abords. Je ne sais par quel détour d'oubli revenir à l'imprévu, à l'étonnement de la découverte — et nettoyer ainsi mon entendement de cette bourre d'échos. Le souvenir de ce que j'ai pensé rend malaisée l'invention franche de ce que je sens. Il y a toujours doute : est-ce un glissement sur la pente du souvenir, ou une avancée dans le vide du présent ? Je déteste cette récupération de sentences... Dès qu'on devient propriétaire par habitude, on cesse d'être possesseur par aptitude... »

Si des poètes : un Matthey, un Crisinel, pour citer les plus grands grands, ont une possession plénière de la langue française, pour un Cingria qui écrit une des plus savoureuses proses de ce temps, pour un Ramuz qui s'est créé un langage, pour un Gilliard qui sait maîtriser les mots, il faut reconnaître que nos prosateurs s'en tiennent à un registre court et monotone qu'un purisme inquiet crispe encore. Imaginez alors l'apparition d'un Jacques Mercanton avec ce roman magnifique : *Tho-*

mas l'Incrédule où la langue souple, musicienne est d'une richesse presque inconnue chez nous. En France même, ce livre prendra une place, n'en doutons pas. *Thomas l'Incrédule* tient de Barrès — ce n'est point par hasard que la thèse de doctorat de Jacques Mercanton fut consacrée à *Musique et Religion dans l'œuvre de Maurice Barrès* — de Proust, de d'Annunzio, de Debussy, des grands Anglais. M. Jacques Mercanton fut un des derniers amis de Joyce. Edmond Jaloux raconte avec émotion la dernière soirée qu'il passa en leur compagnie quelques jours avant la mort de l'auteur d'*Ulysse*, il y a trois ans. M. Mercanton s'essaya avec l'auteur à traduire *Finnegan's Wake*. Ce travail ne sera jamais achevé, hélas, mais nous aurons un portrait de l'écrivain irlandais, pas anecdotique seulement, oh ! non, mais dans son rayonnement et sa profondeur.

De Joyce à Saint Bernard de Clairvaux, il y a des siècles et des distances, ce qui ne les empêche d'être tout mêlés à notre vie d'aujourd'hui puisque MM. Albert Béguin et Paul Zumthor ont rassemblé et traduit des textes d'une grande actualité qui paraîtront bientôt. Mort en 1153, figurez-vous que Saint Bernard a la bizarre infortune de déplaire à la Censure de 1944...

— Les douze sièges vacants à l'Académie française provoquent bien des convoitises, des discussions et des pronostics. Un de vos journalistes vient de donner son avis dans un hebdomadaire suisse, et sur sa liste des académisables si l'on voit avec plaisir Guermantes, on ne peut manquer de s'étonner d'y trouver Denis de Rougemont. S'il est présentement dans une université américaine, il n'a pas pour autant renoncé à sa qualité de Suisse. Ferait-il ce qu'a fait Cherbuliez et ce que n'a voulu faire Edouard Rod : renoncer à sa nationalité pour ajouter un titre à son nom, pour porter un bel uniforme, un bicorne et une petite épée au côté les grands jours ? Ce serait surprenant.

— Connaissez-vous déjà le poème de Pierre-Jean Jouve qui clôt son dernier recueil, *La Vierge de Paris*, qui vient de paraître :

> Combien de temps ô mère du Seigneur avant
> Que ne revive à ce vieux sol le fils en gloire
> Que de travaux de pleurs combien de bâtiments
> Pour que le rayon doux revienne à notre histoire
> Pour que nous retrouvions le bois sacré des ans
> Et le soleil du jour patient labyrinthe
> D'amour et de folie avec art caressant
> Ta robe de grandeur et ton regard sans plainte
> O Vierge de Paris c'est à présent que l'art
> Obscur emplit l'abîme alors que tous les plis
> Disparaissent, que tu n'es plus la vierge mère,
> C'est à présent que nous voyons le vent du temps
> Mêlant nos murs cassés à nos tristes parvis
> Demander durement si nous sommes Lazare.

Lazare ressuscita. Pourquoi dit-on qu'on s'habitue aux miracles ? Ne sommes-nous pas tous à en espérer, à en attendre...

Au revoir, amis.

A.-J. BATAILLARD.

ECHOS

PRIX DE LA PLEIADE

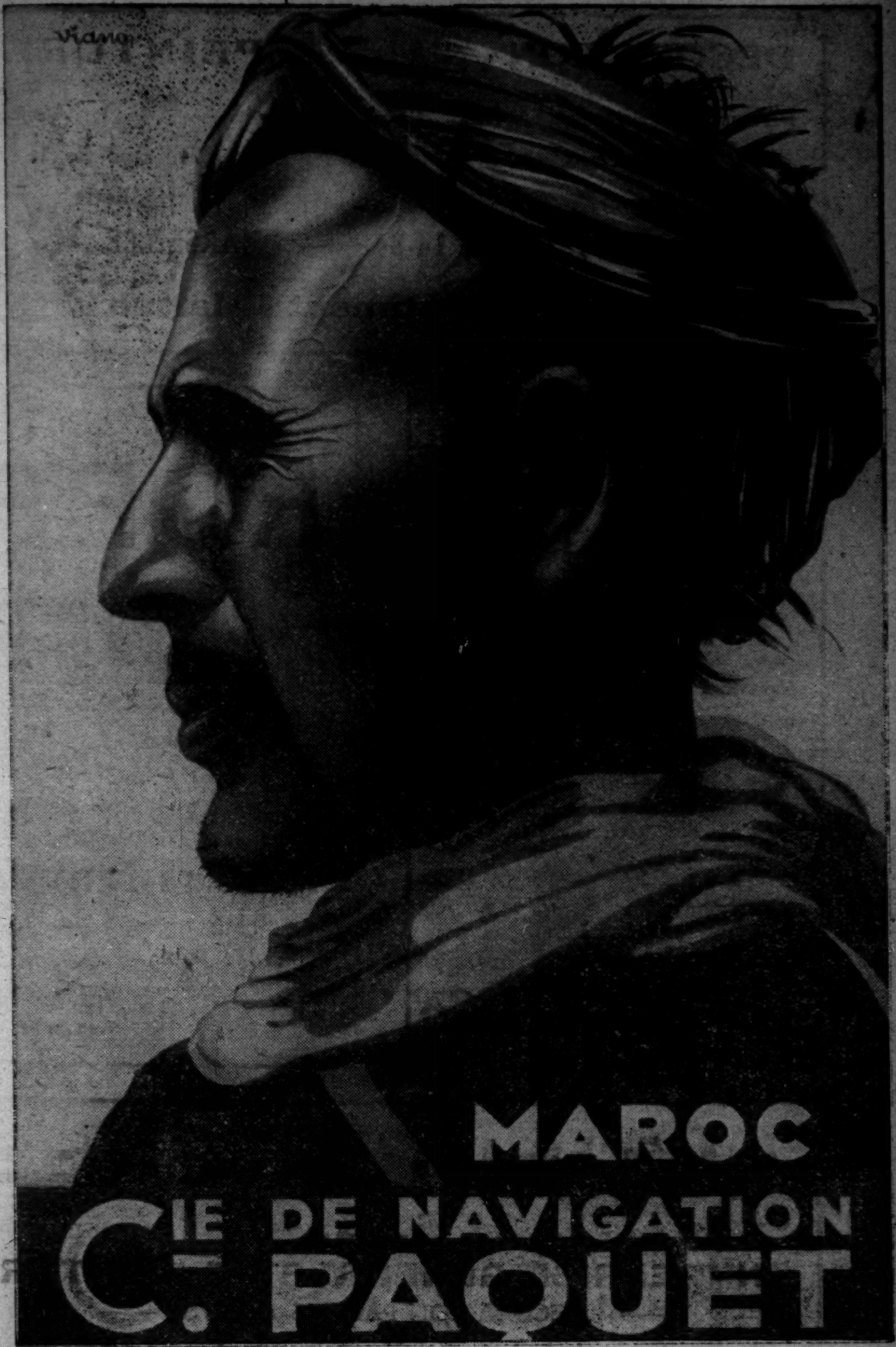
Le Prix de la Pléiade, fondé par les Editions de la N.R.F., sera attribué pour la seconde fois au mois de février 1945.

Le prix, dont le montant est de 100.000 francs, est attribué à un ouvrage inédit, original, écrit en langue française et témoignant de qualités littéraires réelles et durables. Il n'est prévu aucune limitation de genre, et les manuscrits d'auteurs étrangers sont admis.

La composition du jury est inchangée.

Les textes, dactylographiés, peuvent être adressés dès maintenant, (1 exemplaire) aux bureaux de la N.R.F., 5, rue Sébastien-Bottin, au nom du Secrétaire du Prix de la Pléiade, M. Jacques Lemarchand.

Rappelons que les manuscrits ne doivent pas être signés mais devront porter une devise qui sera reproduite sur un pli cacheté, contenant le nom et l'adresse de l'auteur.



MARSEILLE : Siège Social et Services : 90, Bd des Dames, 90
PARIS : Cie de Navigation Paquet - Agence Générale 43, Rue Lafayette

DECORATION PEINTURES

Bureaux : 2, Rue Vincent-Leblanc

APY

Ateliers : 74, Rue de la Joliette

Tél. : Colbert 14-84. — MARSEILLE

Théâtre - Bâtiment - Marine

Transports Rapides

GRANET - RAVAN

Allées Léon-Gambetta

MARSEILLE

ORAN
ALGER
TUNIS
CASABLANCA

ROPP

La Pipe de l'Elite

CASINO AIX-EN-PROVENCE
MUNICIPAL

Tous les Jeux.

Toutes les Attractions.

ALTIÉRI FRÈRES

S. A.

ENTREPRISE GENERALE DE PEINTURE

— DECORATION PAPIERS PEINTS —

26, Boulevard de la Major. — MARSEILLE

C. 07.68 - C. 66.70

SOCIÉTÉ DUMEZ

TRAVAUX PUBLICS — BÉTON ARMÉ

5, Rue de Prony —///— 46, Cours Pierre-Puget

PARIS **MARSEILLE**

ACIERIES ET FONDERIES DU DOUBS

Société Anonyme au Capital de 4.500.000 francs

Usine : Ste-SUZANNE (Doubs)

Spécialité d'Acier Moulé

Sté du VOUTAIN et du BÉTON LÉGER

POUR PLANCHERS ET TOITURES

Béton de Ponce dans toutes ses applications

—— *Références :* ——

Ponts et Chaussées Mm - Marine - Guerre - P.L.M. - Offices H.B.M., etc...

11, Boulevard National — MARSEILLE — Tél. : N. 46-35

CINÉ MADELEINE

Sté Anonyme au capital de 500.000 Frs

36, Avenue Maréchal-Foch

Les plus beaux spectacles cinématographiques dans une très belle salle.

MARSEILLE

L'ENTREPRISE MARITIME ET COMMERCIALE

78, Rue de la République — MARSEILLE

ACCONAGE — MANUTENTION

Téléphone : Colbert 30.38 68.55 - 68.54

Agences à ALGER - ORAN - BONE MOSTAGANEM — PHILIPPEVILLE

HOTEL NAUTIQUE

7, Quai des Belges - MARSEILLE

VUE SUR LE VIEUX PORT — TÉLÉPHONE : D. 72.70

Sté Gle DE REMORQUAGE
et de TRAVAUX MARITIMES
Cie CHAMBON
148, Rue Sainte — MARSEILLE

Tél. C. 33.95 Quai des Anglais C. 23.99
Société Provençale de Remorquage
63, Bd des Dames - MARSEILLE

L'ELECTRICITE NAVALE ET INDUSTRIELLE

APPLICATIONS GÉNÉRALES DE L'ÉLECTRICITÉ
MARINE — INDUSTRIE — BATIMENT

434-436, Bd National - MARSEILLE N 15.74
Ad. Tél. : ELECNAVAL-MARSEILLE

5, Rue Beauvau — **Cie DE Non FRAISSINET** — MARSEILLE

La Corse
Ses montagnes aux cimes neigeuses.
Son maquis aux senteurs exquises.
Ses rivages baignés de soleil.

LA COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE

Dakar, Guinée, Côte d'Ivoire, Dahomey

par paquebot poste, cargos et navires bananiers

LES TRAVAUX DU MIDI

Société anonyme au Capital de 1.000.000 de Fr.

2, Rue Dejean
MARSEILLE
Tél. : D. 87.46

Entreprise de travaux publics et particuliers
Béton armé - - - -
Adductions d'eau - -

ENTREPRISE GENERALE
— de —
TRAVAUX MARITIMES

DI SCALA

41, Rue Fauchier, 43

MARSEILLE

Tél. : Colbert 28-30

Tous travaux de nettoyage, piquage, carénage, ramonage et piquage des chandières par procédés modernes, décapage au jet de sable, marteaux pneumatiques, appareils modernes pour piquage des tubes de chaudières, nettoyage de ballasts, soutes et tanks à mazout, peinture, charpentage, menuiserie, calfatage

—: RENSEIGNEMENTS :—
ET DEVIS SUR DEMANDE

MESSAGERIES MARITIMES

12, Boulevard de la Madeleine

PARIS

Services Maritimes Postaux
au départ de FRANCE
assurés en temps de paix dans
les directions ci-après :

EXTREME-ORIENT
PACIFIQUE
COTE ORIENTle d'AFRIQUE
MEDITERRANÉE ORIENTle

Les MESSAGERIES MARITIMES possèdent une organisation touristique réputée qui assurait avant-guerre des CROISIÈRES dans toutes les régions desservies par leurs paquebots — — — — de luxe — — — —

R. C. Seine 31.016-176.390

« Actuellement, économiser du combustible, c'est augmenter les possibilités de production »

UTILISEZ LA METHODE ET LES DISPOSITIFS DE VAPORISATION

LE WILLIAM'S

Si vous voulez : Economiser le combustible ; disposer d'un supplément de puissance ; obtenir la siccité parfaite de la vapeur à toutes les allures de marche; éviter les corrosions; supprimer les frais d'entretien intérieur des chaudières.

Adoptez les Vannes Spéciales

« LE WILLIAM'S »

rendant possible l'évacuation journalière des boues, sels calcaires, graisses, quelle que soit la nature des eaux d'alimentation

CONVOQUEZ, sans engagement

7bis, Quai de la Tourette, Colbert 28.17

Casimir BEZ et ses Fils

Adresse télégraphique : LEWILLIAMS
(Paris, Marseille, Lyon, Bordeaux, Lille, Nantes, Léran (Ariège), etc.)

Établissements JULIEN

FABRICANTS DE

PEINTURES - VERNIS - SICCATIFS

1, Traverse de la Madrague. — MARSEILLE

Tél. National 01.48 et 05.02

THÉ DE L'ÉLÉPHANT

P.-L. DIGONNET & Cie

IMPORTATEURS

MARSEILLE - LE HAVRE

Rendez-vous d'Artistes
chez ROSTAND

LA CASCADE

Ses Coquillages
Sa Bouillabaisse
Ses Grillades

●

MÊNÉLIK

5, Quai de Rive-Neuve, 5
Tél. C. 27.37
Face au Vieux-Port

Cie de

FIVES-LILLE

CONSTRUCTIONS METALLIQUES

7, Rue Montalivet
PARIS (8e)

54, Rue Paradis
MARSEILLE

COMPAGNIE D'ASSURANCES

'Le Secours

Accidents - Incendie - Vie - vol

AGENCE :

Direction de Marseille :
M. Maurice DELANGE
1, Rue de la République
Téléphone : C. 23-89

Dyens - Fleuriste

16, Square de la Bourse - **MARSEILLE** — Tél.: D. 56-50

G. BORNAND, Joaillier

6, Rue Paradis, MARSEILLE. — Maison fondée en 1779
BIJOUX de STYLE — HORLOGERIE de HAUTE PRÉCISION
Seul concessionnaire de la Montre PATEK Philippe,
Téléphone : D. 48.76 Représentant Montres ROLEX, etc.

Fernand BARRY
Marcel ROGLIANO
Courtiers Maritimes
AFFRÈTEMENTS
CONSIGNATION
14, Rue Beauvau
Télég. : BARIROGLI MARSEILLE

BRASSERIE DE STRASBOURG
« EMBASSY »
11, Place de la Bourse, 11

LE GRAND HOTEL
Ed. BORY, Propre
66, La Canebière, 66

Tout ce qui concerne
l'ENTRETIEN, la PEINTURE
NAVIRES
CHEMINS DE FER
BATIMENT
OMNIUM - PEINTURE
Société Anonyme de Peinture
Industrielle et Navale
69, Rue Saint-Lazare, 69
PARIS

AGENCES A *TUNIS - BONE*
ALGER - CASABLANCA

BUREAU CENTRAL REPLIÉ :
47, *COURS DU VIEUX-PORT*
MARSEILLE
Entrepôt et Usine : Rue du Tonkin

Ambulances Automobiles

Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de
NOIRAULT & Cie
Rue Pythéas, 1, angle Place de la Bourse — MARSEILLE
Téléphone : Colbert 06-09 et 16-15 (Jour et Nuit)
HYGIENE — CONFORT — RAPIDITÉ — SECURITÉ
Ambulances 6 cylindres, PANHARD, HOTCHKISS et PEUGEOT
CHAUFFAGE CENTRAL

LE SPECIALISTE
DU BEAU CHAPEAU
ISOARD
3, Rue Paradis
MARSEILLE

CHEMISIER D
L'ELITE ELEGANTE
GILL
5, Place de la B
MARSEILLE

ASSURANCES TOUS RISQUES
TERRESTRES ET MARITIMES

LA CONCORDE
Société Anonyme Capital 40.000.000 (1/2 versé)
Siège Social : 5, Rue de Londres, PARIS
R.C. Seine 96.129

LES ASSURANCES COMMERCIALES
Société Anonyme. Capital : 8.000.000 (1/2 versé)
Siège Social : 72, Rue Saint-Lazare, PARIS
R.C. Seine 272-630 B

Succursale de MARSEILLE :
2, Place Maréchal-Joffre. — *Tél. :* Dragon 14.89 - 14.9

Félix Vassal
le faïencier verrier
Ses Porcelaines et Cristaux, ses Objets d'Art, ses Fantaisies,
ses Meubles, etc., etc...
CLASSIQUE — ANCIEN — MODERNE
118, rue Ed.-Rostand - Prado - MARSEILLE — Tél. : D. 74-

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS